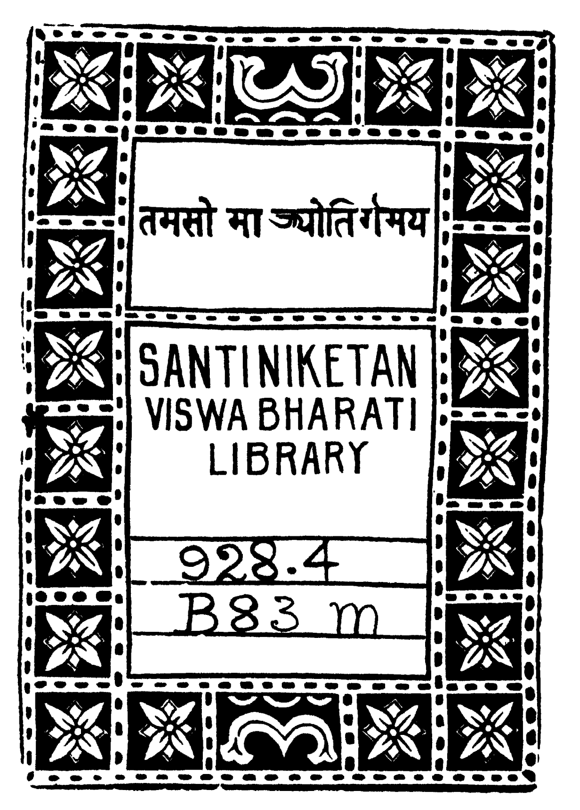


तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
928.4
B83 m

LA BRUYÈRE

VOLUMES DE LA COLLECTION

Agrippa d'Aubigné, par S. Rocheblave.
Balzac, par Émile Faguet.
Beaumarchais, par André Hallays.
Bernardin de Saint-Pierre, par Arvède Barine.
Boileau, par G. Lanson.
Bossuet, par Alfred Rébelliau.
Calvin, par Bossert.
Chateaubriand, par de Lescure.
Chénier (André), par Em. Faguet.
Corneille, par Gustave Lanson.
Cousin (Victor), par Jules Simon.
D'Alembert, par Joseph Bertrand.
Descartes, par Alfred Fouillée.
Dumas (Alexandre), père, par Hippolyte Parigot.
Fénelon, par Paul Janet.
Flaubert, par Émile Faguet.
Fontenelle, par Laborde-Milaà.
Froissart, par Mary Darmesteter.
Gautier (Théophile), par Maxime du Camp.
Guizot, par A. Bardoux.
Hugo (Victor), par Léopold Mabilleau.
La Bruyère, par Paul Morillot.
Lacordaire, par le comte d'Haussonville.
La Fayette (Madame de), par le comte d'Haussonville.
La Fontaine, par Georges Lafenestre.
Lamartine, par R. Doumic.
La Rochefoucauld, par J. Bourdeau.
Maistre (Joseph de), par Georges Cogordan.
Malherbe, par le duc de Broglie.
Marivaux, par Gaston Deschamps.
Mérimée, par Augustin Filon.
Mirabeau, par Edmond Rousse.
Molière, par G. Lafenestre.
Montaigne, par Paul Stapfer.
Montesquieu, par Albert Sorel.
Musset (A. de), par Arvède Barine.
Pascal, par Émile Boutroux.
Rabelais, par René Millet.
Racine, par Gustave Larroumet.
Ronsard, par M. J. Jusserand.
Rousseau (J.-J.), par Arthur Chuquet.
Royer-Collard, par E. Spuller.
Rutebeuf, par Clédat.
Sainte-Beuve, par G. Michaut.
Saint-Simon, par Gaston Boissier.
Sévigné (Madame de), par Gaston Boissier.
Staël (Madame de), par Albert Sorel.
Stendhal, par Édouard Rod.
Thiers, par P. de Rémusat.
Vigny (Alfred de), par Maurice Paléologue.
Villon (François), par G. Paris.
Voltaire, par G. Lanson.

Chaque volume in-16 br. . . . . . 2 fr.

Coulommiers. Imp. Paul BRODARD.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

LA BRUYÈRE

PAR

PAUL MORILLOT

DEUXIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS
—
1921

LA BRUYÈRE

CHAPITRE I

L'HOMME ET SON LIVRE

1. LA BRUYÈRE INCONNU

Jusqu'en 1684 la vie de La Bruyère reste très obscure. A peine possède-t-on quelques témoignages, très peu significatifs, auxquels on s'efforce d'arracher le secret de ces trente-neuf premières années d'existence. Où est-il né? Quand est-il né? Pendant longtemps on n'en a rien su. On le faisait venir au monde en 1644, ou en 1646, aux environs de Dourdan, ce charmant bourg du Hurepoix, devenu plus tard la patrie de Francisque Sarcey; et l'on ne manquait pas alors de reporter à cette origine villageoise le goût qu'a manifesté notre auteur, en certain endroit de son livre, pour la vie des campagnards. « Eux seuls vivent, eux seuls du moins connaissent qu'ils vivent. » Il a fallu renoncer à ces ingénieux commentaires après que Jal eut découvert

l'acte de baptême bien authentique. C'est au cœur de Paris, dans l'église Saint-Christophe, près de Notre-Dame et de l'Hôtel-Dieu, que fut baptisé, le 17 août 1645, « Jehan, fils de noble homme Loys de la Brière, contrôleur des rentes de la ville de Paris, et de demoiselle Izabelle Hamonyn », et futur auteur des *Caractères*. Son vrai nom était De la Bruyère, généralement écrit par lui en un seul mot : Delabruyere.

Il avait dû naître la veille, dans le même quartier. C'était un Parisien de plus à ajouter à la grande lignée des « bons becs », tels que Rutebœuf, Villon, Regnier, Scarron, Molière et Boileau, en attendant la venue de Regnard, de Voltaire, de Beaumarchais, de Paul-Louis Courier, tous gens à l'esprit observateur et satirique, au parler franc, à l'humeur indépendante. Sans doute la race n'explique pas tout, surtout quand il s'agit de la race parisienne, terriblement mêlée, par suite des apports provinciaux. Pourtant, si l'on y joint le milieu qui façonne si aisément les individus, il semblera assez naturel que l'auteur des *Caractères* soit venu au monde tout près de la maison où, neuf ans auparavant, était né l'auteur des *Satires*. Entre Boileau et La Bruyère il existait quelque affinité secrète. C'est peut-être à cause de cela qu'ils ne s'aimèrent jamais : ils se ressemblaient trop.

Ce Parisien était, lui aussi, un bourgeois. Ne soyons pas un seul instant dupes de cette narquoise annonce :

Je le déclare nettement, afin que l'on s'y prépare et que personne un jour n'en soit surpris : s'il arrive jamais que

quelque grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de la Bruyère que toutes les chroniques rangent au nombre des plus grands seigneurs de France qui suivirent Godefroy de Bouillon à la conquête de la Terre Sainte : voilà *alors* de qui je descends en ligne directe. »

Vigneul-Marville, de bonne ou de mauvaise foi, s'y est mépris et a ridiculement traité La Bruyère de « gentilhomme à louer, qui met enseigne à sa porte et qui, sur le ton de don Quichotte, avertit le siècle présent et les siècles à venir de l'antiquité de sa noblesse ». Le sens n'est pourtant guère douteux et il se trouve un *alors* qui le souligne plaisamment : quand je serai riche, *alors* je serai noble, *alors* je me ferai une belle généalogie, car la ligne directe ne me coûtera pas plus cher que la collatérale. Celui qui parle ainsi n'est ni un aristocrate infatué, ni un roturier honteux. C'est un franc bourgeois, dont le père a pu prendre certain jour le titre bien inoffensif de « noble homme », mais qui ne se fait aucune illusion sur sa race et ne rougit pas de ses véritables ancêtres.

Les La Bruyère n'avaient pas été des Croisades, mais ils furent de la Ligue : Jean, apothicaire de la rue Saint-Denis, et son fils Mathias, lieutenant civil de la prévôté de Paris, figurèrent parmi les promoteurs de la Sainte Union. L'un fit partie du Conseil des Seize ; l'autre, plus politique, mit sa magistrature au service de la cause et se mêla activement aux intrigues. Tous deux furent gravement compromis dans l'assassinat du président Brisson et des conseillers Larcher et Tardif : peu s'en fallut qu'ils ne fussent de ceux que Mayenne, par représailles, étrangla

au Louvre, que le curé Boucher canonisa en chaire, et que certaine tapisserie féroce de la *Ménippée* représente « faisant la longue lettre » avec un écriteau pendu à leurs pieds. Ils échappèrent, comme Bussy-Leclerc, le plus coupable de tous : mais leurs beaux jours étaient passés, et dès qu'Henri IV fut entré à Paris, ils durent s'exiler à Bruxelles, puis à Naples. Dans cette dernière ville, l'incorrigible ligueur qu'était Mathias trouva-t-il le moyen de conspirer encore avec l'Espagne, avec les Jésuites, avec Ravaillac lui-même? On le dit alors, mais rien n'est moins prouvé. En 1615, il revint seul en France; son père sans doute était mort. Dès lors les La Bruyère cherchent plutôt à se faire oublier et à rétablir leur fortune. Guillaume, fils de Mathias, rentre modestement dans les emplois et achète une charge de secrétaire de la chambre du Roi. Louis, son fils aîné, devient contrôleur général des rentes de l'Hôtel de Ville et épouse en 1644 Élisabeth Hamonyn, fille d'un procureur du Châtelet. De leurs sept enfants, dont trois moururent en bas âge, l'aîné fut Jean, l'auteur des *Caractères*.

Telle est la très bourgeoise « noblesse » de La Bruyère. Pouvait-il du moins y joindre, pour la rehausser aux yeux du monde, la richesse?

Cette considération a son prix, si l'on songe que l'argent commençait à rapprocher les distances sociales et suppléait déjà en mainte occasion à la qualité. Celui qui a écrit le chapitre des *Biens de fortune* et certaines pages de *Quelques usages* a montré l'intérêt passionné qu'il prenait à ce problème : il y est revenu mainte fois, et l'âpreté même

avec laquelle il a flagellé les parvenus de la finance dénonce une préoccupation un peu excessive de la question d'argent : à coup sûr un duc de La Rochefoucauld eût méprisé avec moins de fracas un George ou un Bourvalais.

Les La Bruyère avaient été riches aux beaux temps de l'apothicaire. Mais, les biens des ligueurs ayant été en grande partie confisqués, le maigre patrimoine qui avait pu être sauvé s'était morcelé en de nombreux partages sans se refaire suffisamment par les apports dotaux : des procès l'avaient encore affaibli. Louis de La Bruyère vivait avec sa famille sur un capital de 12 000 livres et sur les revenus d'un petit office de finance. Il est vrai que son frère Jean, oncle et parrain de l'auteur des *Caractères*, habitait avec lui et subvenait au ménage : ce vieux garçon possédait quelque bien, qu'il avait peut-être acquis dans les partis : le neveu put donc ainsi dès son enfance observer à loisir ce type du « financier » dont il poussera plus tard au noir le portrait. L'oncle survécut cinq ans au père, et quand il mourut il laissa une succession embrouillée qui ne semble pas avoir beaucoup enrichi ses héritiers. La part qui revint à notre auteur dut être faible et chèrement acquise, si l'on en croit telle amère réflexion : « Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collatéraux, ou qui en ont encore, et dont il s'agit d'hériter, qui puissent dire ce qu'il en coûte ». La confidence est discrète : mais à travers ces lignes et quelques autres on entrevoit des tiraillements domestiques impatiemment supportés, de secrètes blessures qui saignèrent longtemps. Le philosophe saura plus tard noblement

s'affranchir du regret d'argent : mais on devine que sa jeunesse a souffert de la gêne du foyer paternel. Il lui en est resté comme un pli d'amertume.

Les quarante premières années de sa vie s'écoulèrent mystérieuses : on les sent mornes, décolorées, passées dans une longue attente. Vécut-il pendant quelque temps à la campagne? On l'a supposé d'après un vague indice, mais on ne le sait guère. Fut-il élève de l'Oratoire? Le P. Adry l'a prétendu sur des témoignages invérifiables. Au fait, la chose est possible : car Jean de La Bruyère saura le grec, tout comme Racine, et l'endroit de France où on l'enseignait le mieux, après les Petites Écoles de Port-Royal, était l'Oratoire de Paris. Un document certain nous montre La Bruyère à vingt ans allant soutenir devant l'Université d'Orléans une thèse de droit civil pour obtenir le grade de licencié : *De tutelis et donationibus* : déjà la question des biens de fortune! Il fut reçu et revint à Paris comme avocat. Comme il a parlé quelque part avec une évidente indulgence de l'éloquence du barreau qu'il semble mettre au-dessus de l'éloquence de la chaire, on peut supposer qu'il a plaidé. La Bruyère avocat : on se le représente sans peine passionné pour le vrai, scrupuleux à l'excès, dialecticien incisif et mordant : on distingue moins bien en lui l'orateur ou l'improvisateur qu'il put être, et surtout on ne le voit guère jeté dans la procédure et dans la chicane du Palais. S'il s'y mêla il y joua un rôle effacé, ou bien il y demeura peu : car aucune trace de son passage au barreau n'a subsisté.

En 1673, il n'est déjà plus avocat : il devient trésorier général au bureau des finances de la généralité

de Caen. Cette charge, dont le revenu était de 2350 livres, pouvait anoblir son possesseur, c'est-à-dire d'un bourgeois faire un écuyer, et permettre à celui qui « s'était couché roturier » de « se lever noble ». De plus elle était peu assujettissante et n'obligeait guère à la résidence. La Bruyère dut la payer avec sa part de la succession de l'oncle Jean. En août 1674 il alla à Rouen se faire agréer par la Chambre des Comptes; en septembre il se fit installer à Caen et prêta serment; puis il revint à Paris, et oncques depuis ne reparut en Normandie. Cet heureux fonctionnaire, au lieu des trois mois de vacances que lui concédait le Conseil d'État, en prenait douze. Il faisait sans doute en cela comme beaucoup d'autres. Il avait aussi cette excuse d'être Parisien, de ne pas aimer la province, et de croire qu'il est impossible à un honnête homme de vivre loin du Parvis Notre-Dame ou de la Place Royale. Le procureur général dut le réprimander en vain, et ce jour-là le trésorier *in partibus* inscrivit sur ses tablettes : « Il y a dans l'Europe un endroit d'une province maritime d'un grand royaume, où le villageois est doux et insinuant, le bourgeois au contraire et le magistrat grossiers et dont la rusticité peut passer en proverbe ». La riposte était un peu brutale, et si La Bruyère ne l'effaça point lors de la première édition de son livre, c'est qu'il avait alors conçu contre la Normandie un nouveau grief : il ne lui pardonnait point d'être la patrie de Fontenelle.

Cela dura douze ans, jusqu'en 1686, date à laquelle le trésorier résigna entre les mains d'un successeur cet office trop commode. Il avait alors dépassé la

quarantaine, c'est-à-dire le second tiers de son existence. Il avait vécu obscurément, dégagé de tout lien, libre de son temps et de sa personne, sans obligation professionnelle, sans devoirs domestiques, en pleine maturité de pensée et de sentiment. Que faisait-il alors, à quoi rêvait-il, perdu dans la foule, pendant que Racine bouleversait les cœurs, que Bossuet prêchait, que La Fontaine contait, que Boileau régentait, que le Roi s'enivrait de gloire et d'amour, et croyait avoir pour toujours fixé la fortune? On ne le saura sans doute jamais, pas plus qu'on ne saura ce que faisait Pascal avant les *Provinciales* au temps de la bonne Régence. Et pourtant combien on aimerait remonter le cours de ces âmes d'élite jusqu'à la source même d'où a coulé leur génie! Que ne donnerait-on pas pour avoir vu Pascal « dans le monde » au moment où il écrivait son *Discours sur les passions de l'amour*, et La Bruyère dans sa petite vie bourgeoise, avant qu'il possédât une chambre à l'hôtel de Condé? Mais le mystère même de cette vie antérieure ne donne-t-il pas à l'œuvre qui a suivi une signification plus riche et plus profonde?

Tout ce que nous savons de ce La Bruyère inconnu se réduit à bien peu de chose. Après la mort de son père et de son oncle, il avait continué à demeurer avec sa mère, une sœur, deux frères, une belle-sœur, des neveux et des nièces. Dans cet horizon borné, auquel le condamnaient sans doute des nécessités de fortune, notre futur moraliste dut voir de près beaucoup de ces misères domestiques qu'il a notées d'un trait si pénétrant. Certains témoignages semblent indiquer qu'il connut alors, sinon la

richesse, du moins une aisance relative. D'après une pièce curieuse, retrouvée par M. Servois, on constate qu'il avait ses gens, son carrosse et ses chevaux, dont il partageait la jouissance et les dépenses avec son frère cadet, premier huissier en la Cour du Parlement. Une autre pièce nous le montre « cambriolé » par un laquais qui lui déroba 2490 livres, sans compter l'habit de couleur qu'il avait sur le dos. Mais j'ai peine à croire que La Bruyère ait toujours été aussi bien fourni. Après cette période d'aisance, la gêne serait-elle revenue ? S'il nous est impossible de pénétrer dans les différents logis qu'habita la famille rue Grenier-Saint-Lazare, rue Chapon, rue des Grands-Augustins, du moins nous est-il donné d'entrebâiller la porte de la chambre qu'occupait La Bruyère en ce dernier domicile, tout en haut de la maison. Un homme a gravi ces marches, est entré dans ce réduit, en a visité l'hôte, et la courte relation qu'il nous a laissée demeure, en dépit de sa malveillance, le plus précieux des témoignages sur ce qu'était La Bruyère aux environs de 1680.

Bonaventure d'Argonne, plus âgé que La Bruyère de quelques années, l'avait connu sans doute au Palais où il avait été comme lui avocat. Plus tard, la vie les avait séparés. D'Argonne s'était fait chartreux, sans rien d'un anachorète, vivant à Paris, homme à prétentions, érudit, savant, théologien, moraliste, se dépensant en des besognes diverses, écrivant sous plusieurs noms. Quand La Bruyère devint célèbre, d'Argonne jalousa le confrère arrivé : comme le succès des *Caractères* l'empêchait de dormir, il se donna le plaisir, avant d'en publier un

médiocre pastiche, d'écrire contre le livre et contre son auteur une venimeuse diatribe. On la trouve enfouie dans ce curieux et indigeste fouillis qui s'appelle les *Mélanges d'histoire et de littérature* par M. de Vigneul-Marville.

Il y dénonçait sottement, nous l'avons vu, les prétentions aristocratiques de La Bruyère. Il lui reprochait bien autre chose, notamment le portrait, peut-être un peu apprêté, que l'écrivain a tracé de lui-même au chapitre des *Biens de fortune*, et où il se représente à l'Hôtel de Condé, dans la solitude de son cabinet, penché « sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme » ou bien « la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter », d'ailleurs heureux d'accueillir tout visiteur et de lui rendre service : « Faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée? Quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile! » Ce ton de supériorité déplut-il au chartreux quémandeur? Ou bien Bonaventure d'Argonne aurait-il par hasard attendu dans l'antichambre du « philosophe accessible? » En tout cas il riposta avec aigreur en rappelant le temps où Jean de La Bruyère, encor obscur, peinait modestement, dans un plus humble logis, et où ceux qui venaient l'y visiter trouvaient un accueil encore plus commode et plus simple.

Rien n'est si beau que ce caractère : mais aussi faut-il avouer que, sans supposer d'antichambre ni de cabinet, on avait une grande commodité pour s'introduire soi-même auprès de M. de La Bruyère, avant qu'il eût un appartement

à l'Hôtel de..... Il n'y avait qu'une porte à ouvrir, et qu'une chambre proche du ciel, séparée en deux par une légère tapisserie. Le vent, toujours bon serviteur des philosophes, courant au-devant de ceux qui arrivaient et retournant avec le mouvement de la porte, levait adroitement la tapisserie et laissait voir le Philosophe, le visage riant et bien content d'avoir occasion de distiller dans l'esprit et le cœur des survenants l'élixir de ses méditations.

Cela veut être à la fois spirituel et méchant : mais quel charmant tableau, pour qui sait l'apprécier, a tracé bien à son insu l'envieux Vigneul-Marville! La Bruyère dans une mansarde, presque dans un grenier romantique! Il n'avait plus vingt ans, il n'avait pas de Lisette, mais il devait y être heureux : il avait le visage riant, lui qui ne saura pas souvent sourire : il méditait, il écrivait déjà. Sur quel sujet? D'Argonne le dit à la page suivante : « Il a été longtemps à étudier, sur les bancs du Luxembourg et des Tuileries, la Cour et la Ville ». Voilà sans doute pourquoi il n'est pas resté au barreau et pourquoi il négligeait le bureau des finances de Caen. Il avait mieux à faire : il flânait, il observait, il contemplait la vie, il amassait les trésors qu'il devait employer plus tard. Il ne publiait pas encore : car dans ces temps lointains on croyait que c'était un « métier » de faire un livre, et nul ne se figurait le savoir avant de l'avoir appris. Mais déjà il s'essayait, déjà il distillait, comme le dit si bien l'unique témoin de son labeur. Années obscures et fécondes, où grandissaient loin du monde le génie indépendant, le caractère un peu sauvage du futur écrivain.

Mais voici qu'aux alentours de la quarantième année va se produire dans l'existence de La Bruyère

un événement important, le premier, le seul de sa vie, pour ainsi dire, et qui va décider du livre qu'il portait déjà dans sa tête. De l'ombre où il s'était jusqu'alors jalousement retranché, le philosophe va, sinon paraître en pleine lumière, du moins se glisser furtivement sur les côtés de la scène où se jouait la grande comédie du siècle. Il entre chez les Condé.

2. CHEZ LES CONDÉ

Ici encore il faut nous résoudre à ignorer bien des choses que nous aimerions savoir et qui nous aideraient à comprendre l'homme et l'œuvre. Pourquoi La Bruyère entra-t-il comme précepteur chez les Condé ? Rien dans son passé ne semblait le prédisposer à cette vie d'exception : tout semblait plutôt devoir l'en détourner. Il avait arrangé depuis longtemps son existence : il était libre, il pouvait philosopher et écrire à son aise, il n'avait guère la vocation du professorat, et il aimait médiocrement les enfants. Dès lors, quel mobile secret put bien le pousser à entrer si tard en domesticité auprès des grands et à se vouer, chose toujours périlleuse, à l'éducation d'un prince ? Avait-il subi quelque revers de fortune qui le forçât de songer à un solide établissement ? On l'ignore. Céda-t-il, lui, le robuste plébéien, à la vaine séduction d'avoir son entrée à la cour ? C'est peu probable. Fut-ce par curiosité philosophique, par désir de voir et d'entendre un monde qui lui était fermé et de compléter ainsi son enquête sur la société du temps ? Peut-être. Mais je ne serais

pas éloigné de penser qu'il s'est mêlé aussi à tout cela un léger grain d'ambition. Les moralistes, si détachés qu'ils paraissent, sont parfois des ambitieux à qui l'occasion ou la volonté a manqué. Ambition déçue chez La Rochefoucauld et Saint-Simon, ambition immolée chez un Pascal, qui, s'il n'eût été un grand apôtre, aurait sans doute rêvé d'être un grand capitaine : car il faut voir de quel ton il a parlé de gloire et d'amour dans certaines œuvres de jeunesse. L'ambition de La Bruyère n'avait rien assurément que de noble; elle ignorait l'intrigue et les bas calculs; elle était fière et un peu ombrageuse, fondée sur une claire estime de soi. Celui qui a écrit sur le *Mérite personnel* ne se jugeait inférieur à aucune tâche généreuse. Voilà sans doute pourquoi il ne bouda pas la Fortune, lorsqu'elle se présenta d'elle-même, un peu tardivement, à lui, et, l'occasion de se produire étant offerte, il l'accepta.

Il avait d'ailleurs, à ce qu'on a prétendu, une illustre caution. C'est Bossuet, au dire de l'abbé d'Olivet, qui le fit entrer chez les Condé. Aucun des contemporains n'a mentionné le fait, et rien ne prouve que La Bruyère ait connu Bossuet dès cette époque. Nous savons seulement qu'il le fréquenta plus tard à Chantilly et qu'il en fut apprécié; nous savons d'autre part, d'après Fontenelle, que « Bossuet fournissait ordinairement aux princes les gens de mérite dans les lettres dont ils avaient besoin ». Souhaitons que d'Olivet ait dit vrai : car la chose n'a rien d'invraisemblable, elle fait honneur au protégé comme au protecteur, et il serait à coup sûr regrettable qu'il n'en ait pas été ainsi. Ces rai-

sons sont-elles suffisantes? Elles ont suffi du moins à presque tous les biographes de La Bruyère.

Le philosophe va donc quitter sa mansarde pour habiter chez les Altesses. Il y aura deux logis : l'un à Paris, près du Petit-Luxembourg, à l'Hôtel de Condé, qui était situé entre la rue Monsieur-le-Prince, la rue Condé et le carrefour de l'Odéon actuels; l'autre à Chantilly, dans cette belle demeure des Montmorency, devenue en ces temps derniers, grâce à la libéralité du duc d'Aumale, la propriété de l'Institut de France. Elle était alors encore plus somptueuse : le grand château existait, le parc était intact, ce parc merveilleux, jadis célèbre par les fêtes princières qui s'y donnaient, illustre aujourd'hui parce que dans quelques-unes de ces allées retirées Bossuet et Condé ont souvent devisé.

Les habitants du lieu, il faut bien l'avouer, étaient moins admirables.

Mettons vite à part le grand aïeul, le vainqueur de Rocroi, qui partageait son temps entre Chantilly et Saint-Maur. Monsieur le Prince avait quitté les camps en 1675 après une dernière campagne sur le Rhin. Il aimait peu la cour, où il déplaisait par son inélégance et par sa liberté d'allures ; à la société des courtisans il préférait celle des littérateurs et des savants. Au reste ce héros retraité, ce sage, n'avait rien du « bon vieillard » qui sera si fort à la mode au siècle suivant. Æmile était « un homme vrai, simple, magnanime, auquel il n'a manqué que les moindres vertus ». S'il possédait les autres, celles-là du moins lui manquaient bien : il était bizarre,

entêté, impérieux, difficile à vivre, surtout dans sa famille. Mais il était le grand Condé.

Son fils, M. le duc d'Enghien, était également dénué de ces « moindres vertus » en même temps que de quelques autres. Il avait déçu les espérances de son glorieux père qui eût voulu en faire un héros digne de lui : mais l'éducation n'avait pu triompher des aspérités de la nature. Il faudrait pouvoir citer en entier le portrait si vivant, si criant de vérité qu'en a tracé Saint-Simon :

> Jamais tant de talents inutiles, tant de génie sans usage.... Uniquement propre à être son bourreau et le fléau des autres.... fils dénaturé, cruel père, mari terrible, maître détestable, sans amitié, sans amis, incapable d'en avoir, jaloux, soupçonneux....; colère et d'un emportement à se porter aux derniers excès,.... tenant tout chez lui dans le tremblement....

Le marquis de Lassay, qui l'a bien connu, a dit de lui : « Avare, injuste, défiant... craint de tout le monde, haï de ses domestiques, et l'horreur de sa famille ». Sa femme était son habituelle victime : injures, coups de pieds, coups de poings n'étaient pas rares. C'était sa façon, à ce fils du grand Condé, de gagner des batailles.

L'épouse souffre-douleurs était Anne de Bavière, une des deux filles d'Anne de Gonzague, princesse de Clèves. Elle était « également laide, contrefaite et vertueuse », dit Saint-Simon ; ajoutons qu'elle était instruite, modeste, pieuse, victime obscure d'un brutal époux. Bossuet a peut être fait une courageuse allusion à cet enfer domestique lorsque dans l'*Oraison* de la Palatine (en 1685) il a dit de la

duchesse sa fille : « Elle allait souvent visiter sa mère et elle goûtait des consolations qui faisaient oublier les maux dont la vie humaine n'est jamais exempte ». Il parlait ainsi devant la duchesse elle-même, et aussi, le fait vaut la peine d'être remarqué, devant M. le Duc.

L'élève de La Bruyère, Monseigneur le duc de Bourbon, venait d'avoir seize ans en 1684. L'aïeul, déçu par le fils, avait reporté toutes ses espérances sur le petit-fils, dans lequel il eût souhaité de revivre. Il vécut assez pour entrevoir une désillusion probable. Saint-Simon ne nous a point laissé le portrait de Monseigneur enfant : mais il est aisé de le démêler à travers celui de l'homme qu'il nous a dépeint. Les dons naturels n'avaient pas manqué au jeune duc. Plus capable et plus cultivé que son père, il savait plaire, mais il le voulait rarement ; il était entier, impétueux, despote jusqu'à la méchanceté :

Sa férocité était extrême et se montrait en tout. C'était une meule toujours en l'air, qui faisait fuir devant elle et dont ses amis n'étaient jamais en sûreté, tantôt par des insultes extrêmes, tantôt par des plaisanteries cruelles en face et des chansons qu'il savait faire sur-le-champ, qui emportaient la pièce et qui ne s'effaçaient jamais.... Toutes ces furies le tourmentèrent sans relâche et le rendirent terrible, comme ces animaux qui ne semblent nés que pour dévorer et pour faire la guerre au genre humain : aussi les insultes et les sorties étaient ses délassements, dont son extrême orgueil s'était fait une habitude, et dans laquelle il se complaisait....

La satire est sanglante et l'on peut soupçonner Saint-Simon d'avoir un peu noirci le tableau : il n'aimait pas ces Condé qui avaient le pas sur les ducs et pairs. Pourtant à certains traits on sent l'effort pour

être impartial. N'a-t-il pas dit de cet animal furieux qu'« on voyait en lui les restes d'une excellente éducation » ?

Jamais en effet on ne prit tant de soin pour former le caractère et cultiver l'esprit d'un enfant. Dès huit ans il avait été confié aux Jésuites du collège de Clermont. Outre ses professeurs ordinaires il avait deux Pères spécialement attachés à sa personne : le P. Alleaume et le P. Durosel ne devaient le quitter ni dans ses travaux ni dans ses jeux. Les archives du château de Chantilly contiennent sur cette éducation de curieux témoignages que M. Allaire a relatés dans son livre sur *La Bruyère dans la Maison de Condé*. Le jeune prince avait été fait général en chef des « internes » qu'il menait au combat contre les « externes » en des luttes épiques : c'étaient alors des bulletins de victoire où l'on variait à l'infini les expressions laudatives, c'étaient des odes en latin, des hymnes sublimes, de spirituelles épigrammes, destinées à stimuler l'amour-propre de l'élève, et, chose non moins essentielle, à satisfaire la légitime vanité des parents.

Pourtant, quand le duc devint externe en 1681, il s'était produit quelques tiraillements : les Jésuites avaient trouvé de redoutables rivaux en l'abbé Bourdelot et en M. Deschamps, tous deux suspects de jansénisme : ce dernier notamment, parfait honnête homme, avait cru devoir ôter quelques illusions à la famille et conseiller pour son élève une école moins pédantesque que celle de Clermont, celle du monde. On relâcha donc, sans le rompre, le lien qui attachait le prince aux Jésuites; on essaya de lui faire

lire *don Quichotte*, les *Lettres* de Voiture, et même un roman de Mme de La Fayette ; on le mena à l'Opéra, au bal, à la cour ; on le fit monter à cheval ; on l'habitua à la société de ses sœurs. Rien n'y fit : le jeune homme restait insensible à tout, apathique, indocile, avec un fond de rudesse hérité sans doute du père. Avec cela il n'était point beau. « C'était un homme, dira Saint-Simon, très considérablement plus petit que les plus petits hommes, et qui sans être gras était gros de partout, la tête grosse à surprendre et un visage qui faisait peur. » L'esprit et le corps étaient mal poussés. L'éducation était à refaire ; pis que cela, à redresser.

Voilà pourquoi l'on prit en 1684 deux graves résolutions concernant Mgr le duc de Bourbon.

La première fut de le marier. Son père, sur ce point, avait une idée : son rêve avait toujours été de paraître à la cour où il ne brillait guère et d'y obtenir les « grandes entrées », comme son cousin le prince de Conti, au lieu de rester confondu dans la foule des courtisans. Mais pour cela il fallait être assez proche parent du roi. La chose n'était pas aussi difficile qu'on eût pu croire, Louis XIV ayant beaucoup de filles qu'il désirait établir très vite : tout Roi-Soleil qu'il fût, il pensait là-dessus comme le plus humble des bourgeois. Le prince de Conti avait épousé Mlle de Blois, fille de Mlle de La Vallière ; à Mgr le Duc de Bourbon fut réservée Mlle de Nantes, fille de Mme de Montespan. Elle avait dix ans et demi, de la grâce, de l'esprit : auxquels s'ajoutaient une dot, une pension de 100 000 livres, des pierreries, le gouvernement de Bourgogne et les

précieuses « entrées ». Le mariage, résolu dès 1684, ne se fit qu'en 1685. Bossuet, dans l'*Oraison* de la Palatine, y a fait une allusion curieuse, qui ne laisse pas de surprendre. Après avoir déploré la mort prématurée d'Anne de Gonzague, survenue en 1684, il ajouta : « Avec un peu plus de vie, elle aurait vu les grands dons, et le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, se plaire à le reconnaître par de dignes distinctions ». Quel honneur en effet pour un Condé d'épouser une fille naturelle du grand Roi!

Le second moyen qu'on employa pour faire de Monseigneur un prince accompli consista en un nouvel et dernier essai d'éducation. M. Deschamps, découragé, s'était retiré; l'abbé Bourdelot allait bientôt mourir; les Jésuites restaient; mais, sur l'initiative du grand Condé, on leur adjoignit deux véritables précepteurs. L'un était chargé des sciences et de la fortification : c'était un jeune homme pauvre, une sorte de génie mathématique, il s'appelait M. Sauveur. L'autre avait pour mission d'enseigner la géographie, l'histoire, la généalogie des grandes familles, et devait par surcroît connaître le droit, les langues, n'être étranger à aucune doctrine : pour cette tâche ardue et mal délimitée, on choisit un homme que personne ne connaissait, un ancien avocat, trésorier de finance quelque part, vieux garçon, philosophe solitaire, qui allait faire, ce jour-là, à près de quarante ans, son début dans le monde : il s'appelait Jean de La Bruyère.

Il entra en fonctions le 15 août 1684, aux appointements de 1500 livres.

Quelques documents nous permettent de nous faire une idée de ce que fut ce préceptorat : ce sont dix-sept lettres de La Bruyère à Condé, quelques autres des PP. du Collège de Clermont ou d'autres personnes du château, enfin divers renseignements à glaner dans les *Mémoires* de Dangeau.

Les lettres de La Bruyère sont intéressantes, mais ne sont pas aussi explicites qu'on voudrait. Elles ont l'aspect sec et cérémonieux : on y sent un homme qui ne se livre pas, par excès de timidité, peut-être aussi de fierté. A travers toutes perce le regret de n'avoir point de franches coudées, de n'être pas l'unique précepteur. « Je voudrais de toute mon inclination avoir six grandes heures par jour à bien employer auprès de son Altesse ; je vous annoncerais d'étranges progrès, du moins pour mon fait et sur les choses qui me regardent. » Il vivait malgré cela en bonne harmonie avec ses collègues, notamment avec les deux « Pères douillets », comme on les appelait. Mais c'est à Condé qu'il en référait constamment sur toutes choses. L'aïeul avait pris la haute main sur l'éducation de son petit-fils ; il y apportait sa vivacité de coup d'œil, son ardeur native, et aussi un manque d'esprit de suite qui déconcertait le précepteur. Dans une lettre où La Bruyère rend compte de l'avancement des diverses études qui étaient prescrites à son élève il ajoute :

Nulle n'est privilégiée, si ce n'est peut-être l'histoire, depuis que vous me l'avez recommandée ; car, quelque idée qui me vienne, et quelque nouvel établissement que je fasse au sujet des études de Mgr le duc de Bourbon, je déménage sans peine pour aller où il plaît à Votre Altesse.

L'expression est jolie et vaut la peine d'être retenue. Que d'éducations privées, ou publiques, hélas! se passent en perpétuels déménagements!

Si le professeur était bon, l'élève était médiocre, et le milieu déplorable.

Sur les dispositions du jeune prince nous avons les témoignages de La Bruyère : ils sont amusants et significatifs, pour qui sait lire entre les lignes de ces « bulletins de quinzaine » adressés à Condé.

La distraction diminue de jour en jour : son Altesse m'a promis aujourd'hui de s'en corriger entièrement..... Je suis assez content de son application, surtout à l'histoire.... Quand je le serai moins, je ne vous le dissimulerai pas : je le lui ai déclaré nettement, et cela a produit un très bon effet.... Il a présentement assez d'application..... Il aime peu à apprendre par cœur : il me faut, pour le réduire, une mutinerie qui ne se comprend pas sans l'avoir vue...

Assurément l'élève donnait peu de satisfaction au maître, malgré un ingénieux système d'inspections passées par Condé, par la duchesse d'Enghien et par Bossuet.

A vrai dire ce n'était pas seulement la faute du jeune homme : jamais éducation ne fut aussi dérangée que celle-là. L'élève était un apprenti courtisan, obligé d'être à Versailles, à Paris, à Chambord, à Fontainebleau plus souvent qu'à Chantilly. De perpétuelles distractions venaient détourner le cours de ses études. Ce fut le carnaval de 1685, où il figura dans un bal de têtes; puis, en juin, le grand carnaval du dauphin survenu juste au moment où La Bruyère s'efforçait de lui inculquer les *Principes* de Descartes; puis les préparatifs de son mariage, et le

mariage même, célébré le 24 juillet : les époux furent mariés ce jour-là à la façon de certains petit duc et petite duchesse d'opérette. Les études reprirent, en partie double, La Bruyère donnant des leçons à la jeune princesse à part : mais il y eut un nouveau carrousel au printemps suivant : « M. le duc va toutes les après-dinées au manège où il s'exerce fort longtemps. Cela diminue le temps destiné aux études, mais il n'y a point de remèdes ». Les deux époux ayant été réunis en avril prirent dès lors leur leçon ensemble. Mais en novembre la duchesse fut atteinte de la petite vérole. Vers le même temps le roi fit la grande maladie qui bouleversa toute la cour. Enfin le grand Condé mourut le 11 décembre 1686. Du coup l'éducation se trouva terminée. Où l'élève en était-il resté des *Principes* de Descartes, de l'étude du blason et de l'histoire de la maison de Hongrie? On l'ignore. Mais le duc de Bourbon devenait duc d'Enghien, tandis que son père devenait prince de Condé. Le préceptorat avait duré exactement vingt-huit mois. Sauveur fut nommé professeur au collège de France : La Bruyère resta.

Pourquoi demeura-t-il, une fois Condé mort, qui était son protecteur, son appui, le seul des habitants du lieu qu'il pût admirer presque sans réserve? Il obéit sans doute aux mêmes sentiments obscurs qui avaient déterminé son entrée : velléité ambitieuse, conscience d'un devoir à remplir. Il céda aussi au pouvoir des habitudes prises, et, par-dessus tout, j'imagine, au désir de mener à bien certain livre commencé : il avait besoin de rester encore.

En restant, il renonça au titre et à la charge de

trésorier qu'il avait conservée et qu'il résigna aux mains d'un successeur. Il devint alors « gentilhomme » de M. le prince de Condé : fonctions mal définies qui consistaient surtout à accompagner les Altesses, à leur rendre quelques services mondains, peut-être à prendre soin de la bibliothèque du château.

Il vécut encore dix ans dans ce milieu dont il ne pouvait apparemment plus se passer, et où il ne fut jamais heureux. Il n'y comptait pas d'amis. Il n'en cherchait point parmi ses collègues directs, gentilshommes pleins de suffisance et de morgue, très incapables d'apprécier son mérite. Sauveur et les PP. douillets étaient partis; restait Santeul. Ce bon chanoine de Saint-Victor était aimable, spirituel, expert en vers latins tant profanes que sacrés : mais c'était un pauvre caractère, de peu de ressource. On connaît ses aventures à la table des Condé, l'histoire du soufflet et du verre d'eau se succédant comme la pluie au tonnerre, et celle, vraie ou fausse, de la prise de tabac homicide.

Imaginez-vous un homme simple, ingénu, crédule, badin, volage, un enfant à cheveux gris... Il parle comme un fou et pense comme un homme sage; il dit ridiculement des choses vraies et follement des choses sensées et raisonnables; on est surpris de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie parmi les grimaces et les contorsions...

Tel était Théodas, au demeurant « bon homme, plaisant homme, excellent homme ». La Bruyère l'aimait pour sa nature inoffensive et débonnaire; il le plaignait aussi, et même tout au fond le méprisait

un peu pour son manque de dignité qui en faisait le plastron des Altesses. On a même dit que parfois il l'enviait pour ses succès et qu'il se montrait fort mortifié d'être admis moins souvent que lui dans le carrosse de M. le Prince. Théodas ne pouvait être pour notre philosophe l'ami véritable, cette « douce chose » dont parle La Fontaine et que La Bruyère ne connut jamais.

S'il n'a point compté d'ami parmi ses égaux, ce n'est point parmi les grands qu'il pouvait en chercher. Il était par avance de l'avis de Figaro et trouvait qu'un grand seigneur nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal. Ses maîtres étaient des despotes avec lesquels il fallait toujours être sur ses gardes. Son élève, avec l'âge, n'était pas devenu meilleur. Mme la Duchesse, cette jeune Mlle de Nantes, était spirituelle, « toujours enjouée, gaie, plaisante, avec le sel le plus fin », nous dit Saint-Simon, mais cette « Sirène des poètes » était aussi « méprisante, moqueuse, piquante, incapable d'amitié et fort capable de haine ». Elle excellait « en artifices noirs et en chansons les plus cruelles dont elle affublait gaiement les personnes qu'elle semblait aimer et qui passaient leur vie avec elle. Madame (la Palatine) la comparait encore en 1716 à « un joli chat qui tout en jouant fait sortir ses griffes ». Déjà, au temps de La Bruyère, les griffes avaient poussé.

Quelle dut être la contenance de notre philosophe dans ce milieu frivole, élégant, turbulent, plein d'embûches, où il fallait être toujours sur le pied de guerre, tout prêt à parer, à attaquer, à escarmoucher, à armes d'ailleurs inégales? Il n'avait rien de

ce qu'il fallait pour réussir. D'abord il n'était point beau. On en peut juger par le portrait de Drevet (d'après Saint-Jean) que Mme Michallet a mis en tête d'une prétendue *Suite des Caractères* en 1699. « Ce portrait, dit-elle, donnera une parfaite idée de son visage. » Or ce visage a l'aspect rude et contraint. Valincourt, qui n'est point malveillant, a dit de lui : « Il avait non seulement l'air de Vulteius, mais celui de Vespasien, *faciem nitentis* » et il lui applique certaine désobligeante épigramme de Martial (III, 89) qu'il est difficile de citer, même en latin. Il ajoute encore : « C'était un bon homme dans le fond, mais que la crainte de paraître pédant avait jeté dans un ridicule opposé qu'on ne saurait définir ». Sans doute il se retranchait dans un silence un peu rogue, pour ne pas donner prise. Avec cela par une contradiction douloureuse de sa nature, il était tourmenté d'un vif désir de plaire, il souffrait d'être négligé; il aurait voulu, à certains moments, être une de ces poupées de salon qu'il méprisait et auxquelles allaient tous les sourires. Alors, comme attiré invinciblement par le monde brillant qui l'entourait, il s'y jetait avec impétuosité, et « il lui prenait des saillies de danser et de chanter fort désagréablement ». Deux lettres du jeune ministre Phélipeaux de Pontchartrain jettent un jour curieux sur ces maladroites et brusques échappées de La Bruyère : « Je ne doute pas qu'avant il soit un an, on ne vous mène haranguer aux Petites Maisons ». La plaisanterie est grosse, mais une lettre de La Bruyère à ce même Phélipeaux, découverte par M. Ulysse Robert, nous donne un singulier spécimen

de ces badinages à la Scarron auxquels le grave moraliste ne dédaignait pas de sacrifier.

Le temps hier se couvrit et menaça de la pluie toute l'après dînée; il ne plut pas néanmoins; aujourd'hui il a plu; s'il pleuvra demain ou s'il ne pleuvra pas, c'est, Monseigneur, ce que je ne puis décider, quand le salut de l'Europe devrait en dépendre : je crois avec cela, moralement parlant, qu'il tombera un peu de pluie, et que, dès que la pluie aura cessé, il ne pleuvra plus, à moins que la pluie ne recommence...

De Voiture, vers 1630, cela peut-être eût semblé charmant, mais de l'auteur des *Caractères*, en 1695, cela étonne un peu.

Ces alternatives d'humeur sombre et de joie discordante étaient l'indice d'un cœur troublé. Philosophe, La Bruyère l'a sans doute été, ainsi qu'il se plaisait à en prendre le titre, mais non point philosophe serein, planant au-dessus des petites misères d'ici-bas. Il eut une âme passionnée, enthousiaste, ambitieuse et timide à la fois, qui souffrait de n'être pas toujours appréciée à sa juste valeur. Valincourt a sur lui un mot qui en dit long : « Pendant tout le temps qu'il a passé dans la maison de M. le Duc, on s'y est toujours moqué de lui ». Sans doute on l'estimait aussi, et on le regretta sincèrement quand il ne fut plus là. Mais le mal était fait : mille petites piqûres avaient formé une plaie qui ne guérit jamais. S'il est vrai que « le mérite console de tout », La Bruyère avait de quoi se consoler : les lettres, les bonnes lettres lui offraient un refuge : par elles il connut en effet des joies solides, auxquelles se mêlèrent encore quelques amertumes

3. LES « CARACTÈRES »

En mars 1688, à Paris, chez Estienne Michallet, premier imprimeur du Roy, rue Saint-Jacques, à l'Image Saint-Paul, parut, avec un privilège de Sa Majesté, un livre in-12° intitulé : *Les Caractères de Théophraste, traduits du grec. Avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle.* Le volume s'ouvrait par un *Discours sur Théophraste*; puis se développait, en belle place et en large impression, la traduction du moraliste grec; enfin dans les deux cents dernières pages s'entassaient modestement les *Caractères ou les mœurs de ce siècle.* Le nom de l'auteur, comme il arrivait souvent alors, était absent du titre, mais tout le monde le citait : c'était celui de M. de La Bruyère, gentilhomme de M. le Prince.

Aucun écrivain n'a été au même degré que La Bruyère l'homme de son livre : pour bien connaître l'un il faudrait ne rien ignorer de ce qui concerne l'autre. On ne doit donc pas s'étonner si l'histoire des *Caractères* est enveloppée de quelque obscurité, comme celle de son auteur.

Tel qu'il s'offrait aux lecteurs de 1688 cet ouvrage était une simple traduction, suivie de remarques. On sait l'importance que prirent dans la suite ces essais, d'abord timidement rejetés à la fin du volume. Mais on peut se demander quelle fut la genèse véritable du livre et si, dans l'ordre authentique de la composition, les *Caractères* grecs précédèrent effectivement les *Mœurs de ce siècle.* L'auteur a prétendu n'avoir ajouté son œuvre personnelle à celle du

vieux philosophe que « dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux étrangers et aux anciens ». Ainsi les mœurs de Paris devaient servir de passeport à celles d'Athènes : mais il n'a pas dit qu'il n'y eut songé qu'après coup, et je crois bien qu'il ne pouvait pas le dire.

Le livre est là pour témoigner du contraire. Si La Bruyère avait commencé par la traduction de Théophraste, le restant de l'œuvre s'en fût assurément ressenti : or on n'y peut relever aucune trace d'imitation : c'est seulement dans les éditions postérieures à 1688 que l'on découvre quelques analogies de manière et de tour avec le moraliste grec. De plus on a remarqué qu'en certains passages l'auteur fait allusion à des événements vieux de dix et même de vingt ans. Au lieu de supposer qu'il s'est souvenu en 1688 de telle circonstance de 1678 ou de 1668, n'est-il pas plus simple de croire qu'il a noté ces choses en leur temps, ou du moins à une époque où le souvenir en était encore récent? Le magistrat Poncet de la Rivière (mort en 1681) ayant publié en 1677 un ouvrage moral « rare par le ridicule », j'imagine que La Bruyère n'a pas attendu dix ans pour inscrire le fait sur ses tablettes et pour rédiger le célèbre paragraphe : « C'est un métier que de faire un livre... »

Mais voici des preuves morales qui semblent bien démontrer l'antériorité des *Caractères de ce siècle*. Un livre comme celui-ci n'a pas pu être écrit vite. En effet il ne s'agit pas ici d'un roman, ni d'une tragédie, ni d'un traité, qui a un plan défini, un objet unique, et qui exige de l'esprit une opération

synthétique, c'est-à-dire assez courte. Ce sont des remarques sur les objets les plus divers, des observations faites de côté et d'autre, des pensées qui demandent à l'esprit qui les conçoit et à la plume qui les fixe une mise en train toujours nouvelle. De plus ce style est le moins improvisé des styles : on le reconnaît à l'importance que l'écrivain donne aux mots, à la place qu'ils occupent, aux retouches qu'il leur fait subir. Cet homme scrupuleux, qui a passé des années à améliorer son œuvre après l'avoir donnée au public, n'a sans doute pas commencé par l'écrire d'un seul jet, mais il lui a consacré nombre de veilles laborieuses.

Précisons davantage, s'il est possible. Ce n'est pas du jour où La Bruyère eut achevé l'éducation de son élève (déc. 1686) qu'il conçut et commença son livre. Ce n'est même pas du jour (août 1684) où il était entré dans la maison des Condé. Il faut remonter plus haut encore, à cette époque d'obscurité et de loisir, où il put observer à son aise les gens et les choses, surtout ce monde moyen dont il était, et qui constitue, mieux encore que la cour de Chantilly ou celle de Versailles, le grand répertoire de la comédie humaine. S'il lui est alors venu l'idée de fixer ses méditations sous la forme d'une maxime ou d'une pensée, c'est sans doute parce que vers ce moment-là deux livres avaient paru, qui s'imposaient à l'attention des moralistes : l'un était les *Maximes et Réflexions* de La Rochefoucauld (1665-1678), l'autre les *Pensées* de Pascal que Port-Royal venait d'éditer (1670). La Bruyère s'est vivement défendu de les avoir voulu imiter. Il n'a pas imité, c'est

entendu; mais il a profité. Il n'a « suivi aucune de ces routes », il a fait autre chose; mais ce qu'il a fait, l'eût-il fait tout seul, eût-il même songé à le faire?

Dès lors bien des choses s'expliquent dans la vie mystérieuse de La Bruyère. Nous savons à quoi il a employé ces quinze années qui nous paraissent si vides; nous savons ce qu'il faisait dans la petite chambre, proche du ciel, où d'Argonne le visita, et quel était cet élixir de méditation qu'il distillait dans l'esprit des survenants. Nous comprenons mieux pourquoi cet original, ce sauvage est entré chez les Condé : il voulait continuer son livre. Il y avait un milieu important dans lequel il n'avait pas pénétré et qu'il lui fallait observer pour bien connaître l'homme de son temps. Nous comprenons mieux aussi pourquoi il y est demeuré : il voulait finir son livre; et, comme un pareil livre ne peut jamais être fini, La Bruyère est resté toujours.

Il serait donc assez vain de chercher à rapporter à une année plutôt qu'à une autre la composition des *Caractères*. Un homme qui a connu La Bruyère, et qui aurait bien voulu passer pour son disciple, l'avocat Brillon, nous a laissé en 1696 ce témoignage très net : « Je surprendrais bien des personnes si je leur disais que l'auteur de l'ouvrage en ce siècle le plus admiré a été dix ans au moins à le faire, et presque autant à balancer s'il le produirait ». Cela reporterait le premier dessein du livre aux environs de 1668, c'est-à-dire au temps même des *Maximes* et des *Pensées*. Ne prenons point à la lettre tous ces calculs. Il suffit de constater que les *Caractères* ne sont pas un ouvrage comme un autre : ils n'ont pas

été la moisson d'une année, l'heureux produit d'une saison, mais ils sont le fruit de tout un génie et de toute une vie.

Que devient *Théophraste* en tout cela? Quand fut-il traduit? On ne sait au juste. Mais ce dut être dans l'œuvre totale de l'auteur, la partie aisée, rapide et tardive. Le traducteur français, aidé par le latin de Casaubon, put aller vite en besogne. Bien certainement son propre livre était déjà fait, sinon achevé, quand il entreprit cette tâche. Il nous faut donc renverser l'ordre apparent établi par l'auteur : ce sont les *Caractères* grecs qui ont été composés après coup pour faire passer les *Caractères* français. C'est pourquoi La Bruyère les a mis bien en vedette dans son livre. Il s'engageait dans une navigation périlleuse, sur une mer exposée aux orages. Il était bien aise de faire flotter à son mât le pavillon grec, comme sauvegarde.

Il avait quelque temps balancé s'il devait rendre son livre public. Il avait assez la connaissance des hommes pour prévoir la tempête qu'il allait soulever : aussi chercha-t-il autour de lui quelque assurance. L'amitié des Altesses était précieuse, mais fragile : il avait besoin d'autres appuis. Il montra son manuscrit et demanda quelques avis. C'était agir en homme sage, mais c'était s'exposer aussi à ces piqûres d'amour-propre auxquelles l'épiderme des gens de lettres est particulièrement sensible. Les « bons confrères » et les « amis » se tinrent sur une habile réserve. Celui-ci fut saisi d'abord, avant d'avoir eu le temps de trouver l'ouvrage mauvais. « Il l'a loué modestement en ma présence, et il ne

l'a pas loué depuis devant personne. » Zoïle est auteur : pouvait-on lui demander davantage ? Celui-là « sentit le mérite du manuscrit », mais ne put se déclarer en sa faveur avant d'avoir vu quel accueil lui ferait le public : on ne hasarde point ainsi son suffrage, on veut être porté par la foule. Tel autre écouta d'une oreille distraite ou bien ne comprit pas ce qu'on lui lisait, et critiqua dans le livre ce qui ne s'y trouvait pas. Arsène le jugea « du haut de son esprit ». Anthime, Fulvie et Mélanie le déclarèrent mauvais sans l'avoir lu : ce fut leur « tarte à la crème ».

La Bruyère ne trouva pas que des Zoïles et des Arsènes : il rencontra aussi quelques meilleurs juges. Le 19 mai 1687, Boileau écrit d'Auteuil à Racine qui avait suivi le roi à Luxembourg : « Maximilien m'est venu voir à Auteuil et m'a lu quelque chose de son *Théophraste*. C'est un fort honnête homme et à qui il ne manquerait rien si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a envie de l'être. Du reste il a de l'esprit, du savoir et du mérite ». Maximilien (quelque explication qu'on ait imaginée de ce bizarre surnom) est sûrement La Bruyère, l'homme aux *Maximes*. Ne lut-il ce jour-là au critique, grand expert en traductions, que les *Caractères* de Théophraste ? Il était sans doute venu pour lire aussi les siens et pour donner quelques échantillons de sa propre manière. Boileau, d'ailleurs, ne jugea point trop mal ce débutant qui s'avisait à quarante-deux ans de tenter la fortune de l'impression ; il n'y a pas un mot à reprendre au portrait : les mérites et les défauts du livre sont clairement indiqués.

D'autres charitables avis parvinrent aux oreilles de l'auteur. Quand il montra son ouvrage manuscrit à M. de Malézieu, précepteur du duc du Maine et ami de Bossuet, il en reçut cet avertissement : « Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis ». D'autres lui disaient : « Vous aurez tous les critiques à dos ». Mais rien n'y devait faire. Quand un auteur en vient à demander s'il doit publier, c'est qu'il est déjà bien résolu à le faire. Le manuscrit de La Bruyère, heureusement pour nous, devait suivre sa destinée.

Il s'imprime en effet dès la fin de 1687 ; le privilège est du 8 octobre. Au début de 1688 quelques exemplaires circulent déjà. Le 26 janvier, Bussy en possède un, non relié, qu'il avait reçu du duc de Termes. Il l'emporte en Bourgogne et, dès son retour, le 10 mars, il remercie celui qui le lui a donné, fait un vif éloge du livre et lui prédit le succès : « Il plaira fort aux gens qui ont de l'esprit, mais à la longue il plaira encore davantage ».

L'ouvrage parut enfin. Il contenait un certain nombre de *cartons*, c'est-à-dire de feuillets rapportés, qui trahissent les scrupules toujours renaissants de l'auteur. La deuxième et la troisième éditions, qui sont de la même année, portent la trace des mêmes préoccupations, ainsi que deux réimpressions mises en vente à Bruxelles et à Lyon. Mais ces changements étaient en somme de minime importance : le fonds ne s'augmentait pas : tous les exemplaires de 1688 contiennent 420 remarques ou caractères, séparés par un signe d'impression, dit pied-de-mouche,

Si l'on s'en rapportait au témoignage du *Mercure de France*, l'effet produit par l'apparition des *Caractères* aurait été considérable, et aurait pris la proportion d'un véritable scandale :

Je me trouvai à la cour le premier jour que les *Caractères* parurent, et je remarquai de tous côtés des pelotons où l'on éclatait de rire. Les uns disaient : « Ce portrait est outré » ; les autres : « En voilà un qui l'est encore davantage ». — « On dit telle chose de Madame une telle, disait un autre, et Monsieur un tel, quoique le plus honnête homme du monde, est très maltraité dans un autre endroit. » Enfin la conclusion était qu'il fallait acheter au plus tôt ce livre pour voir les portraits dont il est rempli, de crainte que le libraire n'eût ordre d'en retrancher la meilleure partie.

Mais il faut nous défier de ce récit, composé cinq ans plus tard, et où l'auteur (sans doute Fontenelle) satisfait contre La Bruyère une évidente rancune, en semblant désigner son œuvre aux foudres du lieutenant de police. La vérité est que le recueil de 1688 n'exerça que médiocrement la malignité du public. On y trouve très peu de portraits et de véritables caractères, mais des attaques surtout générales contre les partisans, les courtisans, les prédicateurs, des allusion malignes à sept ou huit personnes peu connues, enfin un trait cruel à l'adresse du H. G., c'est-à-dire du *Mercure galant* lui-même. Sans doute le succès fut vif. Brillon nous dit que, dès que l'ouvrage fut affiché, les exemplaires furent enlevés. Mais la fortune du livre ne tint pas au petit nombre d'applications qu'on en put faire. On admira surtout, nous dit le seul critique qui ait apprécié l'œuvre nouvelle dès son apparition, « la force des maximes », « la vivacité de l'expression » « et cette noble intrépi-

dité » de jugement « qui sent la liberté d'un républicain ». Ainsi s'exprime, dans une gazette de Hollande, Henri Barnage, un réfugié protestant. On préférerait savoir ce qu'ont pensé Boileau, ou Mme de Sévigné, ou même M. Nicole : mais ils ne l'ont pas dit.

Au succès des *Caractères* se rattache certaine anecdote qui fait le plus grand honneur à la générosité de l'écrivain : c'est l'histoire de la dot imprévue de Mlle Michallet. Rien ne manque au récit : La Bruyère bouquinant, la petite fille jouant, le manuscrit tiré d'une poche et proposé au libraire : « Voulez-vous imprimer ceci ? Je ne sais si vous y trouverez votre compte : mais en cas de succès le produit sera la dot de ma petite amie ». Et *ceci* valut à Mlle Michallet, devenue grande, un mari dans les finances et « deux ou trois cent mille francs » de dot. Il est dommage que l'histoire n'ait été contée pour la première fois qu'en 1787 dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin* par Formey, qui la tenait de Maupertuis : au cours d'un siècle elle avait eu le temps de s'arranger pour le mieux. Que les *Caractères* aient enrichi le libraire et non l'auteur, cela n'est pas douteux, mais n'a pas lieu de trop surprendre, étant donnés les usages du temps. Au reste le renoncement de La Bruyère n'a rien non plus d'invraisemblable. Celui qui a écrit le *Cœur*, l'*Homme*, et les *Biens de fortune* était très capable de cette bonne action. Il faut souhaiter que Maupertuis ait été véridique. Cette histoire de petite fille adoucit la figure un peu rude de notre philosophe.

L'ouvrage était lancé, mais La Bruyère l'avait

porté si longtemps en lui avant de le mettre au jour, qu'il n'eut pas le courage de s'en séparer une fois né. Le livre et l'auteur vont continuer à vivre de la même vie.

En mars 1689 paraît une quatrième édition, corrigée et augmentée. Théophraste passe toujours devant, mais est imprimé plus petit : il tient en 75 pages. La Bruyère en occupe cette fois pour son compte 320. C'est presque un ouvrage nouveau. Le plan a été conservé, mais certains chapitres (*Cœur*, *Ville*, *Jugements*, *Usages*) ont doublé; celui de l'*Homme* s'est allongé de 49 remarques : l'œuvre entière en contient 764 au lieu de 420. De plus l'auteur, tout à la fin du livre, leur donne leur vrai nom : il ne dit plus : « Si l'on goûte ces *remarques*... » mais : « Si l'on goûte ces *caractères*... » En tête du volume, au verso du faux-titre, il a placé cette épigraphe empruntée à Érasme, qui en dit long et sur ses appréhensions secrètes et sur son dessein avoué : *Admonere voluimus, non mordere; prodesse, non lædere : consulere moribus hominum, non officere*. Dans la *Préface* il plaide longuement en faveur de la moralité de son œuvre et proteste contre les malignes interprétations. La précaution n'était pas inutile : car le ton de l'écrivain s'est fait plus âpre. Aux maximes générales se mêlent les portraits satiriques. Toute une galerie de personnages qui étaient restés dans la coulisse s'avancent et se produisent sur la scène. Avec les trois premières éditions l'auteur avait lancé des ballons d'essai et interrogé les vents; avec la quatrième il donne vraiment son livre. Car il est impossible de supposer que dans le court intervalle qui

sépare cette édition de la précédente (à peine quelques mois) il ait hâtivement improvisé ces 344 caractères nouveaux d'un dessin si ferme et d'un art si consommé. Il les tenait en réserve, du moins presque tous, depuis bien des années. En 1688, il avait classé et il avait choisi ; en 1689 il ouvre largement ses dossiers, sans les vider encore à fond.

Désormais l'élan est donné. Mis en goût par le succès, stimulé par les attaques, l'auteur se pique au jeu ; le public aussi. Amis et ennemis poussent également La Bruyère à continuer : les uns l'encouragent de leurs applaudissements, les autres le mettent au défi de poursuivre. Il semble avoir hésité quelque temps, craignant le dégoût des lecteurs, l'inconstance de la mode. Il se disait d'autre part que la matière était « solide, utile, agréable, inépuisable », et qu'il ne pourrait rien faire de mieux. Aussi se montre-t-il impatient de perfectionner encore son livre, de lui donner « plus de rondeur et une meilleure forme par de nouveaux caractères ». A partir de ce moment, chaque nouvelle édition (sauf les réimpressions lyonnaises chez Amaulry) sera un nouvel arrondissement de l'œuvre.

La cinquième (1690) contient 154 caractères nouveaux ; d'autres ont été développés ; la préface s'allonge ; des marques particulières signalent au lecteur ces diverses additions et celles de 1689 ; le pied-de-mouche s'entoure, suivant les cas, d'une ou de deux parenthèses.

La sixième (1691), malgré la promesse imprudemment faite « de ne plus hasarder de nouveaux caractères », en compte 77 nouveaux (en 144 alinéas),

parmi lesquels de très importants : Théobalde, Ménalque, Giton, Phédon, Onuphre, etc. Aucune marque nouvelle ne signale plus les additions. Détail significatif : Théophraste s'est réduit, il est imprimé plus fin que La Bruyère : il n'occupe plus que 54 pages sur 587.

La septième (1692) s'augmente encore de 77 caractères (soit 131 alinéas). Une table placée à la fin indique plus ou moins exactement les changements survenus.

La huitième (1694) a 42 caractères nouveaux. Une main est placée en marge des additions : ainsi l'avait exigé le libraire, ou la censure. Michallet obtient une prolongation de dix années de son privilège. A cette édition est joint le *Discours de réception à l'Académie*, déjà publié à part : il est accompagné d'une préface.

La neuvième enfin (1696), dite revue et corrigée, ne parut que trois semaines environ après la mort de l'auteur. La Bruyère considérait-il son œuvre comme achevée? Ou bien n'avait-il pas eu le temps de mettre au point une nouvelle série de caractères? On bien encore, selon une anecdote suspecte, les héritiers refusèrent-ils au dernier moment de livrer au libraire le manuscrit authentique? Quoiqu'il en soit, cette édition est à peu près semblable à la précédente.

Ce livre de patient labeur et d'infini scrupule, demeuré étroitement uni à son auteur pendant tant d'années, échappait enfin des mains mourantes de La Bruyère. Après cette première existence tourmentée et féconde il entrait dans la calme survie

réservée aux chefs-d'œuvre. La faveur du public lui demeura fidèle. Il est vrai que Voltaire a dit : « Ce livre baissa dans l'esprit des hommes quand une génération entière attaquée dans l'ouvrage fut passée ». Mais il ajoute : « Cependant, comme il y a des choses de tous les temps et de tous les lieux, il est à croire qu'il ne sera jamais oublié. » A vrai dire, il ne « baissa » guère. Quarante-deux réimpressions survenues au cours du XVIIIe siècle en témoignent assez. Quant au XIXe siècle, on y peut compter plus de cent éditions, grandes ou petites, de La Bruyère, que domine toutes le monument définitif élevé par M. Servois dans la *Collection des Grands Écrivains de la France*. Tout cela, mis bout à bout, paraîtra un peu inférieur au succès de tel roman ou de telle pièce à la mode, mais en réalité vaut beaucoup mieux : il est inutile, je pense, de dire pourquoi. A toutes ces éditions françaises il faut ajouter au moins une quinzaine de traductions étrangères, et tout un flot d'ouvrages composés à l'imitation directe des *Caractères* : M. Servois en a compté cinquante jusqu'en 1827. L'abbé de Villiers, le chartreux Bonaventure d'Argonne, l'avocat Brillon dès le vivant de La Bruyère ou dans les années qui suivirent sa mort, excellèrent dans ce genre de littérature qui sent fortement le plagiat ou la contrefaçon. On vit naître alors des *Théophrastes modernes*, des *Théophrastes nouveaux* et des *Suites de Théophraste*, et je ne sais combien de *Caractères ou mœurs de ce siècle*. Les plus inoffensives de ces imitations sont à coup sûr le *Petit La Bruyère* à l'usage de l'adolescence, le *La Bruyère des demoi-*

selles et le *La Bruyère des domestiques* dus à l'honnête plume de Mme de Genlis ou de ses amies. Il faudrait mentionner aussi les éloges et les critiques, les notices et les études de toute sorte qui depuis deux siècles ont été publiées sur les *Caractères*, et en particulier les apologies ou les satires qui, pendant une dizaine d'années, firent rage autour du livre, depuis l'article du *Mercure* qui ouvrit le feu en 1693 jusqu'à la *Défense* de Coste en 1702 qui marque à peu près la fin du débat, sans compter les *Mélanges* de Vigneul-Marville, les *Sentiments critiques* de Brillon, et l'*Apologie* du même Brillon, deux fois avocat en cette circonstance.

Des quelques pages modestement dissimulées en 1688 derrière la traduction du Grec Théophraste devaient sortir plusieurs centaines de volumes, toute une littérature. *Habent sua fata libelli*. Peu de livres ont vécu d'une vie aussi continue et aussi intense dans l'histoire des lettres. Il faut dire que peu de livres ont jamais possédé à un égal degré ce qui conserve l'écrit à travers les âges, à savoir la diligence de la forme et la richesse du fond. Celui-là avait la rare fortune d'exprimer tout un homme, toute une société, et beaucoup des aspects éternels de l'humaine nature.

Il nous faut maintenant revenir aux dernières années de La Bruyère, à cette courte période où, enfin sorti de sa longue obscurité, il prend place parmi les grands écrivains du règne. Dans le combat qu'il dut alors soutenir, son livre fut encore son arme la meilleure, presque la seule, demeurée jusqu'au bout vaillante et fidèle,

4. L'ACADÉMIE

Les lettres guérissent de toutes les ambitions, sauf d'une seule. Le livre des *Caractères* apportait au cœur de La Bruyère une revanche bien douce. Grâce à lui, l'auteur sortait de sa longue obscurité, il connaissait le plaisir d'être loué, celui d'être critiqué, haï même, tout valant mieux pour un écrivain que l'injurieux dédain. Il souhaita donc la récompense suprême, les grandes lettres de noblesse littéraire. Il désira être de l'Académie. Il en fut, mais au prix de nouvelles luttes.

Il comptait de puissants appuis dans la place et au dehors. Bossuet était resté son protecteur : l'allée des philosophes dans le petit parc de Versailles, les fastueux ombrages de Chantilly ou bien le modeste jardin de l'évêché de Meaux réunissaient souvent autour du vieux prélat, dont l'ardeur était loin de s'éteindre, un cercle de disciples, au nombre desquels était La Bruyère. Racine n'a jamais eu l'occasion dans sa correspondance de mentionner le nom de La Bruyère : mais au ton dont Boileau, dans une lettre fameuse, lui parle de Maximilien, on devine que le futur auteur des *Caractères* était déjà connu et apprécié des deux amis. Ce fut bien autre chose quand Racine put lire au chapitre des *Ouvrages de l'esprit* le magistral et délicat éloge où le critique devançait l'arrêt de la postérité : bien que le poète fût alors revenu de bien des vanités littéraires, il savait comprendre et se souvenir. Boileau était

acquis à La Bruyère surtout à cause de Théophraste : s'il ne goûtait pas sans restriction les hardiesses de l'écrivain moderne, il pardonnait tout au traducteur du moraliste grec. Tels étaient les meilleurs alliés que La Bruyère eût dans l'Académie. Il pouvait compter aussi sur l'adhésion un peu hautaine de Bussy, sur le suffrage distrait de La Fontaine, et sur l'aide plus efficace du secrétaire perpétuel Regnier-Desmarais.

En face de cette petite phalange il devait s'attendre à rencontrer une opposition formidable. Son livre lui avait créé de vives inimitiés : comme il n'avait presque jamais nommé, le champ restait libre aux malicieuses interprétations, aux peu charitables clefs : chacun de ses portraits lui avait fait peut-être dix ennemis. L'Académie était le terrain où levaient toutes ces rancunes. Deux partis, étroitement coalisés, allaient s'efforcer de barrer la route à l'auteur des *Caractères* : le parti des modernes et celui des Normands. Charles Perrault était personnellement le plus aimable des hommes : il savait même bon gré à La Bruyère d'avoir rendu à certain Grec le mauvais service de le surpasser après l'avoir traduit, si bien que « le public avait préféré aux *Caractères* du divin Théophraste les réflexions du moderne » (*Parallèles*). Mais les ardents de son parti menaient vivement la campagne ; à défaut du génie ils avaient le nombre, et comptaient pour eux un homme influent, le doyen de l'Académie, l'emphatique et lourd Charpentier. Ils avaient aussi pour allié, sinon un grand poète, du moins un grand nom, Thomas Corneille, chef reconnu des Normands,

c'est-à-dire de ceux qui (tel Benserade) « aimaient surtout dans *Œdipe* le souvenir de leur jeunesse » et de ceux (tels Boyer et Leclerc) qu'offusquait la gloire de Racine. Au dehors le parti possédait un agent actif, entreprenant, qui bientôt allait devenir dans l'Académie l'âme de la coalition : Fontenelle.

Telles étaient les deux armées en présence, inégales en nombre, et heureusement aussi en valeur. Au reste, dans la lutte qui s'engageait, certains éléments pouvaient déranger tous les calculs. Plus qu'à aucune autre époque l'Académie était alors ouverte aux influences extérieures : la faveur réelle ou supposée du roi, le patronage d'un prince du sang, la brigue avouée d'un ministre pouvaient faire pencher la balance. En revanche il fallait aussi faire sa part à l'invraisemblable, qui n'est pas toujours l'impossible, c'est-à-dire à la simple vertu de ce mérite personnel que La Bruyère a si bien défini, et qui parfois, même ici-bas, peut trouver son salaire.

Étant données les formes en usage dans les scrutins académiques, il est impossible de savoir au juste si, en mars 1691, lorsque M. de Villayer mourut, La Bruyère posa sa candidature et si ses titres furent discutés en séance secrète. En tout cas le can didat désigné par la pluralité des voix fut Fontenelle, l'homme des modernes, des Normands et du *Mercure*, le bel esprit choyé dans les salons et applaudi à Trianon. Déjà La Bruyère ne l'aimait pas et n'en était pas aimé. Ils durent se heurter ce jour là, si nous en jugeons par la vivacité croissante de leur antipathie. Fontenelle, dans son *Discours de réception* (5 mai), fit sonner très haut sa qualité de

neveu de Corneille et se montra agressif envers Racine : « Je tiens par le bonheur de ma naissance à un grand nom qui dans la plus noble espèce des productions de l'esprit *efface* tous les autres. » La Bruyère, dans la sixième édition qui s'imprimait, n'osa pas s'en prendre ouvertement à son adversaire, mais il inséra deux portraits, celui d'Hermippe qui semble bien être celui de Villayer, et celui de Théobalde le « bel esprit vieilli », « aussi mauvais juge que méchant auteur », qui est sûrement celui de Benserade, chaud partisan de Fontenelle. La Bruyère ne put résister au plaisir de cette petite vengeance : il avait du sang de journaliste dans les veines.

Quelques mois plus tard Benserade lui-même mourut. Cette fois, nous le savons, La Bruyère se présenta. C'était une grosse imprudence, si peu de temps après la publication du portrait de Théobalde : c'était de plus une faute de goût, qui fut durement expiée. Les procès-verbaux mentionnent sèchement que M. Pavillon obtint la pluralité des voix. Mais on sait par le témoignage de l'un des académiciens que la séance fut très agitée. « L'Académie se trouva balancée entre deux personnes qui partageaient les voix et formaient deux partis qui ne pouvaient s'accorder... » (On ignore le nom de ce concurrent de La Bruyère). C'est alors que l'abbé Tallemant présenta Étienne Pavillon, poète galant, très médiocre élève de Benserade. « Dès que je l'eus nommé, il se fit un applaudissement général et tout se réunit en un moment en faveur d'un mérite qui parut supérieur à tout autre. » Qui fut le plus étonné ?

A coup sûr Pavillon, l'heureux « outsider » de cette course académique. Sept voix pourtant étaient restées fidèles à l'auteur des *Caractères*, entre autres celle de Bussy, que La Bruyère remercia quelques jours plus tard dans un billet souvent cité :

...,. Les Altesses à qui je suis seront informées de tout ce que vous avez fait pour moi, Monsieur. Les sept voix qui ont été pour moi, je ne les ai pas mendiées, elles sont gratuites; mais il y a quelque chose à la vôtre qui me flatte plus sensiblement que les autres. Je vous envoie, Monsieur, un de mes livres des *Caractères* fort augmenté.....

Et Bussy de répondre avec finesse :

Les voix que vous avez eues n'ont regardé que vous; vous avez un mérite qui pourrait se passer de la protection des Altesses, et la protection de ces Altesses pourrait bien, à mon avis, faire recevoir l'homme du monde le moins recommandable. Jugez combien vous auriez paru avec elles et avec vous-même, si vous les aviez employées....

Les Altesses, un peu lourdement invoquées par La Bruyère, étaient-elles intervenues dans la lutte? Bussy semble en douter : il ne pouvait moins faire, en homme d'esprit qu'il était. Mais tout le monde ne partagea pas son opinion. Pavillon, dans son discours, dit d'une façon très claire : « Après avoir donné tant de preuves de délicatesse et de goût dans les élections précédentes, vous avez jugé à propos de ne songer en celle-ci qu'à faire éclater la liberté de vos suffrages. » Et le pesant Charpentier, qui le recevait, renchérit encore et félicita l'Académie de « ne se point abandonner au torrent des brigues ». L'allusion vise-t-elle les Altesses ou bien le ministre Pontchartrain, qui venait d'être chargé du soin des Académies et dont le fils était ami de La Bruyère? En

tout cas notre philosophe passa pour un cabaleur et fit briller à ses dépens la vertueuse indépendance de la compagnie.

Cela n'empêcha pas l'Académie d'élire, l'année suivante, M. de Tourreil, précepteur des enfants de ce même Pontchartrain.

Pellisson étant mort quelque temps après, ce fut l'abbé de Fénelon qu'on appela d'une voix presque unanime à lui succéder. La Bruyère n'était pas entré en compétition avec le précepteur du duc de Bourgogne, l'ami de Bossuet (il l'était encore), le familier de Versailles et de Chantilly.

En 1693, le siège de Bussy et celui de l'abbé La Chambre ayant été simultanément vacants, une double élection donna le premier à l'abbé Bignon, neveu de Pontchartrain, et le second à La Bruyère (14 mai). Au dire du *Mercure*, toujours hostile, le succès ne fut obtenu qu'« au moyen des plus fortes brigues qui aient jamais été faites ». Il est certain que Pontchartrain, décidément tout-puissant, avait intercédé en faveur des deux candidats : on a sa lettre, très pressante et très claire, à l'abbé Renaudot, l'un des quarante. La partie était habilement liée : ce jour-là, anciens et modernes mêlèrent, bon gré, mal gré, leurs suffrages : le neveu du ministre avait fait passer le grand écrivain.

Un mois après (le 15 juin) les nouveaux élus prononcèrent leur harangue. Pareilles cérémonies n'étaient publiques que depuis une vingtaine d'années et la mode n'était pas encore aux longs discours laborieusement polis. L'abbé Bignon fit un remerciement ampoulé, banal et bref, qui eut un très grand

succès et qu'il dut recommencer tout exprès pour l'archevêque de Paris venu trop tard à la séance. Je ne sais si l'on pourrait citer un autre exemple de cet exceptionnel honneur, le *bis* académique. Ce fut ensuite le tour de La Bruyère, attendu avec une malveillante curiosité. Une épigramme avait couru où son nom était peu charitablement accolé à celui de Furetière, autrement que pour la rime. Une autre avait été placée, deux heures avant la séance, sur les tables des académiciens :

Quand pour s'unir à vous Alcippe se présente
Pourquoi tant crier haro?
Dans le nombre de quarante
Ne faut-il pas un zéro?

Le moment était difficile. Pour se tirer de cette épreuve, La Bruyère aurait eu besoin de beaucoup de bonne grâce, de modestie et de prudence. Il se montra hautain, mordant et agressif.

Au lieu de débuter par les excuses et les remerciements d'usage, il entama d'abord l'éloge de Richelieu, mais de quel ton! Après avoir loué dans le cardinal son génie politique, ses vertus publiques et son goût éclairé pour les lettres, il s'échappa brusquement en une invective contre les hommes d'argent, qui se font gloire de ne rien savoir, de n'avoir rien lu, de ne vouloir rien lire, « hommes riches et ambitieux, contempteurs de la vertu et de toute association qui ne roule pas sur les établissements et sur l'intérêt! » A qui s'adressaient ces imprécations? Le tour personnel de l'apostrophe autorisait toutes les allusions : on ne manqua pas d'en tirer parti contre l'auteur.

De là il passa à l'éloge obligé de l'Académie et, là encore, il trouva le moyen d'étonner et de déplaire. Parce qu'on lui avait reproché d'avoir composé des *Caractères*, il voulut, comme par défi, en faire de nouveaux, et il prit pour originaux de ses portraits les académiciens eux-mêmes. Mais il avait émoussé la pointe trop vive de sa plume, et l'âpreté de sa satire s'était changée cette fois en louange singulière. Il loua l'honnête Regnier-Desmarais, grammairien et traducteur. Il loua Segrais, âme virgilienne et doucement romanesque. Il loua La Fontaine, « homme unique en son genre d'écrire », et à qui il devait bien cette réparation pour certain caractère de la sixième édition. Il loua Boileau, son imitation originale, sa critique « sûre, judicieuse et innocente » : ce qui ne dut pas faire grand plaisir aux modernes. Il loua Racine, sujet infiniment délicat, qui avait amené déjà plus d'un orage en pleine Académie; il osa ranimer la vieille querelle, et, devant Fontenelle et Thomas Corneille, railler le goût suranné de « quelques vieillards » demeurés fidèles à l'auteur d'*Œdipe*. Il loua Bossuet en un magnifique langage, le vengea des calomnies et le qualifia de Père de l'Église. Il loua Fénelon, nouvellement élu, sa parole charmante, maîtresse du cœur et de l'oreille de ceux qui l'écoutent... Il ne fit que sept portraits : c'était, à une ou deux exceptions près, les sept voix fidèles de 1692. Et trente autres académiciens, impatientés et mis en goût à la fois, attendaient, espérant vaguement leur tour, et tout disposés à trouver que le genre du *caractère* avait décidément du bon. Il y avait parmi eux des aspirants Pères de l'Église, Flé-

chier, de Harlay, d'Estrées; des poètes tragiques, lyriques, héroïques, idylliques, galants, Thomas Corneille, Ch. Perrault, Fontenelle, Boyer, Leclerc, Testu, Pavillon; des savants, Huet, de Choisy, Renaudot, Gallois, Lavau, Barbier d'Aucour, Charpentier; des courtisans et des diplomates, de Callières, Dangeau, de Crécy, de Coislin qui pensaient avoir droit à un portrait en pied; enfin d'illustres inconnus, au milieu desquels un M. Bergeret, quelque vague ancêtre du héros d'Anatole France. Et tous durent se contenter d'une ironique excuse qu'allégua l'auteur « pressé par le temps et par les bienséances » et de quelques éloges collectifs, jetés en pâture aux vanités, où chacun s'efforça d'attraper au vol ce qu'il pouvait et de le disputer au besoin à son voisin. L'abbé Bignon lui-même, le héros du jour, ne fut pas loué : La Bruyère s'en abstint en prétextant l'extrême modestie de l'ecclésiastique. Quant au mort, l'obscur abbé Cureau de La Chambre, il n'obtint que ce trop spirituel éloge :

Vous aviez choisi en M. l'abbé de La Chambre un homme si pieux, si charitable, si louable par le cœur, qui avait des mœurs si sages et si chrétiennes, qui était si touché de la religion, si attaché à ses devoirs, qu'*une de ses moindres qualités était de bien écrire*.... On estime encore plus sa vie et sa conduite que ses ouvrages... A qui me faites-vous succéder? à un homme qui avait de la vertu!

Certes la louange est belle, mais l'épigramme est plus jolie encore.

L'auteur, après le panégyrique obligé du chancelier et du roi, terminait par un petit couplet personnel qui dut sonner désagréablement aux oreilles

de plusieurs. On lui reprochait sa brigue et on lui reprochait son livre. Il répudia fièrement la brigue :

J'ai mis votre choix à tel prix que je n'ai pas osé en blesser, pas même en effleurer la liberté par une importune sollicitation. Il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni titres, ni autorité, ni faveur qui aient pu vous plier à le faire. Je n'ai rien de ces choses, tout me manque...

Quant au livre, fruit de tant de veilles, objet de tant de haines, il le revendiqua bien haut comme son meilleur, son unique titre à l'estime des hommes.

Un ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, et dont les fausses, je dis les fausses et malignes applications pouvaient me nuire auprès des personnes moins équitables et moins éclairées que vous, a été toute la médiation que j'ai employée et que vous avez reçue. Quel moyen de me repentir jamais de l'avoir écrit?

Tel est le dernier mot, véritable cri de défi lancé à la face de ses adversaires. Qu'on se représente La Bruyère, avec son attitude un peu raide, sa physionomie dénuée d'agrément, sa naturelle gaucherie de manières, débitant ces phrases d'un ton hautain, sans le sourire ou les inflexions de voix qui font passer les hardiesses. Pareil discours, auquel manquaient l'aisance et la bonne humeur, déplut souverainement dans sa bouche. Ceux qu'il n'avait pas loués ou qu'il avait mal loués furent ulcérés; ceux qu'il avait le mieux loués lui surent peut-être un gré médiocre de les avoir jetés dans la mêlée. Pour comble de malheur, Boileau, qui était alors directeur et aurait dû recevoir La Bruyère, se trouvait en Flandre avec le roi. Le doyen Charpentier, qui le

remplaça, ne fit rien, comme on pense, pour atténuer le désastre. Même il sut décocher au récipiendaire quelques phrases comme celle-ci :

Vos portraits ressemblent à certaines personnes et souvent on les devine. Ceux de Théophraste ne ressemblent qu'à l'homme. Cela est cause qu'ils ressembleront toujours. Mais il est à craindre que les vôtres ne perdent quelque chose de ce vif et de ce brillant qu'on y remarque, quand on ne pourra plus les comparer avec ceux sur qui vous les avez tirés.

L'attaque était habile autant que perfide. C'était accabler La Bruyère sous l'éloge de Théophraste, un peu imprévu dans la bouche d'un moderne. C'était surtout le travestir, malgré ses protestations, en un simple libelliste et le désigner ainsi aux inexpiables rancunes de tous ceux que nommaient les fameuses clés.

Cette journée célèbre dans les fastes de l'Académie fut féconde en polémiques.

Les modernes, irrités par l'éloge de Racine, prétendirent que La Bruyère avait offensé la mémoire de Corneille et voulurent s'opposer à l'impression du discours ou tout au moins du passage incriminé. Mais Bossuet déclara que Racine ne paraîtrait plus à l'Académie si la harangue n'était pas intégralement imprimée :

Les mots ont été dits, les mots demeureront.
(*Épigramme du temps.*)

Sur cette menace et dans la crainte que le roi n'intervînt en personne, le parti normand céda. De ce jour date l'usage de soumettre à l'examen d'une commission les discours académiques.

Hors de l'Académie la guerre continua plus acharnée. Ce fut un flot de chansons et d'épigrammes dont quelques-unes se retrouvent dans le recueil de Maurepas, ornées d'un commentaire malveillant. La Bruyère est traité par ironie d'excellent et de beau, « couru des dames » ; il a « un air de soldat », il est « effronté », « pied plat », il « a fait un fichu compliment », il « mord » comme un chien enragé, il est « un serpent dont le venin se répand dans le sein de l'Académie »

Et dont le choix la couvre d'infamie.

Racine est un hypocrite,

Dont la dévotion sommeille
Lorsque de sa gloire il s'agit.

Il est vaniteux, très peu « humble de cœur », bien que « détaché de la gloire du monde ». Bossuet, « bénigne et modeste évêque », « prélat tout parfait », a la menace à la bouche. Boileau et Regnier-Desmarais sont aussi malmenés. L'Académie est bien « à plaindre » ; d'ailleurs elle est pusillanime et lâche,

Elle a tremblé pour le jeton.

Ce n'était là qu'escarmouches; les ennemis de La Bruyère cherchèrent à lui porter un coup plus sérieux. Ils avaient à eux le *Mercure*, dirigé par Donneau de Visé, homme d'esprit, mais futile et envieux; Thomas Corneille et Fontenelle y bataillaient vivement pour les modernes. La Bruyère avait commis l'imprudence d'ouvrir le feu dès 1688 par le trait fameux : « Le H*** G*** est immédiate-

ment au-dessous de rien »; et, pour que l'attaque fût plus claire, il avait remplacé dans les éditions suivantes H*** (Hermès) par M*** (Mercure). Hermès attendit cinq ans l'heure de la vengeance. Le numéro de juin 1693 contint, à l'occasion de la réception de La Bruyère, un article de vingt-cinq pages très étudié, aussi cauteleux dans la forme que haineux dans le fond.

L'auteur (Visé ou Fontenelle) s'y livrait à une critique en règle des *Caractères*. Il affectait de n'y voir qu'une suite de portraits satiriques, un livre de scandale dont la malice avait fait tout le succès. Il insinuait que ce genre d'écrit « faisait souffrir la piété du Roi » et que feu Mme la Dauphine avait fort approuvé le projet de composer un ouvrage en réponse. Il déclarait d'ailleurs qu'un pareil recueil n'était pas un livre, mais un amas incohérent de médisances, et que rien n'était plus facile que de coudre ensemble quelques mauvaises plaisanteries. A propos de la séance académique il exaltait le mérite et la modestie de Bignon, et dénonçait l'arrogance de La Bruyère qui s'était loué lui-même et qui avait osé se défendre d'avoir brigué sa place. Après toute une série de vives attaques il conseillait finalement à l'auteur de ne pas donner la comédie en se fâchant après avoir calomnié toute la terre : « S'il se plaint, j'ai la justice pour moi. Il m'a attaqué sans nulle raison, je suis offensé et je défends une infinité de personnes cruellement outragées dans les *Caractères* ».

La Bruyère ne se plaignit pas : il était d'humeur à se défendre et à rendre largement les coups. Sa

riposte fut la huitième édition de son livre. Il y inséra son *Discours* et le fit précéder d'une *Préface* qui est une ardente apologie. Il y déploya toutes les ressources de son art et y laissa déborder la passion dont son cœur était plein. Cette préface, libre de toute convenance académique, est un chef-d'œuvre de polémique, une véritable *Provinciale* littéraire.

L'auteur y fait vaillamment front à toutes les attaques. On lui reproche d'avoir mis des caractères dans son discours. Pourquoi n'en aurait-il pas mis, puisque le public les goûte? Et le moyen de n'en pas mettre, puisqu'on y doit prononcer l'éloge du roi, du cardinal, du chancelier, de l'académicien défunt et des confrères vivants? L'Académie, ajoute-t-il malicieusement, a-t-elle été jamais « plus belle à peindre »? Cela n'a pas empêché Théobalde (entendez cette fois Fontenelle) d'aller partout colporter la calomnie, et de lâcher l'injurieux article du *Mercure* dû à la collaboration de quelques discourtois confrères.

En vérité, je ne doute point que le public ne soit enfin étourdi et fatigué d'entendre depuis quelques années de vieux corbeaux croasser autour de ceux qui, d'un vol libre et d'une plume légère, se sont élevés à quelque gloire par leurs écrits...

Puis il entreprenait de son livre une défense hardie et quelque peu paradoxale. Il en proclamait hautement l'intention morale, et même pieuse, approuvée de tous les hommes les plus religieux et contestée des seuls beaux esprits « qui font une épigramme sur une belle gorge ou un madrigal sur une jouissance ». Il protestait avec chaleur contre

le déluge des clefs, contradictoires et fausses, sous lequel on voulait étouffer l'innocence de ses remarques. Enfin il alléguait en faveur de son discours l'opinion publique qui l'avait approuvé, l'Académie qui en avait refusé la suppression, et surtout Chantilly, « écueil des mauvais ouvrages », ainsi que Marly, où le roi se l'était fait lire. Fort de ces appuis il terminait en poussant une vive pointe contre « les Théobaldes », en les assurant que sa plus vive préoccupation était de ne pas leur plaire et que, « avec un peu de santé et quelques années de vie », il s'efforcerait de le leur prouver encore. Il avait joint d'ailleurs l'effet à la menace : au chapitre de la *Société et de la conversation*, tout près du portrait de Théobalde, c'est-à-dire de feu Benserade, il avait, par une délicate attention, inséré un nouveau caractère, admirablement ciselé, celui de Cydias, le bel-esprit de salon et d'Académie, sophiste intrépide autant que fade discoureur, poète médiocre et jaloux, contempteur d'Homère, enfin « un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui néanmoins on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même ». Tout le monde à Paris, le lendemain, désigna Fontenelle.

Le *Mercure* ne répondit pas. Mais les antipathies demeurèrent vives jusqu'au bout : on en trouve un écho dans le malveillant article que Vigneul-Marville inséra dans ses *Mélanges* en 1696. Fontenelle, qui s'était bien reconnu dans Cydias, eut l'esprit de ne rien dire. Il tenait sa vengeance, qui ne fut point banale. Il devait vivre encore trois quarts de siècle, jusqu'à l'âge d'un centenaire, et balancer pour un

temps assez long la réputation de l'auteur des *Caractères*. La Bruyère, lui, n'avait plus que deux années à vivre.

Parut-il souvent dans cette Académie où il avait si vivement souhaité de siéger à côté de ses illustres amis? Le petit nombre de jetons que l'on trouva chez lui après sa mort permet d'en douter. D'ailleurs, qu'aurait-il fait en un pareil lieu? Il s'intéressait surtout aux questions de langue, et le *Dictionnaire* venait d'être fini. De plus, les souvenirs de la lutte qu'il y avait soutenue n'étaient pas encore effacés : l'Académie de Charpentier n'était pas celle qu'il avait rêvée. Un petit fait semble indiquer qu'il n'avait pas l'oreille de ses confrères : la compagnie s'étant divisée entre deux noms pour donner un successeur à l'abbé de Lavau, La Bruyère en proposa un troisième, celui de Dacier, à défaut de Mme Dacier elle-même. Il fut seul de son avis, et ce jour-là Dacier n'eut pas la chance de Pavillon. Mais La Bruyère s'était montré une fois encore ce qu'il fut toute sa vie, un indépendant et un solitaire.

Ses dernières années durent s'écouler dans une demi-obscurité, consacrées à l'étude et à la méditation. Jusqu'au bout l'homme des *Caractères* ne se départit pas de sa réserve un peu ombrageuse. Il vivait à l'écart des agitations de Chantilly; on ne sait s'il accompagna jamais M. le Prince en Flandre ou en Bourgogne. Ses meilleurs amis s'étaient retirés comme lui, Bossuet dans son diocèse, Racine dans son rêve d'édification. A la cour la fréquentation de Phélipeaux, de M. de Termes ou de M. de la Loubère étaient loin de suffire à remplir son

cœur. Sur la scène du monde, où il figurait un peu à l'écart, il fut certainement connu et peut-être goûté de bien des gens, et pourtant presque personne n'en a laissé témoignage. Il a traversé rapidement le siècle, perdu dans la foule, presque sans être vu, mais voyant tout de ses yeux perçants.

Nous savons seulement qu'il employa les derniers mois de sa vie à préparer la neuvième édition de son livre, et aussi à en composer un autre, les *Dialogues sur le quiétisme*. La grande querelle n'était pas encore ouverte, mais déjà les positions étaient prises ; Bossuet et Fénelon étaient devenus des adversaires, sans cesser encore d'être des amis. Quelle que fût l'estime de La Bruyère pour le nouvel archevêque de Cambrai, sa vénération pour le « Père de l'Église » était plus forte encore. Il n'hésita pas à se ranger du côté de Bossuet et composa des *Dialogues* qu'il lut le 8 mai 1696, c'est-à-dire deux jours avant sa mort, à Antoine Bossuet, le frère du grand évêque. Ces dialogues sont-ils les mêmes que les neuf *Dialogues posthumes du sieur de La Bruyère* publiés en 1698 par l'abbé du Pin ? L'éditeur présentait les sept premiers comme authentiques encore que l'écrivain n'y eût pas mis la dernière main, mais il avouait avoir ajouté les deux derniers « pour remplir le dessein de l'auteur » et en tâchant « d'imiter son style et ses manières ». A en juger par la lecture, il semble bien difficile d'admettre que les uns comme les autres soient sortis de la plume qui avait écrit les *Caractères* et le *Discours* de réception : car on n'y découvre aucune trace des tours qui étaient si familiers à l'auteur. D'autre part, si nous ne savions de

source certaine que la traduction de *Théophraste* et les *Caractères de ce siècle* sont de la même main, ne ne nous serait-il pas loisible d'en douter? En pareille matière les affirmations sont dangereuses et le débat sur l'authenticité des *Dialogues* est loin d'être éclairci. Aussi est-il sage de se ranger à l'opinion fort prudente de M. Servois, c'est-à-dire de l'homme de France qui connaît le mieux son La Bruyère. M. Servois, dans sa grande édition, a publié ces *Dialogues*, parce qu'il les croit authentiques; mais il les a publiés en caractères plus petits que le reste de l'œuvre, parce qu'il n'en est pas bien sûr.

C'est dans la soirée du 10 mai 1696 que La Bruyère en pleine santé fut frappé d'un mal soudain.

Tout d'un coup il perdit la parole et sa bouche se tourna. M. Félix, M. Fagon, et toute la médecine de la cour vint à son secours. Il montrait sa tête comme le siège de son mal. Il eut quelque connaissance. Saignée, émétique, lavement de tabac, rien n'y fit. Il fut assisté jusqu'à la fin de M. Gaïon, que M. Fagon y laissa, et d'un aumônier de M. le Prince. (*Lettre d'Antoine Bossuet à son fils*, 21 mai 1696.)

Il expira le 11 mai, à deux heures du matin, et fut inhumé dans l'église Saint-Julien, rue Sainte-Geneviève.

Le coup d'apoplexie qui emporta La Bruyère provoqua quelques commentaires malveillants. Celui du *Mercure* n'est que ridicule dans sa brièveté : « Il avait soupé avec un appétit extraordinaire ». Voulait-on insinuer par là que l'auteur des portraits de Gnathon et de Cliton était mort d'indigestion? D'autres supposèrent qu'il avait été empoisonné et

qu'une main inconnue avait ainsi vengé toutes les victimes désignées par les clefs. Ce bruit ne mérite d'ailleurs aucune créance.

Il nous est resté heureusement quelques témoignages plus précieux. Le duc de Saint-Simon, quand il apprit l'événement, nota sur ses tablettes : « C'était un fort honnête homme, de très bonne compagnie, simple, sans rien de pédant et fort désintéressé ». On sait de reste qu'une louange de Saint-Simon n'a rien de banal. Bossuet écrivit à son neveu : « Ç'a été une bien fâcheuse nouvelle que la mort de M. de La Bruyère. Toute la cour l'a regretté et M. le Prince plus que tous les autres ». Ailleurs il parle avec émotion de son « pauvre ami ». Avoir été pleuré par Bossuet pourrait tenir lieu de tout autre éloge : pourtant les regrets de cette cour et de ces Altesses si souvent insensibles au mérite personnel ont bien leur prix. L'Académie elle-même paya son juste tribut. La Bruyère, à vrai dire, y fut vite remplacé, mais il y fut loué par son successeur, l'abbé Fleury, en termes fort convenables, et par où il eût souhaité de l'être, c'est-à-dire pour son originalité, sa science, son art, son don d'observer et de peindre, et aussi sa piété. Ce jour-là, le 16 juillet 1696, c'est-à-dire trois ans après son élection et deux mois après sa mort, M. de La Bruyère fut vraiment reçu à l'Académie française. La postérité commençait pour l'auteur des *Caractères*.

On a retrouvé le double inventaire qui fut fait des biens meubles que possédait l'écrivain en ses deux appartements de l'Hôtel de Condé à Versailles et au Petit Luxembourg. Il y paraît que ces logis

étaient peu somptueux et le train de vie de La Bruyère assez modeste. Quelques objets méritent d'être notés. Une guitare avec son étui nous fait entrevoir un La Bruyère musicien, se délassant ainsi de la contemplation amère des hommes. Un portrait de l'évêque de Meaux, accroché au mur de la chambre à coucher dans son cadre doré, dit la vénération de l'écrivain pour celui qui avait été dans sa vie difficile un guide et un appui. Enfin 145 volumes d'une part et environ 400 d'une autre, rangés sur de simples tablettes de sapin, et estimés à raison de 14 sols en moyenne par le libraire Michallet, n'étaient sans doute pas de ces livres qu'on ne lit pas, mais qu'on regarde et dont la forte odeur de maroquin fait tomber en faiblesse les visiteurs : ils constituaient bien la bibliothèque du philosophe et non sa « tannerie ». Combien l'on regrette de ne pas savoir les noms de ces vrais amis qui ont tant de fois conseillé et consolé l'auteur des *Caractères* !

La Bruyère disparaissait à cinquante ans, et, si l'on songe que les quarante premières années de sa vie s'étaient écoulées dans l'obscurité, on jugera que son rôle sur la grande scène du XVIIe siècle a été court et bien rempli. Eut-il le temps, aux approches de cette fin soudaine, de regretter ce qu'il quittait sur cette terre ? Du moins il avait depuis longtemps fortifié son cœur contre l'effroi du grand passage. Il a dit après Pascal, Montaigne et bien d'autres : « La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les moments de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir ». Il ne craignait rien tant que de vieillir et de survivre au génie qu'il sentait en lui :

« La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos que celle qui la termine ». Ne le plaignons donc pas plus qu'il n'aurait voulu être plaint d'être ainsi tombé en pleine force. Car en peu d'années il avait vraiment vécu. A défaut d'autres livres, qu'il eût peut-être souhaité d'écrire, il laissait un chef-d'œuvre, qu'il avait fait « de main d'ouvrier » et avec lequel il pouvait défier à jamais l'envie des Théobaldes.

CHAPITRE II

L'ÉCRIVAIN

---

1. LA DOCTRINE

Quand on aborde l'étude des *Caractères*, l'extrême diversité du fond déconcerte un peu. Mais, à mesure qu'on pénètre dans l'œuvre, une chose apparaît bien visible : le souci persistant de la forme. Le premier mot du livre le décèle : « Tout est dit... » Puisqu'on vient « trop tard », et qu'il n'est plus possible de dire autre chose que ce qui a déjà été dit, il faut du moins tâcher de le dire autrement. La forme importe donc au moins autant que le fond. L'originalité de la manière dépasse celle de la matière. L'auteur semble ainsi nous avertir que le jeu de ses pensées est le même que celui de ses prédécesseurs : nous trouverons seulement dans les *Caractères* une nouvelle façon de « placer la balle ».

N'y a-t-il point là une excessive modestie ou bien une étrange illusion ? Nous le verrons dans la suite. Mais il importe d'abord de prendre au mot cette

déclaration si nette de l'écrivain. Elle dicte leur devoir aux critiques. Au rebours de la méthode que l'on suivrait avec d'autres, c'est l'artiste qu'il faut d'abord étudier en La Bruyère. Quelles sont ses idées générales sur la littérature et sur l'art? Comment a-t-il jugé lui-même les autres écrivains? Sur le champ desquels a-t-il glané? A l'aide de quels procédés a-t-il essayé de « dire » autrement qu'eux et de réaliser à sa façon l'idéal de beauté? Quand nous saurons cela, peut-être posséderons-nous la clef qui nous permettra de pénétrer dans le secret de l'œuvre.

Faut-il rappeler les principes fondamentaux de l'art classique? Le beau est essentiellement le raisonnable. Sa qualité éminente sera donc la clarté. Toute œuvre d'art devra être universellement intelligible, de façon à satisfaire les facultés communes et permanentes de l'esprit humain. Une chose belle se trouvera ainsi assurée de plaire toujours, puisqu'elle participera au caractère éternel de la raison humaine, toujours identique à elle-même. Boileau a répété ces axiomes sous vingt formes différentes dans l'*Art poétique* et dans les *Réflexions sur Longin*. La plupart des grands écrivains du siècle les ont commentés et appliqués à leur tour. Car ce ne sont point là des prescriptions spéciales à la poésie, mais bien des lois générales qui régissent toutes les productions de l'esprit humain.

La Bruyère n'a pas formulé à nouveau tous ces arrêts : car il n'est pas un théoricien, il n'a pas laissé d'*Art d'écrire*. Mais il a accepté évidemment le prin-

cipe général de l'école classique, puisqu'il en a admis les conséquences les plus directes. En voici quelques-unes.

De même qu'il n'y a pas deux manières de contenter la raison, il n'y en a pas deux de satisfaire le goût : car le goût est simplement la raison qui juge. Le caractère essentiel de la beauté comme celui de la vérité est l'unité. La perfection est unique. Il s'agit de ne pas la manquer, car au delà comme en deçà on se trouve en faute. Il ne faut pas dire : Tel est *mon* goût. Car il n'y a qu'un bon goût, et il n'appartient en propre à personne. L'adage populaire qu'« on ne dispute pas des goûts et des couleurs » ne s'applique qu'aux goûts des sens et non à celui de l'esprit.

Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature. Celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas, et qui aime en deçà ou au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement.

Non seulement l'objet de perfection est unique, mais le sujet qui essaie de le réaliser doit l'être aussi.

L'on n'a guère vu jusques à présent un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs. Homère a fait l'*Iliade*, Virgile l'*Eneide*, Tite Live les *Décades*, et l'Orateur romain ses *Oraisons*.

En revanche, semble insinuer malicieusement La Bruyère, l'Académie a fait le *Dictionnaire*, qui ne vaut pas grand'chose. Mais ici l'auteur force un peu le sens de la doctrine classique. L'unité d'Homère comme individu importe assez peu : seule importe l'unité de la raison créatrice qui a produit l'*Iliade*.

Il n'y a aussi qu'un seul moyen de réaliser le beau, tandis qu'il existe une infinité de manières d'y échouer.

Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne. On ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant; il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Pour rencontrer cette expression, il la faut sans doute chercher : mais on ne la trouvera que si l'on a d'abord clairement conçu l'idée. Boileau l'a dit en un vers fameux, que La Bruyère répète, ou à peu près :

Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre... Il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, et délicatement.

L'esprit de finesse n'embellira donc le style qu'autant que l'esprit de géométrie aura présidé à la conception de l'idée. Ainsi se trouve réalisée la triple unité de l'œuvre d'art, dans l'objet, dans le sujet, et dans l'expression.

Sur la question, si controversée alors, de l'imitation des anciens, La Bruyère prend également parti pour le dogme classique. On sait en quoi il consiste. M. Brunetière a très fortement démontré, d'après Boileau même, que cette imitation, prônée par l'école de 1660, n'avait rien d'idolâtre ni d'arbitraire. Il faut imiter les anciens, non point parce qu'ils sont des Grecs et des Latins, mais parce que les ouvrages qu'ils nous ont laissés sont encore, après deux mille ans et plus, en possession de la

faveur du public, et que cela même est une preuve de leur excellence, c'est-à-dire de leur clarté, de leur intelligibilité, de leur beauté raisonnable. Les modernes devront donc imiter ceux des anciens qui ont bien fait : car vouloir faire autrement serait s'exposer à mal faire, et, la vérité étant une, force nous est de nous abreuver à cette unique source à laquelle les Grecs et les Romains se sont désaltérés avant nous. Buvons donc après eux, mais buvons dans notre verre. L'originalité ne consiste pas à trouver autre chose, mais à exprimer de nouveau en perfection dans notre langue l'idéal que les anciens ont réalisé déjà dans la leur.

On a dû faire du style ce qu'on a fait de l'architecture. On a entièrement abandonné l'ordre gothique, que la barbarie avait introduit pour les palais et pour les temples; on a rappelé le dorique, l'ionique et le corinthien. Ce qu'on ne voyait plus que dans les ruines de l'ancienne Rome et de la vieille Grèce, devenu moderne éclate dans nos portiques et dans nos péristyles. De même on ne saurait en écrivant rencontrer le parfait et, s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation...

Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes, dans les sciences et dans les arts, aient pu revenir au goût des anciens et reprendre enfin le simple et le naturel!

Il faut donc se nourrir des anciens. Tel Boileau, faisant revivre Horace et Juvénal, Racine égalant Sophocle et Euripide, La Fontaine surpassant Ésope et Phèdre, La Bruyère enfin traduisant et imitant Théophraste.

Enfin c'est pour la postérité qu'il faut écrire et non pour le goût changeant d'une époque. A défaut des anciens, qui seraient pour nous les meilleurs juges et à qui nous devons plaire en les imitant, il

nous faut toujours songer à ce que penseront de nous les générations futures :

Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle songe plus à sa personne qu'à ses écrits. Il faut toujours tendre à la perfection, et alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sait nous la rendre.

Voilà bien des paroles caractéristiques, qui nous montrent La Bruyère en parfait accord avec les grands théoriciens de l'art classique. Pourtant, si l'on regarde de près, on s'aperçoit que sur beaucoup de points déjà il s'écarte de la pure doctrine. A son insu, il introduit dans la place plus d'une inquiétante nouveauté.

Ainsi après avoir proclamé le dogme de l'imitation des anciens, il en fait sentir tout le premier l'étroitesse. Car tout n'est pas également imitable chez les anciens. Pindare n'a point porté bonheur à Ronsard, ni même à Boileau; Homère et Virgile restent inaccessibles; Lucrèce répugnerait aux poètes chrétiens du XVII[e] siècle; les historiens ne s'imitent guère et les philosophes ne s'imitent pas du tout. Plutarque, Euripide, Horace, Phèdre, et Térence ont à peu près seuls défrayé toute notre littérature. Heureux les hommes de 1660 qui sont venus les premiers! Ils ont eu du génie, mais ils ont eu du bonheur aussi, ils ont pris tout le meilleur. En 1685 le bon moment est déjà passé : Boileau a fait son *Art poétique*, ses *Épitres* et ses *Satires*, La Fontaine ses *Fables*, Molière est mort, Racine est retiré du théâtre, Bossuet de la chaire; la doctrine de l'imitation a porté tous ses fruits, la moisson est faite. Puisque

les modèles ont été imités, faudrait-il imiter les imitateurs? Imiter Racine? Précisément vers ce temps-là Campistron compose des *Andronic* et des *Phraate*, auxquels le public abusé applaudit. Mais La Bruyère, dont le regard est pénétrant, songe mélancoliquement à l'impossibilité de faire de nouveaux chefs-d'œuvre suivant la doctrine classique. Il se rabat, faute de mieux, sur Théophraste, et il inscrit à la première page de son livre, à la première ligne :

Tout est dit et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur a été enlevé : l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes.

Ce qu'il disait des ouvrages concernant les mœurs, il le pensait sans doute des autres. Il s'aperçoit que les sources commencent à se tarir, il pousse le cri d'alarme que répétera et développera Voltaire dans ce fameux chapitre du *Siècle de Louis XIV* qui est comme l'oraison funèbre de la littérature classique : « Le génie n'a qu'un temps, après quoi il faut qu'il dégénère. » Ni La Bruyère ni Voltaire n'avaient raison de désespérer ainsi de l'avenir, mais l'un et l'autre ils sentaient que la théorie de l'imitation originale ne pouvait suffire toujours au génie de nos écrivains, et que la vertu de la formule classique allait s'épuiser. La Bruyère, en 1688, ne faisait que le pressentir, mais déjà il essayait d'y remédier de son mieux, il cherchait à s'évader du dogme trop étroit. Le chapitre qui commence par « tout est dit » se termine par une remarque plus consolante.

Horace ou Despréaux l'a dit avant vous. — Je le crois sur

votre parole, mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie et que d'autres encore penseront après moi ?

« Je l'ai dit comme mien. » Qu'a-t-il voulu au juste signifier par là ? N'était-ce pas réintroduire dans l'élaboration de l'œuvre d'art cet élément subjectif que l'école classique avait cru pouvoir presque éliminer ? N'était-ce pas faire sa place, en face du sens commun, à ce sens propre tant honni par Boileau, par Bossuet, et considéré comme la cause de toutes les erreurs ? L'originalité consistera donc, non plus à exprimer le vrai en perfection, mais à être soi par la façon de l'exprimer ? Assurément La Bruyère ne songe ici qu'au style, il revendique seulement l'autonomie de la forme. Mais quoi ? Y a-t-il donc plusieurs manières de bien dire les choses et non plus une seule ? Et s'il y a des façons propres de dire, pourquoi n'y aurait-il pas aussi des façons propres de penser et de sentir ? Ainsi se trouve réintégré dans la littérature, à l'insu de La Bruyère, le principe d'individualisme qui est en opposition directe avec la doctrine classique et qui cent ans plus tard saura la ruiner de fond en comble.

Sur la question du réalisme, La Bruyère se montre aussi tour à tour très sévère et très libéral. Comme Boileau, il prescrit la représentation de la nature dans ce qu'elle a de général et de commun ; il condamne les peintures d'exception, la notation des détails bas et grossiers ou simplement indifférents. Il ne veut pas qu'on fasse d'un paysan ou d'un ivrogne le personnage principal d'une comédie, ni qu'on représente « un laquais qui siffle, un malade

dans sa garde-robe, un homme ivre qui dort ou qui vomit » ou même « un efféminé » qui se lève tard, se voit au miroir, se parfume ou se met des mouches. « Ces caractères, dit-on, sont naturels... » Mais « ce n'est pas assez que les mœurs du théâtre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient décentes et instructives ». Pourtant La Bruyère n'hésitera pas à s'attribuer à lui-même toute la liberté qu'il refuse à l'auteur comique. Il ne se contentera plus des traits généraux qui suffisaient à Mlle de Scudéry pour la peinture de ses portraits. Il aura hardiment recours aux détails vulgaires et en apparence indifférents, mais qui en réalité sont toujours caractéristiques pour qui sait voir et qui sait montrer. Il notera le teint échauffé de Phédon, ses yeux creux, son corps sec, son visage maigre, le teint frais de Giton, ses joues pendantes, son estomac haut, la façon dont il crache, dont il ronfle, dont il éternue et toutes les malpropretés de sa personne. Ce ne sera pas chez lui, nous le verrons, un procédé exceptionnel, mais la forme et la condition essentielle de son art. Du réalisme général et, pour ainsi dire, abstrait qu'avait seul prôné l'école classique il fait sortir, à son usage propre, un réalisme particulier, pittoresque et concret. En cela aussi, il innove.

Mais voici encore d'autres symptômes. Le traducteur de Théophraste recommande hautement aux autres de faire comme lui, c'est-à-dire de négliger les ouvrages de seconde main, et les commentaires, sous le poids desquels périt le texte original.

L'étude des textes ne peut être assez recommandée. C'est

lé chemin le plus court, le plus sûr et le plus agréable pour tout genre d'érudition. Ayez les choses de la première main, puisez à la source; maniez, remaniez le texte...

C'est-à-dire : ne jurez sur la parole d'aucun commentateur, d'aucun scoliaste, ni même d'aucun traducteur. Précepte excellent, dérivé en droite ligne de la méthode cartésienne. Mais si on l'applique à la critique littéraire, on arrivera à des résultats surprenants. On ira voir, chez Aristote, les fameuses règles si souvent invoquées et l'on s'apercevra qu'elles ne s'y trouvent pas. Si on l'entend dans le sens le plus large, c'est l'introduction de la méthode scientifique en littérature, c'est le document exact substitué aux généralisations et aux *a priori.*

Un peu plus loin, La Bruyère dira aussi, au rebours de l'opinion de bien des hommes de son temps :

L'on ne peut guère charger l'enfance de la connaissance de trop de langues; et il me semble qu'on devrait mettre toute son application à l'en instruire. Elles sont utiles à toutes les conditions des hommes et elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde ou à une facile et agréable érudition.

Lui-même il a donné l'exemple. Non seulement il a su le latin, qui était la langue des collèges et de l'Église, mais il a su le grec, qu'on savait peu; il a su le vieux français, du moins il l'a aimé et pratiqué dans un temps où on le méprisait; enfin, il a su l'allemand, ce qui n'est point mal pour l'époque. Peut-être ne s'est-il pas borné là, bien qu'il semble regretter de n'avoir pas fait mieux encore. Ce partisan des anciens recommande l'étude des langues vivantes. Voilà qui est de conséquence : car en

apprenant la langue d'un peuple on fait toujours un peu connaissance avec sa littérature. Déjà le cosmopolitisme du siècle suivant guette les écrivains français.

Notons enfin que pour La Bruyère l'œuvre d'art, si diligemment travaillée qu'elle soit, perd déjà un peu de son désintéressement et de son impassibilité. L'auteur des *Caractères* a des idées auxquelles il tient, et dont il voudrait convaincre. Il s'intitule lui-même d'un mot assez nouveau : le philosophe. Cela en dit long : car le XVIIIe siècle va foisonner de philosophes, très différents de La Bruyère, mais qui auront avec lui plus d'un lien.

Ainsi, bien qu'il appartienne à l'école classique par l'éducation de son esprit et par les principes directeurs de son esthétique, La Bruyère annonce déjà un âge nouveau. Ses idées et ses goûts dépassent parfois les idées et les goûts du siècle. Il se sent mal à l'aise dans des règles trop étroites. D'instinct il cherche autre chose. Il n'est certes pas un révolté, mais il n'est déjà plus un simple disciple.

2. LA CRITIQUE

Un peu gêné dans la théorie, La Bruyère se retrouve plus à l'aise dans la critique. Cela même est un signe des temps. On a assez disserté sur les principes ; on éprouve le besoin d'exercer son goût et de jouir des œuvres.

Le chapitre des *Ouvrages de l'esprit* marque la

transition entre l'*Art poétique* et la *Lettre à l'Académie*.

Boileau ne juge que d'après des règles, comme Chapelain. Sa critique est une confirmation de sa doctrine : après avoir légiféré, il rédige des arrêts. Il le fait avec une intrépidité d'opinion qu'on ne saurait trop admirer. D'ailleurs son parti pris est constant, et il est légitime, puisque c'est celui de la raison même : tout chez lui est dogmatique jusqu'à certaines ignorances. Fénelon cherche à tout comprendre. Il est polyphile, et il chérit, partout où il les rencontre, l'agréable et le beau. Imaginatif et sensible, il voudrait concilier l'inconciliable, il est ancien et moderne à la fois, il approuve fort Dacier et il trouve mille excuses à La Motte. Si Boileau et Perrault l'avaient choisi comme arbitre du jeu, il eût donné à tous deux les deux plus belles génisses de son troupeau. La Bruyère venu entre Boileau et Fénelon est moins doctrinaire que l'un, et moins éclectique que l'autre. Avant de juger il fait effort pour entrer dans le goût secret des auteurs, il cherche la nuance dans l'éloge et dans le blâme. Il n'y a plus rien en lui du grammairien tranchant : c'est un pur lettré qui apprécie et qui donne son avis franchement et finement, sans les diplomatiques réticences de Fénelon, ni la raideur un peu déplaisante de Boileau. Il a jeté de rapides et brillants aperçus sur quelques écrivains et sur quelques œuvres. Ces vues ne sont pas très ordonnées, mais elles sont toujours intelligentes et parfois originales.

Ainsi, sur la langue et la littérature du vieux

temps, il est loin de partager les injustes dédains de Boileau : il y voit autre chose que grossièreté et confusion. Sans doute il ne connaît pas exactement l'histoire des mots; avec son siècle il ignore encore les premiers principes de la philologie romane; il croit que *mais* pourrait être l'anagramme de *ains*. que *maint* est d'origine française, que *jovial* vient de *joie*, et il ne soupçonne pas l'évolution phonétique qui a amené la substitution de *couteau* à *coutel*. Mais qu'importe? Il affectionne ces vieux vocables, il en parle avec tendresse, il regrette la disparition de *douloir*, *souloir*, *ramentevoir*, *vilainer*, *halener*, *ost*, *loz*, *prées*, *moustier*, etc., et presque toujours il a raison : peut-être même a-t-il réussi, par sa protestation, à en sauver quelques-uns qui se mouraient sans lui. Ce destin des mots le trouble et le déconcerte. Il en accuse, comme de juste, l'usage, mais il entend surtout par là le bel usage, à la Vaugelas, auquel il est bien près de reprocher, ainsi que fera Fénelon, d'avoir appauvri la langue sous prétexte de l'épurer. D'ailleurs en pareille matière les lumières lui manquent, mais il a déjà des pressentiments. Il a l'esprit si libre qu'il lui vient des doutes sur l'excellence du langage moderne comparé à l'ancien.

Si les anciens ont écrit mieux que nous, ou si nous l'emportons sur eux par le choix des mots, par le tour et par l'expression, par la clarté et la brièveté du discours, c'est une question souvent agitée, toujours indécise.

Il se refuse à la trancher de parti pris « en comparant, comme l'on fait quelquefois, un froid écri-

vain de l'autre siècle aux plus célèbres de ceux-ci », et il sait deux rondeaux du vieux temps qui valent les meilleures pièces de Benserade et de Voiture. Il les transcrit tout au long, et ce sont les seuls vers qu'il ait cités dans son livre. Il est vrai que le choix n'est pas heureux, les rondeaux sont assez jolis, mais ils ne datent pas du « vieux temps » : ce sont d'agréables pastiches. Pourtant il faut savoir gré à La Bruyère de son intention : je suis sûr qu'un rondeau de Charles d'Orléans lui eût fait encore plus de plaisir.

Il a parlé du XVI[e] siècle avec la même liberté. Il n'épouse point l'aveugle préjugé de son époque contre l'admirable poussée d'idées et de style qui va de Rabelais à d'Aubigné. Tout compte fait, c'est chez lui qu'on trouvera l'appréciation la moins défavorable qu'on ait portée alors sur la littérature du siècle précédent. S'il exagère les défauts de Ronsard et l'accuse, ainsi que ses amis, d'avoir « plus nui au style qu'ils ne lui ont servi », il reconnaît implicitement qu'il lui a servi, au moins dans une certaine mesure. Lorsqu'il s'étonne que notre langue, « à peine corrompue » par les poètes de la Pléiade, se soit si tôt vue « réparée » par Malherbe et par Racan, il laisse à penser que le mal n'était point trop profond et que peut-être même il portait avec lui son remède. D'ailleurs il déclare que Ronsard est « plein de verve et d'enthousiasme », il le rapproche de Balzac, ce qui n'est pas un mince éloge, et trouve qu'ils « ont eu, chacun dans leur genre, assez de bon et de mauvais pour former après eux de très grands hommes en vers et en prose ». Nous

voilà loin du transcendant mépris que professait Boileau.

De Marot il loue justement le naturel et la facilité, la piquante modernité du style : mais il se garde bien de louer autre chose en lui. Pourquoi l'accuse-t-il d'avoir « semé l'ordure » dans ses écrits, tout comme Rabelais? Le reproche est excessif et convient mieux au curé de Meudon qu'au valet de chambre de François Ier. Le jugement qu'il porte sur l'auteur de *Gargantua* nous paraît sévère, mais il est hardi et libéral pour l'époque. Obscène jusqu'à la « sale corruption », et obscur jusqu'à l'« inexplicable », on ne peut nier que Rabelais le soit : mais avant La Bruyère on n'avait guère osé parler de « son génie » et de son « naturel », de sa « morale fine et ingénieuse » et dire de lui : « Où il est bon il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats ».

De même Montaigne est vivement défendu contre les attaques de deux écrivains qui l'avaient blâmé. « L'un (est-ce Balzac ou bien Nicole?) ne pensait pas assez pour goûter un auteur qui pense beaucoup; l'autre (c'est assurément Malebranche) pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles ». L'auteur des *Caractères* se devait à lui-même de bien parler de l'auteur des *Essais*.

Peut-être juge-t-il d'un esprit moins large les écrivains de la première moitié du XVIIe siècle. Sur Malherbe il partage l'admiration classique, dont nous avons beaucoup rabattu depuis. Il en fait « le peintre et l'historien » de la nature, ce qui est beaucoup dire. Du moins il n'embouche pas à son sujet la trompette

de Boileau ; même il débute d'une façon inquiétante : « J'ai lu Malherbe et Théophile... » et de ce rapprochement imprévu, qui devait indigner l'auteur de la IXe *Satire*, Théophile, ce poète « libre et inégal », à l'imagination capricieuse, sort plutôt grandi. Balzac est loué « pour les termes et pour l'expression », ce qui est en effet la meilleure chose à louer en lui, et Voiture pour le « tour » et pour l'« esprit », qui sont inimitables, et qui d'ailleurs ont vieilli : au reste La Bruyère se garde bien de l'égaler à Horace, comme avait fait Boileau. Il se montre en revanche un peu sévère pour le précieux de l'Hôtel de Rambouillet, auquel il reproche surtout l'obscurité. Des trop belles conversations où se complaisait la société d'alors il dit, non sans quelque injustice :

> l ne fallait, pour fournir à ces entretiens, ni bon sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité : il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux et où l'imagination a trop de part.

N'eût-il pas mieux fait de distinguer entre les Arthénices et les Cathos, et de ne pas trop médire de cet « esprit d'imagination » qui n'est pas toujours faux et qui reluit à mainte page des *Caractères* ?

Mais voici les grands écrivains du siècle, les aînés et les maîtres directs de La Bruyère. Comment les a t-il jugés ?

Il a peu parlé des moralistes ses prédécesseurs ; il ne peut dissimuler le léger dépit qu'il éprouve de venir après eux. Aussi paraît-il surtout préoccupé de ne pas leur ressembler. Il déclare que Pascal est « sublime » et que La Rochefoucauld est « délicat » : en même temps il insinue que le premier, en sacri-

fiant la raison à la foi, dépasse la nature humaine, et que le second, en variant à l'infini une seule pensée, a eu une vue bien mesquine, et qu'au demeurant son style oraculaire n'est pas dénué de prétention. Il n'avait pas tout à fait tort en ce qui concerne les *Maximes*, mais pour les *Pensées* il méconnaissait trop leur sens profond et leur émouvante beauté.

Avec Molière il aurait dû être plus à l'aise : mais là encore on sent quelque parti pris et comme une secrète rivalité. Sans doute il en a fait un substantiel et magnifique éloge : « Quel feu, quelle naïveté, quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images et quel fléau du ridicule! » Mais les restrictions suivent de près. D'abord, cédant à l'obsession classique du « modèle », il ne le juge que par comparaison avec Térence dont il exalte la pureté, l'exactitude, la politesse, l'élégance, et même les caractères, et il s'écrie un peu naïvement : « Quel homme on aurait pu faire de ces deux comiques! » Regret qui aujourd'hui ne nous paraît guère moins étrange que si nous entendions dire : « De Théophraste et de La Bruyère quel moraliste on eût pu faire! » Puis, tandis qu'il ne trouve à reprendre chez Térence que sa froideur, il fait à Molière des reproches autrement graves : « Il ne lui a manqué que d'éviter le jargon et le barbarisme et d'écrire purement ». Ainsi se trouve inaugurée la longue série des critiques fort contestables qu'on a dirigées contre le style et la langue du poète. Fénelon dira bientôt « galimatias », puis viendront Vauvenargues et Bayle, puis en notre siècle Théophile Gautier, Schérer, M. Brunetière, qui tous se

montreront moins sensibles à la force savoureuse et à l'admirable vérité de ce style qu'à certains défauts dus parfois à la précipitation de l'écrivain ou bien au simple recul de la scène. Il faut dire que pas un seul auteur dramatique n'a jamais médit du style de Molière.

Dans les *Caractères* on trouverait encore maint reproche, sous forme d'allusions à peine voilées, à la comédie de Molière. Il est certain que La Bruyère en trouve les peintures trop fortes et la gaieté un peu triviale. Les naïvetés de Pierrot, les glouglous de Sganarelle, et les médecines d'Argan sont à peine dignes de la farce, à ses yeux. Alceste et Tartuffe eux-mêmes lui paraissent des personnages mal faits. Un vrai misanthrope est extérieurement civil et cérémonieux; il peut avoir l'âme austère et farouche, mais il ne s'échappe pas : tel est Timon. Un véritable hypocrite ne dira point : « Ma haire et ma discipline »; il ne cherchera pas à voler brutalement son hôte, à séduire sa femme, « car il passerait pour ce qu'il est et il veut passer pour ce qu'il n'est pas » ; mais il est circonspect, simulateur habile, comédien accompli : tel est Onuphre. Timon et Onuphre sont deux « caractères » de La Bruyère, c'est-à-dire deux pièces d'anatomie que l'auteur a joliment disséquées et classées en bonne place dans sa collection. Alceste et Tartuffe sont deux types, l'un héros d'honneur idéal, l'autre âme de ruse et de proie, qui vivent et respirent à nos yeux, incarnant l'homme éternel. La Bruyère n'a pas tort, mais Molière surtout a raison, et, par droit de génie, il a pris la meilleure part. C'est peut-être de cela que La Bruyère, à son insu,

a souffert : là encore il était venu « trop tard ». Il a montré qu'avec ses petits pinceaux il était capable de faire un bien joli tableau après la fresque du grand artiste : mais pourquoi semble-t-il avoir eu la malencontreuse idée de la retoucher ?

C'est dans ses jugements sur Corneille et sur Racine qu'il a le mieux donné sa mesure de critique. La tâche était assez malaisée. D'abord il s'agissait de comparer un mort et un vivant, et dans ces sortes de rapprochements la partie n'est jamais égale, le mort servant toujours d'argument pour ou contre le vivant. Puis il avait existé une antipathie profonde entre les deux poètes en jeu : souvent ils s'étaient combattus, et des amis trop zélés avaient envenimé ces querelles. Enfin la dispute renaissante entre les anciens et les modernes venait encore compliquer le débat : Corneille n'était latin que par l'Espagne et n'était pas Grec du tout; il s'était montré rebelle aux règles sur lesquelles il ergotait; il avait l'esprit novateur et changeant, c'est dire très peu classique : aussi les adversaires des anciens l'avaient-ils choisi bon gré mal gré pour leur chef, ou du moins pour leur patron. Il était le grand « moderne », celui qu'on louait avec insistance, pour déprécier Racine. Donc il était difficile d'en parler librement. Boileau lui-même, malgré sa franchise, ne s'était jamais risqué à le faire : c'est à peine si, dans les *Satires*, les *Épîtres* et l'*Art poétique*, il a nommé Corneille ou fait allusion à ses œuvres : il ne s'est guère expliqué à son sujet qu'en 1694 dans la septième de ses *Réflexions sur Longin*. Seul un obscur poète, Longepierre, avait osé, en 1686, établir ce parallèle redou-

table et frayer ainsi la voie à l'auteur des *Caractères*.

Dans la page célèbre qu'il a consacrée à nos deux grands tragiques La Bruyère a-t-il vraiment dit sur eux le dernier mot? Le dit-on jamais, quand il s'agit des chefs-d'œuvre? La critique du génie est inépuisable comme le génie lui-même. Personne cependant n'a formulé sur Corneille et sur Racine un jugement plus complet, plus intelligent et plus équitable que La Bruyère. A peine ose-t-on en rappeler les traits essentiels, tant ils sont connus et ont fini par faire en quelque sorte partie de la conscience littéraire de notre pays. Chacun des deux auteurs a été défini par ses caractères les plus distinctifs. N'est-ce point embrasser Corneille presque entier que de dire qu'« il ne s'assujétit pas au goût des Grecs », qu'« il charge la scène d'événements », qu'il est « admirable surtout par l'extrême variété », que d'ailleurs « il ne peut être égalé dans les endroits où il excelle »? S'il se trouve en lui (et qui en douterait?) des inégalités, des fautes contre les mœurs et de la déclamation, l'éloge n'en demeure pas moins d'une précision merveilleuse. A Racine La Bruyère concède à peu près toutes les qualités, même la grandeur : mais par un équitable retour et, dans un élan méritoire de justice et de clairvoyance, il portera sur Corneille ce jugement profond qui est demeuré neuf jusqu'à nos jours : « Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le *Cid*, dans *Polyeucte* et dans les *Horaces*? » Il eût pu ajouter : dans *Psyché*, dans *Pulchérie*, dans mainte pièce aujourd'hui oubliée, et surtout dans les belles paraphrases de l'*Imitation*.

De la comparaison générale qui sert de conclusion au morceau, il n'y a à retrancher qu'un mot, la fausse analogie qui est établie entre Racine et Euripide, Corneille et Sophocle. Mais tout le reste est parfait d'exactitude, de pénétration et de mesure. « Celui-là peint les hommes comme ils devraient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont... L'un élève, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remue, touche, pénètre... Corneille est plus moral, Racine plus naturel.... » De telles formules vivront autant que les chefs-d'œuvre auxquels elles s'appliquent.

Pourquoi faut-il que La Bruyère ait gâté la sereine impartialité de ce jugement par quelques traits ajoutés après coup? Il était alors engagé dans la querelle académique, il était protégé par Racine : dès lors son estime pour Corneille va faiblir. En 1692 il insère un caractère très vif contre les poètes dramatiques qui font de « longues suites de vers pompeux que le public écoute la bouche ouverte et auxquels personne ne comprend rien ». En 1693, en pleine Académie, il décoche au parti normand l'éloge de Racine, auquel il sacrifie délibérément le « grand » Corneille; il est de ceux qui « ne souffrent pas » que l'illustre mort soit égalé au vivant; de ses trente-trois pièces il ne cite plus qu'*Œdipe*, une des moins bonnes; et, par un habile mouvement offensif, il accuse ses partisans, c'est-à-dire les modernes, d'être le parti des vieux et de demeurer hypnotisés dans une admiration surannée. Ce n'était plus de la critique, mais de la polémique, et Corneille, dont le nom était invoqué, payait injustement les frais de la guerre. Mieux vaut ne nous souvenir que du *Parallèle*.

Les jugements que La Bruyère a portés sur les autres grands écrivains de son temps ne sont pas moins clairvoyants. Nous avons vu comment, dans le *Discours de réception*, il loue chacun de ses amis par l'endroit qui convient le mieux. En La Fontaine, dont il avait ailleurs dénoncé, un peu plus que de raison, l'air « grossier, lourd et stupide », il signale le tour, la naïveté, la profonde originalité. En Boileau, il ne vante pas seulement le critique, mais l'artiste éminent en lieux communs « qui semble créer les pensées d'autrui ». Bossuet est peint en raccourci dans la variété et l'excellence de ses talents. De Fénelon pouvait-on mieux dire que de célébrer « sa facilité, sa délicatesse, sa politesse », ce don souverain de persuasion et d'harmonie, qui en fait, avec Chateaubriand, le plus grand « enchanteur » de la littérature française? Personne n'en a plus justement parlé que La Bruyère.

De la critique des écrivains et des œuvres il s'est élevé à celle des genres : il y a apporté la même exactitude, avec une pointe d'humeur et une sévérité un peu puritaines. Il va jusqu'à déclarer « nuisible », au même titre que le roman, la comédie elle-même, entendez tout le théâtre, qui lui semble une représentation irréelle et décevante de la vie. Bossuet se souviendra peut-être de ce passage quand il écrira sa lettre au P. Caffaro. D'ailleurs il n'y faut voir, sous la plume de La Bruyère, qu'une boutade de moraliste, dirigée surtout contre le roman, que beaucoup d'honnêtes gens s'obstinaient à tenir encore en suspicion malgré le charme délicat de *Zayde* et de la *Princesse de Clèves*. L'auteur des

Caractères était trop de son temps pour ne pas aimer passionnément le théâtre, dont il a sûrement envié plus d'une fois les succès. Sans doute il fait bon marché de l'Opéra, de ses machines et de ses décorations fastueuses. Il se fait une conception un peu étroite de la comédie, dont le « ris immodéré » n'est pas sans le choquer et dont il exige avec trop d'insistance des mœurs « décentes et instructives », préférant aux hardies vérités de Molière la manière douce et abstraite qui sera celle de Destouches. Mais il a admirablement parlé du poème tragique : nul n'a mieux montré la forte unité de l'œuvre et le progrès insensible de l'action qui « vous mène par les larmes, par les sanglots, par l'incertitude, par l'espérance, par la crainte, par les surprises et par l'horreur jusqu'à la catastrophe ». Il a clairement vu, ce qui échappait aux yeux des partisans de Quinault, que l'essence même de la tragédie française est d'être une « crise », selon la juste expression de Gœthe, et non pas une histoire ni un roman. Celui qui avait si bien su démêler les ressorts cachés du génie de Corneille et de Racine nous a laissé la meilleure définition que nous possédions de notre grand théâtre classique.

L'ami de Bossuet et de Fénelon avait sur l'éloquence de la chaire des vues aussi fermes. Il se montre, comme l'auteur des *Dialogues*, impitoyable aux défauts des prédicateurs du temps : il raille leurs prétentions mondaines, leurs artifices indignes du sujet qu'ils traitent, leur style fleuri, leurs plaisanteries déplacées, l'abus qu'ils font des citations, allusions, antithèses, portraits, divisions, énumérations, etc. Ce tableau nous semble sévère, eu égard

aux noms de Bossuet, de Bourdaloue et de Fénelon; il n'est que juste si l'on songe que ces grands hommes furent des exceptions en leur temps, non seulement par leur génie, mais par le caractère de leur prédication. Au XVIIIe siècle, pour le plus grand profit des âmes, va s'accomplir une obscure et heureuse réforme du discours sacré, grâce aux beaux exemples laissés par les trois ou quatre grands orateurs de l'âge précédent, grâce aussi aux critiques de Fénelon et de La Bruyère. On n'aura pas alors un Bossuet, mais on aura plusieurs « Pères Séraphins » qui sacrifieront les vains ornements à la « tristesse évangélique » et qui tâcheront de faire refleurir la simple homélie des Basiles et des Chrysostomes.

Dans ces notes rapides où La Bruyère caractérise d'un trait la vie littéraire de son époque, il n'a eu garde d'omettre ces deux formes charmantes de la politesse mondaine, la conversation et la lettre. A la première il a consacré tout un chapitre de son livre, et il a su, après Montaigne, Balzac et La Rochefoucauld, tracer le portrait du véritable honnête homme et dénoncer les ridicules du bel esprit. A la seconde il a fait l'honneur mérité de la ranger parmi les « ouvrages de l'esprit » et il en a dit quelques mots justes et pénétrants. Il a vu que, malgré le tour et le style des Voitures et des Balzacs tant vantés, les femmes demeuraient les vraies maîtresses du genre : en pareille matière elles trouvent ce que les autres cherchent, « elles font lire dans un seul mot tout un sentiment », « elles ont un enchaînement de discours inimitable » et invisible : « Ce sexe va

plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire ». Songeait-il, en traçant ces lignes, à la marquise de Sévigné, dont les lettres couraient les salons? Bien d'autres dames auraient pu revendiquer aussi leur part dans cet éloge. Si l'arrêt semble trop exclusif, qu'on veuille bien songer qu'à ce moment-là on ne pouvait prévoir encore la correspondance d'un Voltaire.

Ainsi se trouve définie sous ses aspects divers la littérature du grand siècle au moment où elle venait de porter tous ses fruits. La Bruyère, venu trop tard pour prendre place dans le chœur, se donne le délicat plaisir de juger. Mais il n'a rien d'un législateur ni d'un pédant, rien non plus d'un dilettante. Il a des principes, mais il a surtout du goût : il nous expose ainsi, sans aucune prétention, les opinions d'un des esprits les plus libres et les mieux informés de ce temps. Telle est bien, semble-t-il, la portée de ce premier chapitre des *Caractères*. La critique n'y est pas, à vrai dire, fondée, ni organisée ; elle n'y prend pas encore conscience de toutes ses ressources ni de tout son empire : mais déjà elle s'y cherche de bonne foi. On s'apercevra dès lors qu'elle est le sel de la littérature, et les ouvrages de l'esprit ne pourront plus s'en passer. Sainte-Beuve, qui s'y connaissait, a dit le mot juste en cela, comme en tant d'autres sujets : « Aujourd'hui que l'*Art poétique* de Boileau est véritablement abrogé et hors d'usage, la lecture du chapitre de La Bruyère serait encore, chaque matin, pour les esprits critiques, ce que la lecture d'un chapitre de l'*Imitation* est pour les âmes tendres ».

3. LES MODÈLES

Y a-t-il vraiment des écrivains spontanés ? Oui, puisque nous avons un Lamartine, une George Sand. Mais de pareilles exceptions sont rares autant qu'illustres. D'autre part nous savons de quel labeur est faite l'apparente facilité d'un Racine, d'un La Fontaine, ou d'un Rousseau. Même chez les grands écrivains, surtout chez eux, la pensée et le style sont des conquêtes qu'il faut acheter de haute lutte. « C'est un métier », souvent un dur métier, « de faire un livre ».

La Bruyère l'a su mieux que personne. Tel est, en effet, le sort des critiques, de s'être rendu à eux-mêmes la tâche plus difficile, quand il leur prend envie d'être auteurs. Il avait trop réfléchi sur son art, il avait trop bien appris à juger les œuvres et les hommes, pour s'oser livrer, sans d'infinies précautions, à l'estimation du public. Celui qui a écrit le chapitre des *Ouvrages de l'esprit* et qui savait « la prodigieuse distance qu'il y a entre un bel ouvrage et un ouvrage parfait et régulier » devait tout calculer et tout prévoir avant d'imprimer la première ligne de son livre. Car il avait à satisfaire un juge plus sévère que tous les Zoïles de la critique : son propre goût.

La première règle qu'il devait s'imposer était de se méfier de lui-même, de renoncer à voler de ses propres ailes, et de se soumettre à l'autorité des maîtres. Peut-être a-t-il un peu souffert en secret de cette contrainte : mais c'était là un regret inutile

aussi bien qu'impie. Car l'imitation classique, on le sait, peut devenir aussi originale que l'invention : une œuvre parfaite est le plus souvent une œuvre refaite. Venu après les grands moralistes anciens et « les plus habiles d'entre les modernes », La Bruyère était, de gré ou de force, leur disciple. Il devait aller sur leur champ, non seulement pour glaner après eux quelques épis oubliés, mais aussi pour apprendre d'eux à lier sa gerbe, et pour refaire à sa façon quelques-unes de celles qu'ils avaient déjà coupées.

Donc il a eu des modèles : on en a presque toujours. Tandis qu'à certaines époques on met son amour-propre à les renier, au XVIIe siècle on se faisait gloire de les avouer, pourvu qu'ils fussent grecs ou latins. Il fallait à La Bruyère un répondant pour présenter son livre aux suffrages des honnêtes gens. De même que Racine était l'homme d'Euripide, La Fontaine celui d'Esope et de Phèdre, Molière celui de Térence, Boileau celui de Juvénal et d'Horace, La Bruyère se fit l'homme de Théophraste. Le choix était heureux. Théophraste, en effet, a laissé une très belle réputation et une œuvre assez médiocre : il y avait tout profit pour un imitateur à hériter de l'une et à surpasser l'autre.

La Bruyère est sincère dans le magnifique éloge qu'il fait du moraliste grec. Il discute gravement la question de savoir s'il a vécu quatre-vingt-dix-neuf ans, ou cent sept, ou seulement quatre-vingt-quinze. Il rappelle tout au long la carrière de cet obscur fils de foulon, qui, par droit d'éloquence, changea son nom de Tyrtame en celui d'Euphraste et de Théo-

phraste. Il rapporte pieusement tout ce que dit Diogène Laërce du génie à la fois puissant et charmant de cet élève et successeur d'Aristote, devenu chef d'une école où se pressaient plus de deux mille disciples. Il note toutes les sages paroles tombées de sa bouche, les moindres détails de sa vie, et n'a garde de passer sous silence la curieuse anecdote de la marchande d'herbes qui mit certain jour en défaut l'atticisme du divin parleur.

L'auteur était plus difficile à juger. Aujourd'hui même, après les travaux de la critique, nous ne savons guère qu'en penser. Dans l'œuvre encyclopédique de ce patriarche de la science (200 écrits dont il nous reste à peine quelques fragments), quelle place doivent occuper ces *Caractères moraux* que La Bruyère a choisis comme modèle? Formaient-ils un ouvrage achevé? Étaient-ils de simples matériaux amassés pour un autre usage? Ne sont-ils pas plutôt une suite d'extraits artificiellement détachés des autres traités de Théophraste par quelque grammairien? D'ailleurs l'œuvre, bien qu'elle porte la trace d'altérations graves, n'est point sans valeur. Dans ces portraits monotones qui commencent tous par une définition aristotélique, l'auteur a fait preuve de finesse; il mérite bien, par la subtilité de ses analyses, le titre de « naturaliste de la morale » que lui décernent MM. Croiset dans leur belle *Histoire de la littérature grecque*. Mais le champ de son observation est fort restreint. Il trace des caractères tout généraux, et presque inconditionnés : types abstraits et non pas êtres vivants. De plus nous avons peine à reconnaître sous ce style trop uni et

cette composition vraiment rudimentaire les grâces de cette élocution dont Quintilien vantait encore, quatre siècles plus tard, « l'éclat divin ». La Bruyère n'a pas songé à tout cela : il a religieusement admiré ce vénérable ancien, et il a considéré son livre comme une relique pure de tout défaut : « Il ne se voit rien où le goût attique se fasse mieux remarquer et où l'élégance grecque éclate davantage ; on l'a appelé un livre d'or ». Après l'avoir ainsi loué, il lui a rendu le plus beau des hommages ; il l'a traduit et il l'a imité.

La traduction est consciencieuse : c'est dire qu'elle ne ressemble pas aux belles infidèles de Perrot d'Ablancourt. La Bruyère aime et respecte les textes. On s'est pourtant demandé s'il avait traduit Théophraste directement sur l'original, ou bien s'il s'en était remis sur ceux qui l'avaient déjà traduit avant lui. Il a dû connaître la traduction française de Bénévent, parue en 1613, et sans doute il a eu recours à la version latine et au commentaire de Casaubon, très en honneur depuis un siècle : mais il ne les a pas suivis aveuglément. « La traduction des *Caractères*, dit Ménage, est bien belle et bien française et montre que l'auteur entend parfaitement le grec. Je puis dire que j'y ai vu bien des choses que, peut-être faute d'attention, je n'avais pas vues dans l'original ». Ce n'est point là une épigramme, mais un hommage naïf autant que pédant. Parmi les choses que l'excellent Ménage eût pu découvrir, il se trouve au moins un contresens (relevé par M. Servois) : faute bénie, qui libère La Bruyère du soupçon de n'avoir pas travaillé sur

le texte et qui devient la meilleure garantie de son savoir en grec! Au reste, sa traduction est assez fidèle et ne manque pas d'agrément. Mais on se serait attendu à y trouver un autre style. On sent trop que l'écrivain s'y est habilement ménagé : avec Théophraste il ne songeait sans doute qu'à mettre ses lecteurs en goût : il réservait le meilleur pour les *Caractères* de sa façon.

L'imitation, à vrai dire, se réduit à fort peu de chose. En vain La Bruyère cherche-t-il à rattacher le dessein des *Caractères* français à celui des grecs, nous ne saurions l'en croire sur parole. Ainsi, lorsqu'il voit dans le livre de Théophraste un ouvrage de morale supérieur à tous les autres parce qu'il ne s'adresse exclusivement ni aux savants ni aux femmes, parce qu'il combine heureusement la théorie et la pratique, la doctrine et la satire, et fait l'application de principes universellement reconnus aux mœurs particulières d'une époque, c'est précisément la définition de son propre livre qu'il apporte, et non pas celle de son prétendu modèle. Il prête généreusement au Grec toutes les belles intentions qu'il a eues lui-même. D'autre part, quelle ressemblance y a-t-il entre les pâles décalques du moraliste d'Érèse et l'œuvre si pittoresque, si variée, si pleine de pensée et de vie du Français de 1688? Ni l'objet, ni la méthode, ni le style des deux ouvrages ne sont les mêmes. L'imitateur reconnaît lui-même qu'il s'est gardé d'employer « cette unique figure qu'on appelle description ou énumération », et qu'il a eu recours à une manière plus libre et « plus coupée ». Il est vrai qu'il s'autorise pour

cela d'un certain traité des *Proverbes* que Théophraste aurait composé et que personne n'a jamais vu. Étrange obstination qu'il met à renier, contre toute évidence, son originalité! Dussions-nous chagriner sa modestie, nous estimerons fort légère la dette qu'il a contractée envers Théophraste : il ne lui a guère emprunté qu'un titre. Ce qu'il lui demandait surtout, on le voit bien maintenant, c'est une caution.

Tel fut le modèle invoqué. Mais les vrais maîtres furent ailleurs : c'étaient ces habiles modernes, auxquels il a fait une courte allusion, c'est-à-dire nos moralistes français.

Le premier et le plus grand de tous est Montaigne. Il est vrai que son œuvre dépasse de beaucoup celle de La Bruyère. Ce livre de bonne foi, où l'auteur ne parle guère que de soi, est aussi une admirable enquête sur la nature humaine : fleur de sagesse avisée et de goût exquis. L'écrivain y est merveilleux de naturel, d'imagination et de grâce : c'est un poète. Avec cela point d'amertume ni de rancœur. Les *Essais* sont le miroir de la vie d'un honnête homme. Ils restent, malgré certains défauts, l'œuvre maîtresse, la source à laquelle ont puisé tous les moralistes du siècle suivant. Ces écrivains, d'ailleurs, en ont médit, comme il est naturel, et n'ont pas toujours voulu reconnaître leur dette. Pascal, qui doit tant à Montaigne, n'a pas osé en dire tout le bien qu'il en pensait, sans doute parce qu'il craignait d'en dire trop. Balzac et Nicole l'ont peu compris, et l'on sait comment Malebranche l'a traité. La Bruyère a été moins ingrat, puisqu'il l'a défendu contre ceux qui

ne l'estimaient pas à son prix. Mais peut-être n'a-t-il pas clairement vu non plus ce qu'il lui devait lui-même. On a relevé dans les *Caractères* une cinquantaine de passages qui paraissent imités des *Essais*, plusieurs en sont très directement inspirés. C'est aussi chez Montaigne que La Bruyère avait puisé le goût du vieux langage et senti tout le charme de certains mots sur leur déclin : témoin le curieux passage du chapitre de la *Société* où il pastiche agréablement le style du maître qu'il avait tant étudié. S'il l'avait pratiqué au point de pouvoir l'imiter directement dans sa langue, quels autres profits n'a-t-il pas dû en tirer, petits et grands, dans le reste de son livre? De fait, il lui doit beaucoup. Une partie de ses idées : cette vue si claire de ce qu'il y a de changeant dans la nature humaine. Une partie de son style : ce goût des métaphores, cette recherche du tour ingénieux et du trait acéré.

Si La Bruyère n'a pas cité Montaigne parmi ses maîtres, du moins a-t-il pris soin de nommer Pascal et La Rochefoucauld, pour se défendre d'avoir été leur élève. Dans ce reniement il entrait un peu d'ingratitude. Sans doute il n'a pas poursuivi le même but que l'auteur des *Pensées* et celui des *Maximes*. L'un a fait œuvre d'apologiste chrétien bien plus que de moraliste; il néglige tout ce qui le détourne de son grand projet qui est de faire à la raison et au cœur une sainte violence. L'autre ne vise pas si haut : cet alchimiste de l'âme a cru découvrir l'élément simple qui entre dans la combinaison de tous les sentiments humains, et il varie à l'infini les expériences destinées à confirmer son système : il est

proprement un moraliste scientifique, doublé, comme il arrive souvent, d'un philosophe pessimiste. La Bruyère, « moins sublime » que le premier, « moins délicat » que le second, participe des deux. A Pascal il emprunte un peu de la noblesse de son dessein : il cherchera comme lui, mais par des moyens plus humains, à rendre les hommes meilleurs. A La Rochefoucauld il demande cette vue perçante qui permet de fouiller les dessous de l'âme et de mettre à nu les ressorts cachés : de là viendra cette âcre saveur des *Caractères*, et aussi cette tristesse qui parfois s'en dégage. D'ailleurs mainte analogie de détail démontre que La Bruyère a fait une étude attentive de ses grands devanciers, et que bien souvent il n'a pu échapper à la hantise de leur pensée et de leur style. Les apostrophes aux esprits forts ne sont autre chose qu'un écho affaibli des éloquentes adjurations de Pascal, et telle des pensées sur l'amour-propre ou sur le mariage semble directement sortie du laborieux atelier des *Maximes*. Un écrivain doit toujours à ses prédécesseurs immédiats un peu plus qu'il ne s'imagine. La Bruyère surtout n'était pas assez primesautier pour rompre tous les liens qui l'attachaient malgré lui aux moralistes de l'âge précédent. Dans son œuvre a passé une bonne partie de la substance de Montaigne, de Pascal, de La Rochefoucauld, sans compter ces purs Français dont il était l'involontaire héritier : Mathurin Régnier et Molière.

Faut-il du moins lui concéder sans restriction cette originalité de forme qu'il a si fermement revendiquée, non pas vis-à-vis des Grecs, mais vis-

à-vis des Français? Est-il vraiment besoin de remonter aux *Proverbes* de Théophraste ou à ceux de Salomon pour trouver « une semblable manière d'écrire des mœurs »? Je ne le crois pas. Car la manière de La Bruyère est loin d'être toujours identique à elle-même, elle est extrêmement variée, et elle ressemble étrangement à diverses autres manières qui avaient cours dans la littérature du temps. « Il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter. » Cela s'applique aussi bien, je pense, à la mode des livres qu'à celle des chapeaux. La Bruyère s'est soigneusement gardé de heurter de front les modes littéraires du temps : il les a suivies, et tout en les suivant il les a dirigées aussi. Les *Caractères* vont faire la mode, mais la mode aussi a fait un peu les *Caractères*.

Vingt ans auparavant on avait beaucoup raffiné dans le salon de Mme de Sablé. La marquise passait pour « doctissime » dans l'étude des passions et dans l'analyse des sentiments les plus subtils. La forme qu'on donnait le plus volontiers à ces délicates observations n'était point celle du traité, ni de la lettre, ni du roman, ni de la comédie, mais celle de la maxime. On goûtait peu les faits et les histoires, mais on prenait plaisir à ciseler patiemment une pensée morale, à la mettre en relief, à lui communiquer un éclat brillant et dur. S'il était prouvé que l'auteur des *Caractères*, alors jeune et inconnu, a été admis dans ce docte laboratoire, on n'aurait aucune peine à retrouver la trace de cette fréquentation à mainte page de son livre, comme on le fait aujourd'hui du livre de La Rochefoucauld ou

de celui de M. Esprit. La Bruyère n'a jamais été chez la marquise : mais le genre de la maxime était encore en vogue au moment où il commença à écrire : toute la partie sentencieuse de son ouvrage en procède directement. Seulement les réflexions du bourgeois moraliste n'ont point un aussi grand air que celles du noble duc : elles sont d'un tour plus varié, d'une imagination plus libre, d'une écriture plus soignée : elles sentent l'homme de lettres.

Dans ce livre il n'y a pas que ces fruits un peu amers de la sagesse humaine ; on y rencontre aussi maint parterre de fleurs vives et colorées. A côté des maximes générales on trouve des remarques particulières, des personnages et des faits. La Bruyère n'a pas inventé non plus cette façon de moraliser. Avant lui Montaigne avait déplu à quelques-uns parce qu'il faisait « trop d'histoires ». La Bruyère aussi fait beaucoup d'histoires, mais il leur donne la forme spéciale du *caractère*.

Si dans les « caractères » du livre de La Bruyère Théophraste a été pour quelque chose, nos romanciers, nos épistoliers, nos auteurs comiques et jusqu'à nos sermonnaires y sont assurément pour beaucoup. Il est impossible de n'y pas reconnaître une manifestation de ce goût pour les « portraits » qui est un des signes distinctifs de l'époque.

L'*Astrée*, d'où a découlé toute la littérature mondaine, les avait inaugurés. Puis le précieux s'était vite emparé d'une mode qui lui convenait si bien. Tous les romans parus de 1620 à 1660 foisonnent de portraits : romans idéalistes et romans réalistes, ceux-ci n'étant guère que l'envers de ceux-là, et le

burlesque une transposition du précieux. Mlle de Scudéry et Scarron rivalisent sur ce terrain : les portraits de la *Clélie*, si délicatement estompés, ne le cèdent qu'à ceux du *Roman comique*, saisissants de vie et de relief. La grande Mademoiselle, dans les divertissements de la Cour de Saint-Fargeau, élève le portrait à la dignité d'un genre et publie le recueil de 1659 : c'est l'époque des « galeries » de portraits. Chacun se peint et peint son voisin, au physique et au moral, à visage découvert ou masqué, en buste ou en pied, de face, de profil ou de trois-quarts, pour critiquer ou pour louer, pour louer surtout, et plus encore pour faire valoir la finesse et les grâces de son propre esprit. Segrais et Huet se font les hérauts du genre : Mme de Maure, Mme Cornuel, tous les beaux esprits de salon, toutes les chères et les incomparables y excellent. Les attaques de Boileau contre le précieux n'entament point la vogue du portrait : le goût continue à en demeurer fort vif dans la littérature comme dans les beaux-arts : il se manifeste dans les œuvres les plus diverses et sous la plume des plus grands écrivains, dans les comédies de Molière, dans les fables de La Fontaine, dans les mémoires de Retz, dans les romans de Mme de La Fayette, dans les sermons et les oraisons funèbres de Bourdaloue, de Fléchier et de Bossuet, dans les lettres de Madame de Sévigné. Bussy-Rabutin, dans son *Histoire amoureuse*, se fera le spécialiste du genre ; Boileau lui-même mettra des portraits dans la *Satire des femmes* en 1693, et Louis XIV, en 1696, fera un crayon fort étudié de la jeune princesse de Savoie, qui venait en France

épouser le duc de Bourgogne. Les *Caractères* de La Bruyère arrivaient donc en leur temps et ne surprirent personne. Le mot était nouveau, et devait plaire par sa couleur attique : mais la chose était ancienne, et ressemblait à bien des choses déjà vues.

On retrouve, en effet, dans les *Caractères*, tous les portraits du temps. Æmile est le portrait en pied réservé aux princes et aux demi-dieux : tel Louis XIV peint par Rigaud ou Charles Ier par Bossuet. Arténice est un délicieux pastel, très supérieur, mais assez semblable aux meilleurs de Mlle de Scudéry. Giton et Phédon sont deux portraits généraux de Théophraste, retouchés par la main d'un grand artiste. Ménalque est un portrait comique auquel Molière eût pu collaborer, et qui demeure tout prêt pour Regnard. Émire ou la belle Insensible semble détachée d'un roman de Mme de La Fayette ou de Mme de Villedieu. Tel autre pourrait figurer parmi les grotesques de Scarron ou dans la bourgeoise galerie de Furetière. Boileau eût pu réclamer celui de Cydias et a dû envier le beau parallèle de Corneille et de Racine. Combien rencontre-t-on, crayonnées en quelques traits, de ces vives silhouettes toutes pareilles à celles qui traversent la correspondance de Mme de Sévigné! Dans son livre La Bruyère a mis la fleur de beaucoup des livres du siècle.

Il a tout conservé, quoiqu'il ait prétendu : mais en même temps il a tout modifié. Chez lui le « portrait » s'est distillé en « caractère ». Il a purgé le genre de ce qui faisait sa faiblesse, c'est-à-dire des éléments mondains qui le viciaient. Il lui a

assigné un autre but que de plaire à un salon ou à une cour, de flatter des amours-propres, de piquer des vanités, d'éveiller des curiosités et de faire valoir surtout l'esprit de l'auteur. Tout cela est absent, ou à peu près, du « caractère » de La Bruyère. Ce qui était avant lui un jeu de société ou un ornement de discours, devient entre ses mains un puissant et délicat instrument d'observation méthodique. La maxime et le caractère, se doublant et se complétant l'un l'autre, nous font voir ainsi l'homme et les hommes. Ils nous découvrent la vie elle-même dans sa variété sans cesse renouvelée, dans ses dehors et dans ses profondeurs.

4. LA COMPOSITION

On fait un livre comme on fait une pendule, a dit La Bruyère tout au début du sien. Donc il ne suffit pas que les pièces qui le composent soient parfaites, comme les axes ou les roues d'une montre : il faut encore qu'elles soient strictement ajustées entre elles, de façon à former un ensemble organisé et vivant. Un livre devra être écrit, mais il devra aussi être composé.

La comparaison est juste : mais n'y avait-il pas quelque imprudence à l'inscrire en tête d'un pareil ouvrage ? Que le livre des *Caractères* soit artistement écrit, personne n'en a jamais douté : mais qu'il soit composé et cohérent à l'égal d'une pendule bien réglée, on ne saurait à première vue le prétendre. L'auteur y apparaît surtout comme orfèvre con-

sommé : il s'y montre ciseleur, graveur, guillocheur, mais horloger ou mécanicien, non pas. Ses ennemis le lui ont souvent reproché.

L'ouvrage de M. de La Bruyère ne peut être appelé livre que parce qu'il a une couverture et qu'il est relié comme les autres livres. Ce n'est qu'un amas de pièces détachées qui ne peut faire connaître si celui qui les a faites aurait assez de génie et de lumière pour bien conduire un ouvrage qui serait suivi. Rien n'est plus aisé que de faire trois ou quatre pages d'un portrait qui ne demande point d'ordre, et il n'y a pas de génie si borné qui ne soit capable de coudre ensemble quelques médisances de son prochain. (*Mercure Galant.*)

Ses amis ne pensaient guère différemment sur ce point.

M. Despréaux disait de La Bruyère que c'était un homme qui avait beaucoup d'esprit et d'érudition, mais que son style était prophétique, qu'il fallait souvent le deviner; qu'un ouvrage comme le sien ne demandait que de l'esprit, puisqu'il délivrait de la servitude des transitions, qui est, disait-il, la pierre d'achoppement de presque tous les écrivains. (*Bolæana.*)

La Bruyère lui-même, dans le *Discours sur Théophraste*, avait fait très bon marché du plan de son livre. Voici ce qu'il en disait :

Il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voies simples et communes, et en l'examinant *indifféremment sans beaucoup de methode, et selon que les divers chapitres y conduisent*, par les âges, les sexes, etc.

Il est vrai que, cinq ans après, devenu sensible à la critique, il découvrira à son ouvrage un *plan* et une *économie* dont il ne s'était pas avisé tout d'abord :

De seize chapitres qui le composent, il y en a quinze qui... ne sont que des préparations au seizième et dernier où l'athéisme est attaqué et peut être confondu. (*Préface du Disc. à l'Académie.*)

Nous voilà prévenus, mais un peu tard, et nous ne laissons pas d'être surpris par la révélation de ce bel arrangement. Quelle énorme disproportion entre les parties! Quel immense vestibule, pour quel étroit monument! Et comment se fait-il que le titre de l'ouvrage, qui devrait nous guider, nous égare? Ces *Caractères et mœurs du siècle* seraient-ils donc une *Apologie de la religion chrétienne* sans le savoir? Dès lors, que faut-il croire?

Il est difficile, d'après ces témoignages, de savoir exactement quel est le plan des *Caractères*. Pourtant il doit exister, on n'en saurait vraiment douter. En 1688 moins qu'à aucune autre époque un ouvrage ne pouvait se passer d'être sévèrement composé. Le livre de La Bruyère, élaboré pendant vingt ans, sans cesse retouché et amélioré dans ses moindres détails, écrit par un artiste consommé sous l'œil des grands maîtres classiques, ne peut faire exception à la règle.

Si l'on peut hésiter un instant, cela provient de ce que l'auteur emploie la méthode dispersée, néglige volontairement les transitions, et juxtapose les matériaux au lieu de les cimenter entre eux. Ces chapitres, qui s'offrent à nous en un désordre apparent, sont comme les chapitres d'un livre de comptes où seraient exactement marqués le doit et l'avoir de la nature humaine. Ils apparaissent inégaux, ils semblent n'être pas toujours en parfait équilibre : nous aurions envie de fondre ensemble tels d'entre eux, de dédoubler tel autre. C'est que le livre commencé n'a jamais été fini, le compte est resté ouvert. Si l'auteur eût assez vécu pour le fermer et pour

l'arrêter, sans doute il eût atténué la disproportion qui existe entre certaines parties : tout fût devenu plus clair. Il a laissé l'œuvre inachevée : mais rien de ce qu'il a fait n'a été fait à la légère. Si le plan demeure un peu obscur, l'écrivain n'a point péché par manque d'art, mais plutôt par excès. Je vois dans ces seize chapitres les différents aspects et comme les catégories, sous lesquelles un Parisien du temps, bourgeois lettré et domestique chez les princes de Condé, pouvait envisager le tableau de la société qu'il avait sous les yeux.

Voici d'abord les grands intérêts du siècle, les principes directeurs, les quatre sources auxquelles s'alimente toute la vie sociale de l'époque : l'esprit, l'ambition, l'amour et l'argent. — On aime la raison, on cultive le beau, on cherche à faire œuvre d'art, c'est-à-dire à exprimer en perfection les vérités éternelles. La Bruyère a-t-il fait lui-même autre chose dans son livre? Mais que de difficultés à surmonter pour exceller dans les *Ouvrages de l'esprit*! — Après l'esprit le grand ressort d'action est l'ambition, le culte de la gloire : dans cette société aristocratique, fondée sur l'inégalité, il faut à toute force se distinguer et s'élever. Mais là encore, que de mécomptes! Le *Mérite personnel* est le plus souvent impuissant contre la fortune et contre la faveur : du moins il console les âmes fières par les austères satisfactions de conscience qu'il procure. — L'amour, qu'il précède ou qu'il suive, accompagne toujours l'ambition. Les *Femmes* exercent leur tyrannique empire. On vit par le *Cœur*. Mais cette vie est rare autant qu'elle est exquise : que de souffrances et

d'humiliations l'amour traîne d'ordinaire après soi! Aussi se confine-t-il le plus souvent dans la galanterie spirituelle et vaine ; il devient alors le lien délicat de la *Société et de la Conversation.* — Il est encore un autre mobile aux actions des hommes : c'est le plus vil et non pas, hélas ! le moins puissant. L'auteur se détourne avec un haut-le-cœur, après les avoir dénoncés, de ces *Biens de fortune* qui salissent l'âme, corrompent la famille et l'état tout entier.

Voici maintenant cette même société vue sous un nouvel aspect. La Bruyère la considère par le dehors, il note les conditions et les milieux qui la constituent. Il étudie avec ordre les divers degrés de cette hiérarchie. A vrai dire, il en néglige les assises inférieures : le peuple n'est guère connu, et la province est bien loin ; mais voici la *Ville*, et, dans la ville, cette région qu'on appelle la *Cour*, et, parmi le flot mêlé des courtisans, les *Grands*, qui ne sont pas toujours les meilleurs; enfin, tout au fond de la galerie, sur un autel privilégié, voici l'image du Roi dont la figure domine et commande toutes les autres. Ici plus de railleries : il s'agit de s'incliner devant le *Souverain* qui tient en ses mains la *République*, c'est-à-dire toutes les affaires de l'État.

Désormais le tableau va s'élargir. L'auteur nous découvre à travers les hommes de son temps l'*Homme* de tous les temps, assez semblable à l'homme de Montaigne, c'est-à-dire inconsistant, volage, débile en ses *Jugements*, sectateur aveugle de la *Mode*, aveuglément asservi à *Quelques usages* qui sont autant d'abus.

Est-ce tout ? Il est un sujet que La Bruyère n'a pas

encore abordé, mais qu'un auteur « né Français et chrétien » ne saurait négliger en un pareil livre. De même que le Souverain clôture dignement le défilé des conditions et des classes de la société, le tableau des irrémédiables faiblesses de la nature humaine s'achèvera par quelques considérations obligées sur la Religion. Mais l'auteur en ces derniers chapitres revient à la manière satirique qui a été la sienne presque tout le long de l'ouvrage. Dieu est mal servi par ses propres ministres : témoins ceux qui font de la *Chaire* un spectacle frivole. Dieu est mal connu des hommes : témoins ces *Esprits forts* qui, par orgueil ou par ignorance, se refusent à admettre la vérité des principes les plus nécessaires. Ainsi se terminent les *Caractères* par cette profession de loyalisme chrétien dont aucun livre de morale ne pouvait se passer. Montaigne avait pris ses précautions au cours des *Essais*. La Rochefoucauld, plus hardi, avait cru pouvoir sous-entendre cette conclusion. La Bruyère, plus prudent, a jugé bon de l'exprimer. Il vivait dans un temps où le silence eût passé pour un crime.

Telle est l'ordonnance du livre de La Bruyère, savante et un peu mystérieuse. Son indécision apparente tient peut-être, pour une faible part, à ce que l'auteur n'a jamais eu le temps de mettre la dernière main à son œuvre : l'édifice n'est pas achevé : ici il est peint et sculpté dans ses moindres recoins, là il manque encore de crépi, à maint endroit on trouve en saillie des pierres d'attente. Mais il existe à cette demi-obscurité une autre cause plus décisive : l'auteur, loin de livrer quoi que ce soit au hasard, a

trop souvent péché par excès contraire : parfois il emmêle les choses à dessein, il a des incohérences voulues. Pour lui l'art de conduire le lecteur n'est vraiment complet que s'il contient aussi l'art de le dérouter.

La méthode qui a présidé à la distribution de l'ensemble se retrouve dans les parties séparées. Chacun des chapitres est composé, comme le livre entier, suivant un ordre secret, compliqué de quelque désordre apparent. Partout se fait jour le désir de réveiller et de piquer l'attention. Rarement l'auteur attaque de front son sujet; mais il pratique avec un art consommé la petite guerre d'escarmouches; il pousse une pointe, puis recule, puis revient encore pour pénétrer plus avant. C'est un combat en ordre dispersé. Quand il a ainsi préparé le terrain, alors seulement, par une progression logique, il introduit les « caractères », c'est-à-dire les portraits. En eux s'opère la synthèse vivante des traits séparés qui précèdent. Les personnages se meuvent ainsi dans un air et sur un sol disposés tout exprès. Nous les reconnaissons, nous les attendions presque. La Bruyère a su fondre habilement la méthode de La Rochefoucauld avec celle de Théophraste et varier l'une par l'autre. Il a compris que les maximes nues donneraient à l'œuvre un aspect de tristesse, et que le défilé ininterrompu des caractères semblerait vite un jeu de marionnettes un peu vain. Au contraire, maximes et portraits se prêtent un mutuel appui et coopèrent à l'effet d'ensemble, comme le texte et l'illustration d'un livre bien fait.

L'auteur, en maître ouvrier, a soigné le commencement et la fin des chapitres. Celui des *Ouvrages de l'esprit* est intentionnellement encadré entre deux sentences qui se complètent l'une l'autre et éclairent vivement tout l'entre-deux. Ailleurs ce sont des exordes impérieux ou insinuants, ou des conclusions acérées qui ramassent en belle place la pensée de l'auteur : vrais mots de la fin qui dénotent le polémiste. Plus on étudie le livre, plus on se convainc que les chapitres forment chacun un discours à part, où les arguments sont rangés dans l'ordre le plus habile et le plus persuasif. Il semble parfois que nous pourrions intervertir sans dommage ces matériaux épars : mais prenons garde d'ébranler et de bouleverser à notre insu l'édifice. Cherchons plutôt à comprendre : car nous ne saurons jamais toutes les intentions qu'a eues l'auteur des *Caractères*.

Rétrécissons encore le champ de notre observation : dans chaque portrait, dans chaque paragraphe apparaît, à qui veut ou sait l'y chercher, le soin extrême qui a veillé à l'arrangement des moindres détails. C'est alors que le mot fameux de l'auteur sur le « métier » d'écrivain paraît juste : ce n'est pas une pendule, c'est une infinité de pendules que son art ingénieux a fabriquées et montées avec une précision admirable. Giton, Phédon, Zénobie, Cydias, Onuphre, le Fleuriste, et tant d'autres sont à la fois des parties et des touts également achevés. Ce sont bijoux artistement enchâssés, qui prêtent leur éclat au dehors, qui le reçoivent aussi des pièces voisines, et qui, séparés du riche milieu où ils se trouvent,

conservent encore tout leur prix. On en pourrait dire presque autant de toutes les phrases du livre de La Bruyère. Chaque chose y fait valoir les autres et vaut par elle-même; rien n'y est indifférent : on en vient presque à regretter que le génie trop attentif de l'auteur ne vous laisse aucun répit et n'ait pas quelquefois sommeillé, comme celui du bon Homère.

Chose curieuse : à mesure que nous pénétrons dans le détail de l'œuvre, l'ordre augmente. Approchons-nous : tout nous semblera combiné et ajusté avec un art impeccable. Mais éloignons-nous un peu pour juger de l'ensemble : alors les lignes sont moins nettes et certains contours semblent s'effacer. Par un pur effet d'optique le fini extrême du détail nuit à l'effet total, soit qu'il détourne trop à son profit l'attention du lecteur, soit qu'il égalise et détruise ainsi la valeur respective des objets. C'est à la loupe que La Bruyère a travaillé : c'est toujours à la loupe qu'il conviendrait de l'examiner pour l'apprécier justement.

5. LE STYLE

Quand on étudie La Bruyère on s'aperçoit bien vite que dans son œuvre la question du style prime toutes les autres. On a affaire à un écrivain plus encore qu'à un moraliste. Aussi le style est-il ce qu'on a le plus loué et le plus critiqué en lui depuis deux siècles. Ménage, avant de mourir, salue avec enthousiasme cette « façon d'écrire toute nouvelle », cette « force » et cette « justesse d'expression », cet

art de « dire en un mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six ». A quoi Vigneul-Marville répond par une longue et vive diatribe : il nie la nouveauté de ce style, qu'il déclare ridicule, impropre, disproportionné avec le sujet, toujours trop relevé ou trop bas : il est « non formé ». Au XVIIIe siècle Voltaire loue ce « style rapide, concis, nerveux », ces « expressions pittoresques », cet « usage tout nouveau de la langue, mais qui n'en blesse pas les règles ». Cependant l'abbé d'Olivet et Suard font des réserves. Au XIXe siècle bien des critiques en ont excellemment parlé et en sens divers : Stendhal, Sainte-Beuve, Vinet, Prévost-Paradol, Nisard, de Sacy ; de nos jours MM. Faguet, Lemaître, Rébelliau, Pellisson, Hémon et bien d'autres. Tous s'accordent à voir dans l'écriture de La Bruyère la marque la plus personnelle de son génie.

Cette nouveauté, qui a plu et déplu tour à tour aux critiques, consiste surtout en ceci : l'auteur a mis de l'esprit dans son style. Mais quel esprit? Le mot a besoin d'être défini, car il comporte des sens divers.

La Bruyère l'a maintes fois employé, il l'a inscrit dans le titre du premier et du dernier chapitre de son livre. Mais il lui conserve presque toujours le sens très général que Pascal lui avait donné et qu'on lui donnait encore. L'esprit, c'est alors l'ouverture et la capacité de l'intelligence, la source des bons ouvrages et de la belle conversation ; c'est ce que les grands, malgré leur puissance, et les financiers, malgré leur or, ne peuvent acquérir ; ce n'est point simplement le talent, car

« entre esprit et talent il y a la proportion du tout à sa partie » : c'est la raison même, droite et vive, qui comprend, juge, conçoit et exprime : c'est « ce qu'il y a eu chez Corneille de plus éminent » et c'est sans doute ce qu'on ne rencontre pas chez Théobalde. La Bruyère a possédé de cet esprit, mais là n'est pas l'originalité propre de son style.

Il est un autre esprit, qui dépend du premier, et que Voltaire a joliment décrit dans un article de son *Dictionnaire* :

C'est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine : ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens mais qu'on laisse entendre dans un autre, là un rapport délicat entre deux idées peu communes ; c'est une métaphore singulière... ; c'est l'art ou de réunir deux choses éloignées ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre ;... c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner.... etc.

Esprit tout de finesse et de montre, qui peut à l'occasion faire valoir l'autre, mais qui peut s'en passer aussi, et croit volontiers se suffire à lui-même. Voltaire en a possédé plus qu'homme au monde, et par cela même a paru avoir de l'autre un peu moins qu'il n'avait. Corneille, Racine, Pascal, Molière en étaient pourvus, mais l'ont généralement dédaigné, ayant mieux à faire que de le montrer. Dans les *Caractères* on sent cet esprit qui monte et qui pétille, ainsi qu'un vin mousseux.

Le plus piquant, c'est que La Bruyère en a souvent médit : car il y a en lui un classique, très sévère sur les principes. Il n'aime pas plus le « gothique » dans l'écriture que dans l'architecture : il vante la régularité dans le style, l'ordre syntac-

tique ; il blâme les « mots aventuriers » ; il a horreur des gens qui veulent parler trop finement, qui mettent de l'esprit dans les sermons, ou qui, dans les conversations, « ne suivent en parlant ni la raison, ni l'usage », qui cherchent à trop bien dire, et qui, ayant à conter une simple nouvelle, en font un roman. Il condamne sévèrement les précieux pour avoir eu un esprit « où l'imagination avait trop de part » ; et il édicte cette règle qui devait réjouir le cœur du vieux Boileau :

Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos écrits.... Nos pensées doivent être prises dans le bon sens et la droite raison, et doivent être un effet de notre jugement...

Certes il n'a pas tort : mais cette rigueur surprend un peu d'un écrivain tel que lui. N'emploie-t-il jamais de ces mots aventuriers, venus on ne sait d'où, qui courent librement fortune sous sa plume? « Mots aventuriers » semble même, sans aller chercher plus loin, une expression assez aventurière. N'a-t-il point l'esprit de roman, celui qui nous a si joliment conté l'histoire d'Émire, et qui à chaque page note et figure à nos yeux tant de pittoresques détails? Quant à l'imagination, elle est partout dans les écrits et dans le style de La Bruyère. Elle se montre dans l'emploi constant qu'il fait des « termes transposés et qui peignent vivement », c'est-à-dire des métaphores, qui sont, dit-il, la marque des esprits justes et qu'il préfère de beaucoup aux antithèses. Elle éclate dans l'imprévu du tour et la fantaisie savoureuse des termes. Tandis que les purs classiques ne disent que ce qu'ils ont à dire, de la façon

la plus simple et la plus naturelle, La Bruyère cède parfois à la griserie des mots : l'expression l'entraîne au delà de sa pensée; il a des redoublements spirituels :

Des gens vous promettent le secret et ils le révèlent eux-mêmes et à leur insu; ils ne remuent pas les lèvres, et on les entend; on lit sur leur front et dans leurs yeux; on voit au travers de leur poitrine : ils sont transparents.

Ou bien ce sont des hyperboles plaisantes, par exemple quand il peint ce musicien, borné et renfermé dans son art, « qui, après m'avoir comme enchanté par ses accords, semble s'être remis avec son luth dans un même étui ».

Parfois même il ne résiste pas à un bon mot, qui n'est qu'un trop bon mot, et il écrit :

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coiffure exclusivement, à peu près comme on mesure le poisson entre queue et tête.

Un pareil style est joli, mais il n'est pas simple; et l'on sent que l'imagination y a autant de place que la raison. Assurément ni M. Nicole, ce sage, ni même Pascal, ce grand passionné, n'eussent parlé ainsi. Mais Montaigne jadis se laissait aller à ces vives gentillesses, qui sont dans l'humeur de la race. La Bruyère rétablit dans la prose la tradition de l'esprit de mots vers le temps où Regnard la rétablissait dans les vers : par là il conduit directement à Voltaire et à Beaumarchais.

Le difficile, une fois qu'on est entré dans cette voie, est de s'arrêter. Quand « on affecte une finesse de tour et quelquefois une trop grande délicatesse »,

on se condamne à ne plus jamais rentrer dans la franche simplicité, on cherche toujours du nouveau, on voue son style à une indéfinie variété. Il n'y a point d'ouvrage moins uniforme, et par cela même moins ennuyeux que celui de La Bruyère. C'est un inépuisable répertoire de tours et de figures.

Les grands écrivains de l'âge précédent avaient bien leur manière d'écrire, comme chacun a la sienne : mais cette manière n'était chez eux que l'expression et la résultante de leurs facultés naturelles : ils la possédaient, mais ils l'ignoraient. La Bruyère, lui, n'a pas une seule manière, il a toutes les manières, il en a une infinité, et il le sait : il se regarde travailler. Il n'ignore pas quels procédés il emploie et dans quel moule il jette ses pensées. Il a énuméré un certain nombre de ces formes à la fin de sa *Préface* :

> Quelques-unes de ces remarques sont courtes et concises, quelques autres plus étendues : on pense les choses d'une manière différente et on les explique par un tour aussi tout différent, par une sentence, par un raisonnement, par une métaphore ou quelque autre figure, par un parallèle, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture....

Le catalogue est loin d'être complet, mais il est significatif. Ne relevons que le dernier procédé, c'est-à-dire le portrait. Théophraste n'a qu'une façon de peindre les gens, Mlle de Scudéry n'en a guère davantage, mais La Bruyère en a trente pour le moins, à moins qu'il n'en ait cinquante : simple crayon ou fine miniature; huile, aquarelle ou pastel; portrait de tête, de buste ou en pied; portrait synthétique (Timon), ou analytique (Iphis), ou même

portrait répertoire (Ménalque); portrait type (Onuphre) ou individuel (Théodas); portrait anecdote (Xantippe), ou roman (Émire), ou comédie (Nicandre et Élise), ou drame (Eustrate); portrait rébus (Giton, Phédon); portrait psychologique (Arténice); portrait discours (Zénobie), apostrophe (Théobalde), invective (Cléarque); portrait biographique (Chrysippe); portrait posé (Cydias) ou simple instantané (Dorus); portraits dialogués (Acis et Philémon), ou conjugués (Cimon et Clitandre), ou en diptique (Giton et Phédon), et combien d'autres encore! Il n'y a pas d'exposition de tableaux, ni de salon de peinture qui contienne une aussi riche variété de toiles que le livre de La Bruyère.

Si l'on entre dans le détail du style, on découvre une abondance et une diversité de tours encore plus grandes. Existe-t-il, comme le veulent quelques grammairiens, quarante-sept figures de pensée et trente-trois figures de mots? En tout cas ces redoutables tropes, fussent-ils deux cents, au lieu d'être quatre-vingts, se retrouveront tous au complet dans les *Caractères* de La Bruyère. Aucun livre n'est mieux fourni en ellipses, en hyperboles, en interrogations, en ironies, pour ne citer que les moins barbares de ces noms. Sans doute il arrive à l'auteur de dire ces belles choses à son insu, comme M. Jourdain faisait de la prose. Mais souvent aussi il ne se contente pas de les rencontrer, il les trouve, après les avoir cherchées. Il les pique alors dans son style pour l'orner, pour le varier, et pour réveiller l'attention du lecteur. Les *Caractères*, considérés sous ce jour-là, apparaissent comme un merveilleux

répertoire de rhétorique. Aussi les professeurs ne disent-ils pas à leurs élèves : « Imitez Racine ou imitez Bossuet ». Mais ils leur disent : « Imitez La Bruyère, car celui-là est imitable. Il s'est fait un style, le plus brillant et le plus solide des styles d'art. Interrogez-le patiemment et peut-être vous livrera-t-il quelques-uns des secrets du métier où il est passé maître. » Et ils ajoutent, pour prémunir de jeunes intelligences contre une lecture trop forte et trop capiteuse, le joli conseil que Sainte-Beuve donnait en pareille occasion : « Peu à la fois et souvent. Suivez la prescription, et vous vous en trouverez bien pour le régime de l'esprit ». Ce style, dans la composition duquel entrent tant de subtils éléments, est un élixir qu'il faut savoir déguster.

Gardons-nous cependant de rien exagérer : l'art de La Bruyère n'est pas seulement virtuosité, il est aussi création et enrichissement. Ce rare écrivain possède tous les styles, mais il a aussi le sien propre et il a sa langue. Il est vrai qu'il n'est pas très facile de démêler parmi les tours qu'il emploie ceux qui ne sont qu'à lui et ceux qui appartiennent à la mode du temps. Pourtant on est frappé, à chaque page, du nombre des expressions qui semblent détournées de leur sens usuel, des alliances insolites de mots, des constructions inattendues : tout n'est peut-être pas nouveau, mais presque tout paraît nouveau, et bien des choses assurément devaient l'être. C'est de cela que Ménage le louait et que Vigneul-Marville le blâmait. Derrière chacune de ces phrases on sent l'auteur qui s'efforce de dire mieux, et aussi de dire autrement que ses devanciers et qui cherche dans

la surprise du nouveau un des plus sûrs moyens de plaire. Tirer un meilleur parti des ressources de la syntaxe, augmenter par tous les moyens les plus ingénieux le rendement normal de la langue : tel semble être la préoccupation constante de celui qui a écrit les *Caractères*.

On le reconnaît surtout à l'emploi qu'il fait du vocabulaire. Moins hardi théoricien que Fénelon, il ne conseille pas le pur néologisme et, pour son compte, il s'est gardé de le pratiquer. Mais il prêche l'utilisation pratique de toutes les ressources de la langue. Il trouve que depuis un demi-siècle on a bien assez épuré, et que le moment est venu d'enrichir à nouveau. Pour cela il n'y a qu'à puiser dans le vieux fonds national, qui contient tant de trésors ignorés. Il déplore surtout que tant de vieux et excellents mots soient tombés en désuétude. Lui-même il en reprend hardiment quelques-uns (*pécunieux*, *jovial*, *flaquer*, etc.) et l'on sent qu'il aurait envie d'en reprendre bien d'autres. Un peu d'archaïsme n'est pas pour lui déplaire et il est heureux de ramener à la lumière bien des mots inemployés que menaçait la prescription du temps, ou d'autres qui végétaient dans le demi-jour des vocabulaires spéciaux. Il met une certaine coquetterie à parsemer son style de nombreux termes techniques, d'architecture, de blason, d'église, de vêtement ou d'armure, de jurisprudence et de procédure, de génie militaire, d'histoire naturelle, etc. Nous peint-il un fleuriste ? Il énumérera les variétés de tulipes, l'*Orientale*, la *Veuve*, le *Drap d'or*, l'*Agathe* et la *Solitaire* ; il en décrira une surtout, « nuancée, bordée,

huilée, à pièces emportées ». Nous peint-il un numismate? Diognète sait d'une médaille « le frust, le feloux et la fleur de coin ». Il aime le mot rare, comme un poète de la Pléiade ou comme un Parnassien. De fait, il reprend la méthode inaugurée un siècle auparavant par Ronsard et contre laquelle on avait exagérément réagi. Chateaubriand et Hugo feront de même quand ils abattront les dernières barrières, et mettront un « bonnet rouge » au vieux lexique. N'accusons pas La Bruyère d'avoir eu un dessein aussi subversif : disons seulement que dans l'histoire de la langue il marque une date. Chez lui cette vie profonde des mots, que l'on s'était flatté de fixer et de régenter pour un temps, recommence à sourdre obscurément, à remuer le sol trop bien ratissé et à pousser de nouveaux rejetons.

C'est naturellement au profit du réalisme que s'accomplit l'élargissement du vocabulaire et du style. L'école classique tendait déjà vers un certain réalisme, qui demeurait étouffé sous le rationalisme de la doctrine. Quand Boileau recommandait d'appeler un chat un chat, il entendait fournir aux poètes une règle de conduite morale bien plus qu'un précepte littéraire. La Bruyère appelle à peu près toutes les choses par leur nom. Ces mots de métier ou bien ces mots populaires qu'il puise dans le vieux fonds de la langue sont tous, comme on pense, des mots concrets qui peignent directement. L'habitude qu'il avait de peindre sur le vif les originaux qu'il rencontrait, et de noter *de visu* leurs ridicules, est une méthode d'observation et d'expression purement réaliste. Ce procédé entraîne l'emploi du mot

propre, seul capable de rendre l'impression reçue. Ce que va faire Saint-Simon, avec une verve endiablée, La Bruyère le fait déjà à tête reposée, en artiste. Le terme pittoresque et imagé, parfois trivial, se rencontre à chaque instant sous sa plume. Champagne, ce laquais devenu traitant, « sort d'un long dîner qui lui enfle l'estomac ». Voyez Gnathon, l'égoïste, occupé à manger : « Le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe... La table est pour lui un râtelier ; il écure ses dents... ; il ne connaît que sa réplétion et sa bile... » Giton le riche « déploie un ample mouchoir et se mouche avec un grand bruit..., il crache fort loin, il éternue fort haut..., il ronfle en compagnie... » Ruffin commence à « grisonner ». N** a « la goutte et une colique néphrétique ; il tousse et parle d'une voix frêle et débile... » Ces gens que vous voyez affairés dans l'antichambre d'un ministre, « pressez-les, tordez-les : ils dégouttent l'orgueil... » Tels autres « n'ont pas deux pouces de profondeur : si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuf ».

Dans cette notation directe ou métaphorique du détail extérieur, il faut signaler aussi le soin que met l'auteur à chercher sous le geste et l'attitude du corps la révélation des sentiments intimes. Veut-il parler d'un homme important ? Il nous le montrera qui « marche des épaules et se rengorge comme une femme ». Il dit ailleurs très finement : « Un sot ni n'entre, ni ne sort, ni ne s'assied, ni ne se lève, ni ne se tait, ni n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit ». L'œil de La Bruyère, comme celui de Saint-Simon, scrute ardemment les visages

pour découvrir le degré d'abjection des âmes. « Il n'y a rien qui enlaidisse certains courtisans comme la présence du prince. » Il sait lire sur les figures « le plus ou moins de livres de rente qui s'y trouve écrit ». C'est là chez lui, on le sent, un procédé d'observation, et, partant, de style, absolument conscient. Voilà qui est nouveau, et nous mène tout droit aux romans de Lesage, et l'on sait qu'à travers les romans de Lesage il n'est pas malaisé d'entrevoir déjà ceux de Balzac.

Cet ingénieux travail de ciselure, cette exacte notation du détail, cette variété de tours entraînent nécessairement un nouvel arrangement du style. Au vigoureux ramassé de la période logique succède l'éparpillement savant des propositions; à l'ordre de bataille l'ordre dispersé, à la synthèse l'analyse. Pourtant La Bruyère, à certains endroits de son livre, et surtout dans ses *Préfaces*, dans son *Discours à l'Académie*, dans ses *Lettres*, a montré qu'il savait lui aussi enchaîner les idées et les mots, et cultiver cette belle forme de développement oratoire qui a été celle des grands écrivains du siècle. Mais on remarque à certains signes que l'auteur n'y est point très à l'aise et qu'il manie avec quelque lourdeur ces machines trop compliquées : il ne se retrouve vraiment tout entier que dans le pétillement et le crépitement de mots des *Caractères*. Ces petites phrases artistement polies et aiguisées, qui vont, et courent, et s'emmêlent d'une allure si vive, annoncent une profonde transformation dans la manière de concevoir et dans celle d'exprimer. En elles se résout la forte et harmonieuse unité de

la période classique qui avait recueilli la pensée d'un Descartes et d'un Bossuet. En les limant avec amour, La Bruyère fourbissait déjà, à son insu, l'arme de ces philosophes qui monteront bientôt à l'assaut des vieux dogmes. Voltaire, qui la recevra de ses mains, n'aura plus qu'à l'assouplir. De ce style si varié et si riche il conservera toute la verve primesautière, mais il atténuera l'éclat un peu dur, le relief parfois trop accusé. Surtout il effacera quelques traces d'effort demeurées visibles; il répandra partout cet air de suprême aisance et de divine facilité que la nature avait refusé à l'auteur des *Caractères*, après l'avoir si généreusement comblé de tous les autres dons

CHAPITRE III

LE PEINTRE

---

1. LA QUESTION DES CLEFS

« Je rends au public ce qu'il m'a prêté : j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage, il est juste que je lui en fasse la restitution. Il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ai fait de lui d'après nature. » En vain, quelques lignes plus loin, l'auteur, effrayé de sa propre hardiesse, allègue-t-il qu'il a vraiment voulu décrire les caractères et les mœurs du siècle, et que, s'il les a tirés « souvent » de la cour de France et des hommes de sa nation, « on ne peut néanmoins les restreindre à une seule cour ni les renfermer dans un seul pays » : personne ne sera dupe de cette habile déclaration et ne s'imaginera que La Bruyère ait réellement songé à nous donner le moindre croquis de la cour de Hongrie, ni des gens de Londres ou d'Amsterdam. De même, les prétentions qu'il affiche hautement d'avoir écrit uniquement « pour l'instruction » ne

doivent point faire illusion. Quelle que soit l'intention philosophique ou morale, d'ailleurs très réelle, de l'écrivain, c'est sur l'observation directe des mœurs et des personnes qu'il a fondé tout son ouvrage : c'est un tableau de la société parisienne et de la cour du grand roi aux environs de 1688 qu'il a voulu nous offrir, et ce tableau a été fait avec les modèles sous les yeux. La Bruyère n'a peint que ce qu'il a vu.

Au point de vue de l'art cette méthode est excellente : elle assure à l'œuvre la vérité et la vie ; mais elle ne laisse pas d'avoir valu quelques désagréments à l'artiste. Car ce n'est pas impunément qu'on soumet au jugement du public une galerie de caractères aussi riche en originaux. Encore s'il s'agissait de ces portraits complaisants, où la louange entre seule et d'où sont bannis les détails trop significatifs, le danger serait moindre : mais les portraits de La Bruyère veulent être ressemblants et ils sont pris sur le vif. L'auteur, en les publiant, allait au devant de bien des orages.

Il y eut d'abord le flot des inimitiés et des rancunes : beaucoup de ceux à qui l'auteur avait pu songer se reconnurent, d'autres aussi auxquels il n'avait pas songé.

Il y eut surtout le flot des médisances : chacun reconnut volontiers son prochain, l'insinua doucement, ou le proclama hautement. Ce furent alors les clefs orales, c'est-à-dire les désignations de la rumeur publique, souvent vagues, mais qui en circulant acquièrent vite force et crédit. Puis ce furent les clefs manuscrites, issues des précédentes : clefs

marginales, dues à la plume de lecteurs curieux et malveillants, ou simplement de snobs bien informés, ou même de libraires industrieux. Des listes aussi circulèrent où les noms étaient accompagnés de commentaires malins : telle est la fameuse clef de l'Arsenal (1692), qui nous est parvenue.

C'est contre ces clefs que La Bruyère a protesté dans la *Préface* de son discours de réception : « Quelle digue élèverai-je contre ce déluge d'explications qui inonde la ville et qui bientôt va gagner la cour? » Déjà dans le *Discours*, il avait vivement dénoncé « les fausses, je dis les fausses et malignes applications » auxquelles son livre avait donné lieu. Cette fois il s'indigne surtout qu'on ait pu les lui attribuer : il n'est « ni auteur ni complice de ces clefs qui courent » et il n'a confié son « secret » à personne. En bon Parisien, il se moque agréablement des clefs de province, de « celles qui se fabriquent à Romorantin, à Mortagne et à Belesme, dont les différentes applications sont à la baillive, à la femme de l'assesseur, au président de l'élection, au prévôt de la maréchaussée et au prévôt de la collégiate ». Il triomphe aisément de la diversité de ces clefs et des contradictions dont elles fourmillent. D'ailleurs il ne nie pas avoir eu en vue des originaux : mais, dit-il, « je n'ai pas *toujours* songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon livre ». Il ne s'est pas enfermé dans le réel, car il a visé à faire du vrai; il a mélangé des traits pris d'un côté ou d'un autre; il en a imaginé aussi. Et il termine par cet argument dont la naïveté apparente ferait sourire, si l'on n'y découvrait une intention finement ironique :

Je nomme nettement les personnes que je veux nommer, toujours dans la vue de louer leur vertu ou leur mérite ; j'écris leurs noms en lettres capitales, afin qu'on les voie de loin et que le lecteur ne coure pas risque de les manquer. Si j'avais voulu mettre des noms véritables aux peintures moins obligeantes, je me serais épargné le travail d'emprunter les noms de l'ancienne histoire, d'employer des lettres initiales, qui n'ont qu'une signification vaine et incertaine, de trouver enfin mille tours et mille faux-fuyants pour dépayser ceux qui me lisent...

Évidemment il n'a pas voulu nommer ceux qu'il n'a pas nommés. Mais il n'est pas fâché que le public les nomme, s'il peut, à sa place, à condition de ne pas mettre ces clefs sur le compte de l'auteur. Il a un secret, qu'il gardera toujours : mais il n'interdit à personne de le deviner. Il n'a fait que « dépayser » ses lecteurs : à eux de chercher à retrouver leur route.

Ils ont cherché, ils cherchent encore. Après la mort de La Bruyère le jeu des clefs a continué de plus belle, clefs manuscrites et clefs imprimées. Le XVIIIe siècle en foisonne : clefs Cochin, clefs Wetstein, clefs Coste, clefs de Hollande et clefs de Paris, qui se copient toutes plus ou moins, mais aussi effacent, remplacent, surajoutent quelques noms.

Tout ce laborieux travail d'interprétation semble aujourd'hui un peu vain et il n'en faut accepter les résultats qu'avec la plus grande réserve. Quelques-unes des applications fournies par ces clefs sont certaines : nous savons qui est Théodas, qui sont Théobalde et Cydias, qui est Æmile, qui est l'homme qui fait parler les animaux et les arbres. Mais les vrais noms d'Arfure, d'Émire ou d'Arténice, ceux d'Acis, de Gnathon ou d'Onuphre, ceux d'une infinité d'autres ne nous seront jamais clairement dévoilés,

soit parce que La Bruyère en a emporté le secret avec lui, soit parce que, bien souvent, il n'aurait pu le dire lui-même. Car, en artiste expert, il s'est plu à emmêler et à déformer les éléments de réalité sur lesquels il travaillait. Il faut lire dans l'appendice de l'édition Servois l'ingénieuse discussion de toutes ces clefs et commentaires : elle éclaire d'une vive lueur bien des recoins de l'histoire du temps; elle aide surtout à mieux comprendre l'art de La Bruyère.

Cet art n'est pas le même que celui de Molière. Chez l'un la concentration des données de l'observation est plus forte, l'optique du théâtre exigeant une perspective spéciale : même quand il a un seul modèle sous les yeux, Molière vise toujours au type; Tricotin dépasse l'abbé Cotin, et l'on sait combien dans Alceste il y a peu de Montausier. La Bruyère, au contraire, si parfois il a tenté de s'élever au type général (Phédon, Giton, Onuphre et quelques autres), excelle surtout à peindre les espèces plus restreintes ou les individus; son Cydias n'est pas l'éternel bel-esprit, mais le bel-esprit savant de 1690, entendez M. de Fontenelle ou quelqu'un qui lui ressemble fort; de même ses financiers, ses courtisans, ses ambitieux, ses distraits, ses avares sont tous quelqu'un : leur variété même est la preuve de leur individualité. L'auteur appliquait en cela, comme dans le reste, la méthode réaliste. Il devait avoir, on le sent, des recueils d'observations, des cahiers de notes, un sottisier dans lequel il puisait, comme fera plus tard Lesage, et, de nos jours, Alphonse Daudet. Avec ce butin, amassé de toutes parts, il a fait des personnages vivants, ce qui est le

propre des grands artistes. Le tableau qu'il nous offre des mœurs de son siècle est en somme le plus exact et le plus complet que nous possédions. Est-il vrai, comme on l'a prétendu, que la littérature d'une époque nous renseigne mieux sur elle que tous les documents historiques? Je ne sais : mais c'est de livres, comme celui de La Bruyère, qu'on pourrait le dire sans se tromper.

2. LA SOCIÉTÉ MONDAINE : LES FEMMES

La société française possédait encore, au temps de La Bruyère, ce caractère essentiel d'être une société mondaine. Tel est le premier aspect sous lequel elle apparaît aux regards de l'observateur. Au-dessus des arrêts du Parlement et des édits royaux il est une règle qui domine toutes les autres : le code des convenances. La puissance invisible d'où elle émane ne réside point dans un Louvre ou dans un Versailles; son empire est à la ville et à la cour, dans les salons et dans « l'appartement », partout où fréquentent les honnêtes gens. Sa loi régit l'essaim brillant des conversations et des galanteries. Cette puissance est double. C'est Sa Majesté l'Esprit et Sa Majesté le Cœur, deux rivaux qui, par une habile convention, sont devenus deux alliés et qui, sous l'œil bienveillant du grand Roi, se partagent le gouvernement du « monde ».

La Bruyère a connu les sociétés de son temps : homme de cour et homme de ville à la fois, il était en perpétuel contact avec elles. Au fond il ne s'y plai-

sait guère. Il eût désiré sans doute y briller comme tant d'autres, plus que tous les autres, par droit de mérite personnel; mais il lui manquait quelques-unes des qualités et beaucoup des défauts qui assurent le succès. Comme il n'était pas « grand parleur » (nous dit Ménage), il s'est mêlé silencieusement aux groupes, ou bien il s'est assis à l'écart; il a écouté et il a regardé; il a tout observé. Et il nous a laissé un piquant tableau de ce qu'il a entendu et de ce qu'il a vu.

La peinture n'est pas flattée : à y jeter les yeux, le sentiment qu'on éprouve d'abord est la désillusion. Voilà donc cette société dont l'agrément et l'éclat ont rayonné sur le monde entier! Cet idéal de politesse tant vanté ne recélait donc au fond que faiblesses, travers et ridicules cachés ou complaisamment tolérés! Combien le monde dépeint par La Bruyère ressemble peu à celui que nous entrevoyons à travers les lettres de Mme de Sévigné! Ici l'on rencontrait sans doute des sots et des fâcheux, mais ils n'étaient qu'une ombre légère au tableau : partout circulait la joie de vivre, de plaire, d'aimer, d'avoir de l'esprit, d'être heureux. Il faut dire que la charmante marquise a coloré sa vision de quelques-unes des teintes délicieuses de son imagination : elle animait tout du feu de ses reparties et de l'allégresse débordante de son âme. La Bruyère, plus morose, mal content des autres et de lui-même, trop bien averti des manèges de l'amour-propre et de la vanité, ne s'est pas laissé prendre aux belles apparences. Sous lès dehors élégants, sous les jeux de tendresse et les raffinements d'esprit il a toujours

cherché le point faible, que son regard perçant n'avait point de peine à découvrir. C'est l'envers de la société qu'il nous montre : tant d'autres nous en avaient étalé l'endroit!

Le monde qu'il a peint valait peut-être un peu mieux que le portrait qu'il en a fait. Mais si l'auteur a péché, c'est par prétérition volontaire et non par inexactitude : la sévérité était pour lui un devoir de conscience. Le moraliste, en effet, n'a point charge de rappeler aux hommes le bien qu'on pense d'eux ou qu'ils en pensent eux-mêmes : c'est leurs défauts et leurs vices qu'il doit sans cesse leur reprocher. La société de 1688 en avait sans doute de graves, que la juste clairvoyance de La Bruyère nous a révélés. Elle devait avoir dégénéré depuis le temps de la marquise de Rambouillet, de Madeleine de Scudéry ou de Mme de Sablé, et même depuis les beaux jours plus récents des La Fayettes et des Sévignés. Les salons du siècle se trouvaient en décadence ou en transformation. L'âge du bel esprit touchait à sa fin, celui de la philosophie et des sciences n'était pas encore venu. La Bruyère se fût assurément plu, quelques années plus tard, aux sages conversations de Mme de Lambert ou aux doctes entretiens d'Émilie. En 1688 il n'avait sous les yeux qu'une société déjà vieillie, dont l'éclat commençait à passer et dont les défauts s'étaient accusés avec le temps. Car si la politesse de salon est une fleur exquise, il est bien rare qu'elle ne porte pas en elle quelque germe secret de rapide corruption. Il n'y a pas de plus merveilleux terrain de culture pour la sottise humaine que la société des gens d'esprit. La Bruyère l'a bien vu : peut-être

même l'a-t-il trop répété et trop montré. Il y consacre au moins tout un chapitre, celui *de la Société et de la Conversation.*

Dès le début il fait cette constatation affligeante que dans les entretiens ordinaires il ne se dit à peu près rién que de froid, de vain et de puéril. « Si l'on y faisait sérieuse attention, l'on aurait honte de parler ou d'écouter. » Dans les conversations plus apprêtées, c'est bien autre chose : le prétentieux, l'outré, le faux « vous dégoûtent » de cent manières. Que faut-il donc faire? Se condamner à un perpétuel silence serait le plus logique : mieux vaut pourtant « s'accommoder à tous les esprits » et subir leur sottise comme un mal nécessaire. Du moins l'observateur conserve-t-il le droit de juger, et de ce droit La Bruyère a usé largement, comme d'une revanche.

Il nous fait assister au comique défilé des fâcheux de salon : race innombrable, et combien plus variée et plus pernicieuse encore que celle des fâcheux de rue qui accablaient jadis le bon Horace sur la Voie Sacrée! Voici d'abord les mauvais plaisants : On « marche » dessus et « il pleut par tous pays de cette sorte d'insectes » : les bons plaisants sont rares, mais ne valent pas beaucoup mieux. Voici les débiteurs de fausses nouvelles, les politiques graves, les pousseurs de beaux sentiments, les gens à proverbes, comme Aronce, ou bien ceux, comme Mélinde, qui vous assomment du récit de leurs migraines et de leurs insomnies. Voici les « diseurs de phébus », qui veulent se distinguer par la singularité de leur langage et de leur prononciation, les embrouilleurs de phrases et de mots : « Vous voulez,

Acis, me dire qu'il fait froid. Que ne disiez-vous : *Il fait froid*? » D'autres sont vains, légers, délibérés, encombrants; ils parlent de tout, et ils ne savent rien : tel est Arrias, l'homme universel « qui aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose ». Il y a aussi les gêneurs, comme Théodecte, qui parlent fort, rient aux éclats, et désobligent toute une compagnie. Il y a les conseilleurs, comme Troïle, qui ont la manie de tout régenter, de distribuer à tous le blâme ou l'éloge. Il y a les bavards, « qui parlent un moment avant que d'avoir pensé », et il y a les puristes, « qui parlent proprement et ennuyeusement », les médisants, qui sont « piquants et amers » et dont le style « est mêlé de fiel et d'absinthe » : il faut les fuir d'aussi loin qu'on les découvre, « de toute sa force et sans regarder derrière soi ». Il y a les citateurs, qui ont toujours à la bouche un vers de Lucain ou un endroit de Sénèque; les érudits, qui ignorent ce que tout le monde sait, mais qui savent à merveille ce que tout le monde ignore : ainsi ils vous révéleront que « Nembrot était gauche et Sésostris ambidextre »; les mystérieux, qui vous disent à l'oreille les plus plates niaiseries du monde, et les indiscrets qui sont « transparents » et ne peuvent garder ce qu'on leur confie. Il y a aussi toute la légion des fats, des sots, des impertinents, des stupides, que La Bruyère a soigneusement distingués et dont le dénombrement serait infini...

Que leur manque-t-il à tous? Ce qu'ils croient le plus avoir, l'esprit, cet esprit véritable de la conversation qui « consiste bien moins à en montrer

beaucoup qu'à en faire trouver aux autres ». Il est une forme particulière de l'esprit de politesse, qui est l'âme de la bonne société et qui peut se définir « une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes ». Les « manières » sont de très petites choses qu'il est aisé d'acquérir et qu'il ne faut pas négliger : « elles sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal : une légère attention à les avoir douces et polies prévient leurs mauvais jugements ». Les paroles sont d'un emploi plus difficile; il faut plus que de l'attention pour « parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos ». En tout cas c'est un devoir que de parler peu, de savoir écouter et se taire, de s'appliquer à « dire simplement les plus grandes choses et noblement les plus petites ». Mais aussi quelle jouissance on éprouve quand on rencontre toutes ces qualités réunies ! Car La Bruyère le taciturne n'est point l'ennemi des belles conversations; il en sait goûter le prix; il lui semble même qu' « on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire ». A ses yeux, la vraie politesse ne remplace ni le talent, ni le génie, ni la vertu, mais elle leur donne cours et les fait aimer.

Par malheur le monde est ainsi fait que, le plus souvent, il est dupe de la fausse. Voyez Théobalde, le vieux bel-esprit, qui fut jadis la coqueluche et l'entêtement des femmes, et qui en impose encore par son air libre et présomptueux, sa vivacité sénile. Voyez le jeune Cydias, qui a enseigne de bel-esprit, et qui tient boutique de prose et de vers :

Il a un ami qui n'a pas d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps à un certain monde et de le présenter enfin dans les maisons comme homme rare et d'esquise conversation.

Ce fade discoureur n'a pas plutôt mis le pied dans un salon qu'il s'insinue auprès des femmes, et qu'il fait l'admiration, non point seulement de la bourgeoisie et de la province, mais de la ville qui se laisse prendre à ses simagrées. En revanche, Corneille ne plaisait guère dans le monde : il y était simple, timide, d'une ennuyeuse conversation; La Fontaine y paraissait « grossier, lourd et stupide ». Lui-même, l'auteur des *Caractères*, y est gêné et contraint, tandis qu'un fat y fait la loi. Décidément mieux vaut se tenir à l'écart, ou fuir bien loin.

Où fuir? La Bruyère sait une charmante petite ville, située à mi-côte et qui paraît peinte sur le penchant de la colline... Mais il n'y a pas couché deux nuits qu'il en veut sortir. Il est impossible d'y vivre : les caquets, les mensonges, la jalousie, la médisance y règnent, les sots y pullulent. Pauvre petite ville! Comme elle ressemble à Paris! dirons-nous. On y a sans doute moins d'élégance et moins d'esprit, on y est en retard sur les modes, mais j'ai peine à croire qu'on y soit plus vain et plus méchant que dans la grande ville que nous connaissons. Et puis il lui reste sa « fraîche rivière », sa « belle prairie », sa « forêt épaisse », son « beau ciel », son « air délicieux ». Mais rien de tout cela n'a pu vous retenir, ô philosophe! Retournez donc dans ce Paris qui vous tient, près des Cydias qui vous importunent, que vous détestez et dont vous

ne pouvez apparemment pas vous passer. « Le sage, dites-vous, *quelquefois* évite le monde, de peur d'y être ennuyé. » Mais votre sage, j'imagine, y revient toujours, et même il le recherche, ne fût-ce que pour l'observer et pour en médire à l'aise.

Peintre satirique de la société mondaine, comment La Bruyère a-t-il jugé la femme, qui en est l'âme? Tant vaut l'une, tant vaudra l'autre, immanquablement. Nous ne devons pas nous attendre à une appréciation indulgente.

La situation d'ailleurs était difficile. Pendant la première moitié du siècle la femme avait triomphé dans la société et dans la littérature : tout venait d'elle ou s'adressait à elle : on l'adulait, on la divinisait : son influence se retrouve partout. Cependant avait persisté dans les genres populaires la tradition gauloise, avec son cortège de plaisanteries effrontées sur les choses du ménage et sur celles du mariage. L'héroïque épopée de la Fronde, galante et burlesque à la fois, marque l'apogée et la chute de l'hégémonie féminine. L'ordre rentre dans l'état et dans les lettres; l'école classique de 1660, bourgeoise, rationaliste, imbue de l'esprit latin, se constitue en dehors de l'influence des femmes. Son opinion à leur égard est plutôt défiante malgré les formules galantes qui la voilent. Au reste les femmes n'y sont point trompées : dans la querelle des Anciens et des Modernes elles prirent parti pour ces derniers, en qui elles devinaient des alliés. En effet, la tradition féministe se relie de Mlle de Gournay à Mlle de Scudéry et à Charles Perrault. En 1693, Boileau écrit la X[e] satire, mordante et dis-

courtoise; Perrault, bon époux, bon père, et habile homme riposte par l'*Apologie*. La Bruyère, par prudence, ne se mêla pas au débat : à peine ajouta-t-il quelques paragraphes à son chapitre des *Femmes*.

Il devait hésiter à prendre trop vivement parti. D'une part le classique, le satirique, le célibataire qui étaient en lui se sentaient portés à médire des femmes : mais l'habitué de Chantilly et de Versailles était tenu malgré tout à certains ménagements. Cet ennemi des Normands s'en tira un peu en Normand. Il dit beaucoup de mal des femmes, comme il en disait de tout le monde, mais il en laissa entendre assez de bien pour qu'elles ne lui en gardassent pas une rancune inexpiable. Il mérite ainsi de figurer à double titre dans le spirituel recueil en deux volumes que M. Émile Deschanel a écrit sur le *Bien* et sur le *Mal qu'on a dit des femmes*.

Il faut commencer par le mal, puisque aussi bien La Bruyère a débuté par là.

Les femmes veulent paraître belles et pour cela elles s'y prennent d'étrange façon. Elles se fardent et s'enluminent, se plaquent du blanc et du rouge, se plombent ou s'allument le teint; les vieilles se mettent des boules de cire dans les mâchoires; telle antique beauté « meurt parée et en rubans de couleur ». Leurs toilettes sont extravagantes : elles se juchent sur de hauts talons, elles portent des chapeaux étranges, ou bien elles ont des coiffures folles que l'auteur a joliment décrites :

L'on condamne la mode qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre et la structure changent selon leurs caprices; qui éloigne les cheveux

du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner; qui les relève et les hérisse à la manière des bacchantes et semble avoir pourvu à ce que les femmes changent leur physionomie douce et modeste en une autre qui soit fière et audacieuse.

Assurément La Bruyère n'eût pas aimé les « frégates » du XVIIIe siècle : mais eût-il complètement approuvé les « Botticelli » du XIXe? Cela n'est pas très sûr. Pareil reproche, d'ailleurs, n'a rien de grave et ne doit pas charger outre mesure la mémoire des femmes de ce temps-là. Peut-être même l'auteur aurait-il pu les tenir quittes de leurs cheveux, puisque lui-même avait à se faire pardonner certaine perruque frisée, que mentionne l'inventaire du Petit-Luxembourg.

Voici encore quelques péchés véniels. Les femmes sont futiles : leur plus grande occupation, après s'être habillées, consiste à « sortir », à n'être pas chez elles, à aller au Cours ou aux Tuileries pour se regarder au visage et se désapprouver les unes les autres, ou encore à faire des visites :

Pénible coutume, asservissement incommode! Se chercher incessamment avec l'impatience de ne se point rencontrer, ne se rencontrer que pour se dire des riens, que pour s'apprendre réciproquement des choses dont on est également instruite,... n'entrer dans une chambre précisément que pour en sortir, ne sortir de chez soi l'après-dînée que pour y rentrer le soir, fort satisfaite d'avoir vu en cinq petites heures trois suisses, une femme que l'on connaît à peine, et une autre que l'on n'aime guère!

Mais voici qui est plus grave : elles sont joueuses et avares. D'honnêtes femmes se font brelandières, elles ouvrent leur maison à ceux qui paient, elles

leur offrent des dés et des cartes : c'est bien là un vice du temps, tous les auteurs comiques l'ont dénoncé. Elles sont coquettes aussi, et cherchent par tous les moyens à attirer les galants; infidèles et perfides avec cela. Au reste elles font des choix ridicules ou intéressés, et ne savent pas distinguer le vrai mérite. Elles s'amourachent du premier venu, pourvu qu'il ait la taille belle ou la jambe bien faite, de leur médecin, de leur valet, du comédien Roscius, du danseur Bathylle, de l'acrobate Cobus ou du joueur de flûte Dracon qui enfle si joliment ses joues. « Il reste encore Bronte, le questionnaire; le peuple ne parle que de sa force et de son adresse. » D'autres plus pratiques se font épouser, pour leur argent, quand elles sont vieilles, par de tout jeunes gens. Là, on pourrait soupçonner La Bruyère d'avoir forcé la note et d'avoir seulement peint de vilaines exceptions, si le théâtre de Regnard et celui de Dancourt ne foisonnaient d'aventurières de cette espèce.

Les femmes enfin sont dévotes : ainsi le veut la mode du temps. Elles cachent parfois leur conduite sous les dehors de la modestie; on les prendrait pour des vestales, tant « elles outrent l'austérité et la retraite ». Ces altières bigotes, en trompant Dieu se trompent souvent elles-mêmes : car elles deviennent la proie des directeurs. Le maître qu'elles se sont donné les exploite et les gouverne : leur cœur, leurs affaires, leurs plaisirs ne leur appartiennent plus; il faut tout partager avec lui. Tout est à lui dans la maison, jusqu'aux enfants et aux domestiques. Il leur faut attendre la mort de leur tyran

pour recouvrer bien tard leur liberté. Telle est la punition de leur hypocrisie.

Étant ce qu'elles sont, les femmes rendent malheureux leurs époux et le mariage n'est qu'un enfer. La Bruyère ne tarit pas sur l'infortune des pauvres maris bernés, trompés, négligés, domestiqués, anéantis, enterrés tout vifs par leurs femmes. Il a des mots qui veulent être cruels :

> Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir au moins une fois par jour d'avoir une femme ou de trouver heureux celui qui n'en a point.
>
> La philosophie nous fait vivre sans une femme ou nous fait supporter celle que nous avons.
>
> Ne pourrait-on pas découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ?

Médiocres boutades qui ne valent pas les traits empoisonnés de La Rochefoucauld : « Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux », ni les joyeuses pointes de Regnard : « Le mariage est une chose si importante qu'il faut y songer... toute sa vie ».

D'autres jugements plus modérés que La Bruyère a portés sur les femmes inquiètent davantage, parce qu'ils semblent témoigner d'un secret dédain. Bien qu'il mette très haut leur génie épistolaire, il leur dénie presque le droit et la possibilité de s'instruire. Elles n'ont pas, dit-il, à s'en prendre aux hommes si elles ne sont pas savantes. Elles en sont empêchées par la faiblesse de leur complexion, ou la paresse de leur esprit, ou le soin de leur beauté, ou leur naturelle légèreté; et c'est tant mieux pour les maris. Car une femme savante est comme « une belle

arme » artistement ciselée, qui n'est pas d'usage. Depuis Philaminte, il est vrai, les femmes savantes avaient mauvaise réputation : mais au temps même où La Bruyère les considérait comme un meuble inutile (il en vient à les comparer à un cheval de manège!) l'abbé de Fénelon avait meilleure opinion de la capacité intellectuelle et morale des jeunes Françaises de son siècle, et il leur consacrait son charmant traité de l'*Éducation des filles*.

D'ailleurs, chez La Bruyère, il importe de faire la part de cet esprit satirique qui, en s'attaquant aux femmes, a toujours beau jeu. Par bonheur on trouvera dans son livre mainte pensée plus douce et plus clairvoyante. Si les femmes ont des défauts, c'est bien souvent la faute des maris qui les délaissent et rougiraient de se montrer avec elles, ou bien celle des parents qui les sacrifient à leur égoïsme, les relèguent au couvent, leur imposent de fausses vocations, ne les traitent jamais en êtres raisonnables et libres. Les femmes sont parfois moins coupables que victimes. Il est vrai que le cœur les guide plus que le jugement. « Elles sont extrêmes; elles sont meilleures et pires que les hommes ». Meilleures n'est pas assez dire, car il en est d'excellentes. Nul n'a mieux senti ni mieux exprimé que La Bruyère le charme de la vraie grandeur, de la vraie beauté, de la vraie bonté, quand elles sont réunies dans ce qu'il peut y avoir de plus parfait au monde, c'est-à-dire dans une femme :

Il y a chez certaines une grandeur simple, naturelle, qui a sa source dans le cœur,... un mérite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de

toute leur modestie, qui échappent et se montrent à ceux qui ont des yeux.

Un beau visage est le plus doux de tous les spectacles et l'harmonie la plus douce est le son de voix de celle que l'on aime.

Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

On pourrait relever encore çà et là bien d'autres traits consolants : mais tout s'efface devant le charmant et mystérieux portrait d'Arténice, où La Bruyère a tracé, avec une délicatesse de pinceau que l'on n'eût pas attendue de lui en un pareil sujet, l'idéal féminin qu'il adorait en secret. Il eût cru profaner cette pure image en la mêlant à la foule grimaçante des caractères qu'on trouve au chapitre des *Femmes* : il l'a transportée bien loin et lui a construit une chapelle dans un coin réservé du chapitre des *Jugements*. Avec quel religieux et tendre respect il l'a parée de toutes les grâces et de tous les mérites ! Jeune et fleurie, sentimentale et vive, spirituelle, instruite, simple par-dessus tout, grave, sérieuse, avec une pointe de mélancolie, cette belle personne est « comme une nuance de raison et d'agrément, qui occupe les yeux et le cœur de ceux qui lui parlent ; on ne sait si on l'aime ou si on l'admire : il y a en elle de quoi faire une parfaite amie, il y a aussi de quoi vous mener plus loin que l'amitié ».

Qui est-elle, cette femme idéale dont l'aimable et solide vertu rachète à elle seule les péchés de toutes les autres ? Quelle est cette élue qui a trouvé grâce devant le satirique morose, et pour laquelle, sans

doute, a battu ce cœur qu'on croyait insensible? Elle n'est point assurément, quoiqu'on l'ait prétendu, la jeune duchesse de Bourbon : La Bruyère n'eût point souhaité à la fille de Louis XIV de « paraître sur un plus grand théâtre ». Est-elle cette *Catherine* Turgot, devenue Mme de Villandry, que La Bruyère aurait célébrée sous l'anagramme d'*Artenice*, comme a fait Chaulieu sous celui de *Ricanète*? Mais elle eut une réputation déplorable, et, au moment où parut ce portrait, elle était engagée dans un procès scandaleux. Si c'est elle, que signifierait cet éloge? Est-il une apologie, ou un châtiment, ou la plus prodigieuse des illusions d'amour? Arténice ne serait-elle pas plus simplement cette marquise de Bellefoière, avec laquelle La Bruyère fut très lié et que l'on soupçonnait de lui avoir fourni « ce qu'il y avait de plus supportable » dans son livre?

Nous n'en saurons jamais rien : mais il est agréable, il est vraisemblable même de supposer que notre philosophe, dans la société brillante où il vivait, a pu se laisser apprivoiser à de beaux yeux et a connu quelque personne dont le commerce l'aurait mené « un peu plus loin que l'amitié ». S'il ne s'est pas marié, ce ne fut donc pas simplement par égoïsme, parce qu'il n'a pas voulu s'embarrasser d'un ménage, et parce que seul « l'homme libre peut s'élever au-dessus de sa fortune », se mêler au monde et aller de pair avec les plus honnêtes gens. Peut-être nourrissait-il au fond de son cœur une inclination sans remède et sans espérance.

Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagements que l'on nous défend,

qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par vertu.

Dans cette remarque, placée intentionnellement tout à la fin du chapitre du *Cœur*, il est difficile de ne pas entrevoir quelque fière et discrète confidence. Tout comme Alceste aimait les hommes, le misogyne La Bruyère a peut-être lui aussi aimé les femmes, et quelque femme. Cela expliquerait à la fois tout le mal qu'il a dit de l'espèce, ayant souffert par elles, et le bien qu'à l'occasion il en a pensé. Cela justifierait aussi le curieux témoignage déjà cité : « Toutes les femmes le couraient..., » quoiqu'il ne fût pas beau et ne voulût pas toujours être aimable. Elles avaient bien raison de le courir et de l'apprécier, malgré toutes ses duretés à leur endroit. Il n'y a qu'un crime qu'elles ne lui eussent point pardonné, et dont avec leur sûr instinct elles sentaient qu'il n'était pas coupable : l'indifférence.

3. LES CONDITIONS : PLUME, ROBE, CLERGÉ, FINANCE

Dans un salon l'esprit efface toutes les distinctions sociales : il n'y a plus de juge, d'avocat, de financier, ni même d'auteur, il n'y a que des « honnêtes gens ». Mais aussi chacun reprend en sortant le visage qu'il a laissé à la porte ; il redevient lui-même, ou du moins ce qu'il a le plus l'habitude d'être ou de paraître : il appartient de nouveau à sa condition. C'est un nouvel aspect, et non le moindre, sous lequel il importe de considérer les hommes.

L'importance de ce point de vue n'a pas échappé à nos écrivains. C'est sur l'étude des conditions que Diderot essaiera de fonder le drame moderne, et que Lesage avant lui fondera le roman. Déjà, au temps de Molière, M. Josse était orfèvre et M. Guillaume marchand de tapisseries, M. Purgon était médecin et M. Fleurant apothicaire, Vadius était cuistre et Acaste marquis. Mais ce n'étaient là que de plaisantes silhouettes. La Bruyère enfoncera davantage dans ce pli qu'imprime la condition au caractère et qui était, semble-t-il, encore plus accusé de son temps qu'il ne l'est du nôtre. Aujourd'hui bien des barrières qui existaient alors sont tombées; il n'y a plus de castes ni d'offices; les « corps » eux-mêmes s'en vont, et l'esprit qui les animait, et leurs préjugés, et leurs privilèges, et jusqu'aux signes extérieurs par lesquels ils se distinguaient entre eux et en imposaient à la foule. La condition est devenue la profession : elle ne tient plus étroitement à l'homme, elle tend à être un simple vêtement qu'on endosse et qu'on quitte après l'avoir gardé le moins possible. Aussi la comédie humaine que La Bruyère avait sous les yeux était-elle mieux ordonnée et plus facile à débrouiller que celle sur laquelle a travaillé un Balzac, ou celle qui s'offre à nos modernes romanciers.

Le livre des *Caractères* nous présente le tableau des conditions sociales de 1688 : mais la peinture est inégalement poussée. L'auteur a procédé par à-coups et par touches successives : tantôt il a groupé ses observations, tantôt il les a disséminées. De plus, comme il cherchait à faire du neuf, il a peu répété ce

que d'autres avaient dit avant lui, il a au contraire insisté sur quelques aspects encore inaperçus.

De l' « homme de lettres » il ne pouvait pas ne rien dire : il y aurait eu de l'affectation à passer un pareil sujet sous silence. Mais après Molière, après Boileau et tant d'autres il n'avait guère à ajouter. Depuis le temps qu'ils se peignent eux-mêmes, les écrivains nous ont livré le secret de leurs faiblesses et de leurs ridicules. Il y a toujours eu des Zoïles jaloux et des Théocrines infatués. Notons cependant, parmi l'immense tribu des beaux esprits, l'apparition d'une nouvelle variété : le philosophe ami des femmes, qui débite gravement dans des milieux bien préparés « ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiqués ». Cydias n'est pas seulement Fontenelle, c'est déjà le portrait de plus d'un « savant » du XVIIIe siècle.

Quant à l'écrivain honnête, au penseur scrupuleux « qui essaie de jeter quelque finesse et quelque profondeur dans ses ouvrages », bien triste est sa condition. Il est la proie des mauvais critiques, qui condamnent avant de lire, ou qui ne comprennent pas, ou qui n'osent pas avoir le courage de leur opinion : d'ailleurs à tous « le plaisir de la critique ôte celui d'être vivement touchés des belles choses ». Son mérite, qui devrait le mettre au premier rang dans la société, ne lui assure qu'à grand'peine le droit de ne pas mourir de faim. La république est ainsi faite que n'importe quel art mécanique ou quelle vile condition procure des avantages plus solides que la science et les belles-lettres. « Le comédien couché dans son carrosse jette de la boue

au visage de Corneille qui est à pied. » Aussi Antisthène ne veut-il plus entendre parler d'encre, de papier, de plume, d'imprimeur ni d'imprimerie : comme l'illustre auteur du *Cid*, il est saoûl de gloire et affamé d'argent. Écoutons sa plainte ardente :

Suis-je mieux nourri et plus lourdement vêtu, suis-je dans ma chambre à l'abri du nord, ai-je un lit de plumes, après vingt ans entiers qu'on me débite sur la place?... Ai-je un grain de ce métal qui procure toutes choses? Le vil praticien grossit son mémoire... et il a pour gendre un comte ou un magistrat. Un homme *rouge* ou *feuille morte* devient commis et avec de l'argent il devient noble. B** s'enrichit à montrer dans un cercle des marionnettes, BB** à vendre en bouteilles l'eau de la rivière.... *Mercure* est *Mercure*, et rien davantage, et l'or ne peut payer ses médiations et ses intrigues; on y ajoute la faveur et les distinctions. Et, sans parler que des gains licites, on paie au tuilier sa tuile et à l'ouvrier son temps et son ouvrage. Paie-t-on à un auteur ce qu'il pense et ce qu'il écrit? Et, s'il pense très bien, le paie-t-on très largement? Se meuble-t-il, s'anoblit-il, à force de penser et d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillés, qu'ils soient rasés; il faut que, retirés dans leurs maisons, ils aient une porte qui ferme bien : est-il nécessaire qu'ils soient instruits? Folie, simplicité, imbécillité... de mettre l'enseigne d'auteur ou de philosophe!.......

Cette âpre revendication des droits de l'idée contre la tyrannie des intérêts matériels est-elle de 1691 ou bien de 1835? Est-ce bien Antisthène qui parle ainsi, ou n'est-ce pas déjà Chatterton? Voilà en tout cas qui éclaire d'un jour singulier la condition et les aspirations des écrivains vers la fin du grand siècle. Nous sommes loin des classiques plaisanteries sur le poète crotté. On sent que la royauté des hommes de lettres est proche : Lesage est déjà là, et Voltaire va naître.

Les médecins et les juges occupent dans la société,

comme les auteurs, une place en vue qui les désigne aux traits de la satire. Les premiers surtout avaient fourni à Molière une si ample moisson qu'il ne restait plus à La Bruyère qu'à glaner après lui : à peine leur consacre-t-il deux pages dans son livre, et c'est moins pour les attaquer que pour séparer leur cause de celle des charlatans. « Tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé et bien payé. » L'essentiel est de ne pas livrer sa santé ni sa bourse aux mains des empiriques, des Carro Carri dont le remède universel vous guérira de tous vos maux, et vous dépouillera plus sûrement encore de tout votre argent. Le vrai médecin est celui qui a des remèdes spécifiques, qui demande aux simples leurs vertus curatives, qui observe soigneusement les climats, les temps, les symptômes et les complexions, et qui guérit « de la manière seule qu'il convient à chacun d'être guéri ». L'illustre Fagon eut-il vraiment tous ces mérites, dignes du médecin de campagne de Balzac ? Je ne sais, mais il est curieux de remarquer combien les médecins de La Bruyère ressemblent peu aux joyeux fantoches de Molière.

Le monde du Palais est moins bien partagé que celui de la Faculté. Si dans Antagoras La Bruyère ne fait guère que reprendre les inoffensives plaisanteries de Racine sur les plaideurs, en revanche dans maint autre endroit du livre il renchérit sur la tradition gauloise, peu favorable aux procureurs et aux juges. Ici il dénonce la puérile jalousie qui met aux prises pour des questions de préséance la grande et la petite robe ; là il raille la mine austère, l'air impor-

tant de ces chats-fourrés dont la gravité étudiée en impose au public. Ailleurs il s'élève contre la désinvolture des jeunes magistrats qui singent les petits-maîtres de la cour, et à qui manquent également la science et la conscience du redoutable métier qu'ils exercent. Cette fonction de décider souverainement des vies et des fortunes des hommes est dévolue à de jeunes adolescents qui passent « de la férule à la pourpre » et dont tout le mérite consiste à avoir assez de « sacs de mille francs » pour payer leur office. Aussi a-t-on des magistrats galants et dissolus, qui ne rendent pas la justice, mais la vendent aux femmes à qui ils veulent plaire ; ou bien qui la diffèrent par le respect exagéré des formes et l'interminable longueur des procédures.

Dans cette vive satire on peut relever quelque trace d'animosité. Aux juges et aux procureurs La Bruyère, on le sent, préfère de beaucoup les avocats, à ceux qui condamnent ceux qui défendent. Il cite avec éloge les Gomons et les Duhamels, les Le Maistres, les Pucelles et les Fourcroys. Il blâme la coutume qui s'était introduite d'interrompre les avocats au milieu de leur action et de « bannir l'éloquence du seul endroit où elle est en place ». Ce n'est pas qu'il approuve les bavards et les déclamateurs ; il estime que Perrin Dandin n'a pas eu tort de rappeler l'Intimé au fait. Mais si régler les audiences est bien, régler les bureaux serait encore mieux, et il importe moins « de mettre une fin aux plaidoyers que d'en chercher une aux écritures », nous dirions aujourd'hui à la paperasserie. Pareille préoccupation du droit de la défense n'est pas

commune alors et sent étrangement son philosophe.

Mêmes abus dans le clergé. L'ami de Bossuet et de Fénelon n'a point fermé les yeux aux travers de la condition ecclésiastique. Il les a peints avec la verve d'un bourgeois de Paris, qui n'est point dupe des vaines apparences.

Un pasteur frais et en parfaite santé, en linge fin et en point de Venise, a sa place dans l'œuvre auprès les pourpres et les fourrures : il y achève sa digestion pendant que le Feuillant ou le Recollet quitte sa cellule et son désert, où il est lié par ses vœux et par la bienséance, pour venir le prêcher, lui et ses ouailles, et en recevoir le salaire, comme d'une pièce d'étoffe.

Là encore personne n'est à sa place : le pasteur devrait paître son troupeau et le moine prier dans la solitude. Mais la vocation n'est point ce qui règle le choix d'un état si grave. Le public scandalisé voit prêtres et chanoines rivaliser entre eux d'émulation pour ne pas se rendre aux offices, et se montrer d'autre part fort attentifs aux belles offrandes, aux riches rétributions et à la perception des taxes. « Ce sont peut-être des apparences qu'on pourrait épargner aux simples et aux indévots. » Ceux-là même qui prêchent sont beaucoup moins apôtres qu'orateurs; ils cherchent un évêché plus que des conversions :

Tel tout d'un coup, et sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même : « Je vais faire un livre » sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles... De même un homme dit en son cœur : « Je prêcherai » et il prêche : le voilà en chaire sans autre talent ni vocation que le besoin d'un bénéfice.

Quand il a fini, on le met au lit, on l'essuie, on

lui prépare des rafraîchissements; il se fait dans sa chambre « un concours de monde de tous les états et de tous les sexes, pour le féliciter sur l'agrément et sur la politesse de son langage ». Cette figure de prédicateur à la mode, choyé par les jolies dévotes, n'est point rare à cette époque : vers le même temps Boileau la mettait en bonne place dans sa *Satire des femmes*.

Un autre type fait date dans l'histoire des mœurs : c'est celui du directeur. Est-il prêtre ou laïc? La Bruyère l'a laissé dans l'ombre. Il n'a certes pas eu l'intention de jeter la suspicion sur l'admirable ministère d'un du Guet ou d'un Fénelon. La direction d'âmes a eu au XVIIe siècle ses saints et ses héros. Mais aussi combien de fausse monnaie a été mêlée à la bonne! Avec une cour dévote, que de singeries et d'émulations à la ville! Le directeur qu'il dénonce n'est point le confesseur ni le guide spirituel, c'est le parasite mondain qui fait métier de dévotion. C'est Tartuffe régentant au nom du ciel toute la maison d'Orgon, ou plutôt (car Tartuffe est un aventurier trop cynique) c'est déjà M. Doucin (de Marivaux), plus habile en patelinage, un M. Doucin plus relevé, qui, au lieu de dominer l'esprit de deux vieilles filles, cherche des conquêtes plus fructueuses et s'assure aux dépens de quelques grandes dames une confortable existence.

Un seul même en gouverne plusieurs; il cultive leur esprit et leur mémoire, fixe et détermine leur religion; il entreprend même de régler leur cœur... Il est le dépositaire de leurs joies et de leurs chagrins, de leurs désirs, de leurs jalousies, de leurs haines et de leurs amours. Il les fait rompre avec leurs galants, il les brouille et les réconcilie avec leurs maris,

et il profite des interrègnes. Il prend soin de leurs affaires, sollicite leurs procès et voit leurs juges. Il leur donne son médecin, son marchand, ses ouvriers; il s'ingère de les loger, de les meubler, et il ordonne de leur équipage. On le voit avec elles dans leurs carrosses, dans les rues d'une ville et aux promenades, ainsi que dans leur banc à un sermon, et dans leur loge à la comédie. Il fait avec elles les mêmes visites, il les accompagne au bain, aux eaux, dans les voyages; il a le plus commode appartement chez elles à la campagne.... Les enfants, les héritiers, la bru, la nièce, tout en dépend. Il a commencé par se faire estimer ; il finit par se faire craindre...

Le portrait est bien joli, et on le sent peint d'après nature. L'auteur a dû avoir maintes fois sous les yeux ce type du sigisbée-factotum, de l'ami des femmes de 1690, du temps où la Maintenon commençait à jeter

sur la France ravie
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin.

Au fond, quel que soit le costume qui distingue les conditions, la société toute entière souffre d'un même mal, qui commence à manifester d'inquiétants symptômes : le mal d'argent. De profonds bouleversements s'opèrent dans les fortunes. La bourgeoisie, profitant de l'essor donné au commerce et à l'industrie, s'est enrichie. La noblesse, tenue à l'écart du gouvernement, ne sert plus que de décoration fastueuse au grand règne : elle décline et s'appauvrit : pour beaucoup de maisons illustres c'est la gêne et quelquefois la ruine. Parmi les gens de qualité, les uns, les plus avisés, se retirent à la campagne, quand ils peuvent, et quand le roi le permet. D'autres, moins scrupuleux, « fument leurs terres » par de bourgeoises alliances : ils jouent au naturel, deux

siècles avant Augier, le *Gendre de M. Poirier*. Les cyniques cherchent à rattraper à l'hombre et au lansquenet la fortune qui les fuit; ou bien encore ils se lancent dans les affaires, ils ont des accointances avec les financiers. En effet, l'homme d'argent est là.

Né en France au temps de Particelli et de Mazarin, il a survécu à la disgrâce de Fouquet, aux arrêts du Parlement, aux sévérités de Colbert. La comédie de Molière a semblé l'ignorer : plus préoccupée de l'éternel ridicule humain que des mœurs du siècle, elle a négligé de peindre l'agent secret de corruption sociale qui déjà préparait sourdement son règne : le Dorante du *Bourgeois* n'est qu'un louche aventurier, un escroc du grand monde, dont la figure est à peine dessinée. Mais, à partir de 1683, l'homme d'argent relève la tête, l'espèce va pulluler, les parvenus de la finance deviennent la plaie dévorante de cette société dont les beaux dehors recouvrent mal la prochaine décadence.

La Bruyère, petit-fils de marchands et fils d'un contrôleur de rentes, lui-même ancien trésorier de Caen, longtemps engagé dans de coûteux procès, ami et protégé du ministre Pontchartrain, devait faire à l'argent et aux financiers une place importante dans son livre. Le chapitre des *Biens de Fortune* est un de ceux qu'il a le plus retouchés; les 28 paragraphes de 1688 ont été poussés à 83 dans les éditions suivantes. La matière semblait inépuisable pour le moraliste et pour le peintre.

En dénonçant les méfaits de l'argent, il venait après bien d'autres. Il cherche à rajeunir l'idée par

le tour piquant des mots, mais il ne fait guère en cela que répéter ce que Montaigne, La Rochefoucauld, tous les satiriques français et latins avaient dit avant lui. Seulement il est plus amer et donne plus libre cours à son humeur chagrine : où l'auteur des *Maximes* avait glissé des *quelquefois* et des *peut-être*, celui des *Caractères* bien souvent ne met rien qui atténue la sévérité de ses jugements. Pour lui le commerce n'est qu'un vol : « L'on ouvre et l'on étale tous les matins, pour tromper son monde, et l'on ferme le soir après avoir trompé tout le jour ». Le jeu n'est qu'une friponnerie : « Je permets à un fripon de jouer grand jeu, je le défends à un honnête homme. » On connaît la belle page où il décrit le visage implacable et triste des joueurs assemblés. Il reproche à l'argent non seulement de corrompre la société, mais aussi d'avilir la famille, de détruire les sentiments de nature, l'affection des pères et des enfants : « Les enfants peut-être seraient plus chers à leurs pères et réciproquement les pères à leurs enfants sans le titre d'héritiers ». Le mariage d'argent lui semble un honteux marché, mais le mariage pauvre est la pire des aventures : « C'est alors qu'une femme et des enfants sont une violente tentation à la fraude, au mensonge et aux gains illicites... » Désolante et injuste pensée qu'on voudrait rayer du livre, et que seule a pu exprimer un homme qui ne fut ni époux ni père.

Si le moraliste pousse ainsi les choses au noir, ce n'est point par un pur artifice de rhétorique : c'est parce qu'il a sous les yeux les vivants témoignages de cette corruption. Il eût pu nous donner ce por-

trait du joueur ou de la joueuse de son temps, qui manque à la collection des caractères, et dont Regnard ne laissera qu'une trop spirituelle et légère esquisse. De même il eût pu marquer d'un trait plus fort les chevaliers à la mode en quête de riches bourgeoises sur le retour : mais il abandonnait sans doute aussi cette matière aux auteurs comiques. Il a couru au plus pressé : c'est à la peinture de l'homme d'argent lui-même qu'il a consacré tous ses soins d'artiste et son indignation d'honnête homme.

Là du moins il venait le premier : seul Boileau, dans quelques vers de la VIIIe satire, avait osé dénoncer la puissance naissante des financiers, mais il ne l'avait fait qu'en termes fort généraux. La Bruyère va les démasquer et les marquer au fer rouge.

Qu'étaient ces P. T. S. que l'auteur des *Caractères* a désignés, tantôt sous leur nom, tantôt sous ces transparentes initiales? C'étaient les partisans, traitants ou sous-traitants, fermiers ou sous-fermiers, ou simples « donneurs d'avis », tous ceux qui prenaient à ferme les revenus du roi, c'est-à-dire vivaient sur le peuple qu'ils pressuraient de leurs exactions et qu'ils s'ingéniaient à faire accabler de taxes nouvelles. Ils venaient on ne sait d'où, bourgeois enrichis, ou bien laquais engraissés dans des emplois subalternes, et qui apportaient dans leur besogne toute l'âpre insolence des parvenus. Comme ils tenaient en main les finances de l'État, les grands les flattaient, pour réparer à leur contact les brèches de leurs fortunes, et le roi lui-même, parfois jaloux de leurs « scandaleuses dorures », les crai-

gnait, car il en avait besoin. L'époque de la Ligue d'Augsbourg et de la guerre de la succession d'Espagne fut l'âge d'or des partisans : à eux seuls profitèrent les désastres de la France. Quand La Bruyère parle de « ces âmes sales pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir et de ne point perdre... », c'est à eux surtout qu'il songe. Ailleurs il les nomme, avec un haut-le-cœur et un dégoût profond d'honnête homme :

Si vous entrez dans les cuisines,... si vous examinez en détail tous les apprêts des viandes qui doivent composer le festin qu'on vous prépare, si vous regardez par quelles mains elles passent, et toutes les formes différentes qu'elles prennent avant de devenir un mets exquis;... si vous voyez tout le repas ailleurs que sur une table bien servie, quelles saletés! quel dégoût!.... De même n'approfondissez pas la fortune des partisans.

Un bon financier ne pleure ni ses amis, ni sa femme, ni ses enfants.

En effet, voyez-les tous. Sosie a passé de la livrée par une petite recette à une sous-ferme; il s'est élevé à quelque grande fortune sur la ruine de plusieurs familles : le voici noble, même homme de bien et marguillier de sa paroisse. Sylvain est seigneur de l'endroit où ses aïeux payaient la taille : « Il n'aurait pu autrefois entrer page chez Cléobule, et il est son gendre ». De même Dorus, Chrysippe et tant d'autres. Ergaste est un incomparable donneur d'avis : « Il exigera un droit de ceux qui boivent l'eau de la rivière ou qui marchent sur la terre ferme; il sait convertir en or jusques aux roseaux, aux joncs et à l'ortie ». Champagne, « au sortir d'un dîner qui

lui enfle l'estomac et dans les douces fumées du vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôterait le pain à toute une province, si l'on n'y remédiait ». Mais y remédie-t-on toujours? Crésus n'a pas laissé de quoi se faire enterrer, il est mort insolvable, sans médecin ni curé : oui, mais, en attendant, il a joui des immenses richesses qu'il avait volées, il les a épuisées par le luxe et la bonne chère. Et pour un Crésus qui finit mal, combien d'autres vivent et meurent en odeur de sainteté, non seulement eux, mais leurs femmes! Arfure, cette fière bigote, cheminait seule autrefois pour aller à l'église et était mal placée pour entendre le sermon du carme ou du docteur. Mais aujourd'hui, quel changement!

Son mari est entré dans le huitième denier : quelle monstrueuse fortune en moins de six années! Elle n'arrive à l'église que dans un char, on lui porte une lourde queue; l'orateur s'interrompt pendant qu'elle se place; elle le voit de front, n'en perd pas une seule parole, ni le moindre geste : il y a une brigue entre les prêtres pour la confesser : tous veulent l'absoudre, et le curé l'emporte.

Ainsi La Bruyère évoque à nos yeux tout un monde nouveau que ses prédécesseurs avaient à peine entrevu et que les auteurs vont largement exploiter après lui. Les Fauconnets, les Georges, les Bourvalais et les Bernards deviennent d'importants personnages avec lesquels il faudra compter désormais dans la littérature comme dans l'État. Au siècle suivant ils se reconnaîtront en M. Turcaret ou même dans le paysan parvenu de Marivaux. Au XIXe, une fois dissipée la noble illusion romantique, ils se retrouveront partout dans la

comédie et dans le roman : ils s'appelleront Mercadet chez Balzac, Maître Guérin ou Vernouillet chez Augier, Rougon chez Zola, Lechat chez M. Mirbeau. Mais tous, quel que soit leur rang dans la société, leur degré d'avidité ou d'effronterie, la forme et la diversité de leurs appétits, ils sont les descendants de ces hommes de proie que La Bruyère a le premier stigmatisés et mis tout vivants dans son livre.

Tout à la fin du chapitre des *Biens de fortune* se dressent, comme deux statues au fond d'une galerie de tableaux, les saisissants portraits de Giton et de Phédon, qui sont peut-être dans toute l'œuvre de La Bruyère ce que le public connaît le mieux et admire le plus. Ce gros homme encombrant, qui sue ingénûment l'or et l'égoïsme, et ce pauvre hère famélique et craintif, qui ose à peine s'asseoir sur le bord d'un siège, n'incarnent pas seulement le Riche et le Pauvre de tous les temps : ils sont aussi en un sens de véritables symboles sociaux qu'il faut replacer dans leur siècle et dans leur milieu. Ils sont le riche et le pauvre de ce monde moderne qu'entrevoyait La Bruyère, où la concurrence humaine s'est faite plus âpre, et où l'argent est devenu le seul dispensateur des biens et des honneurs.

4. LA COUR, LES GRANDS, LE ROI

Malgré la puissance croissante de l'argent qui la mine sourdement par la base, la vieille société conserve tout son éclat extérieur : jamais, à vrai dire, elle n'a brillé d'une splendeur plus vive Un lieu sur-

tout attire les regards et s'impose à l'admiration de l'univers : c'est la cour de France. Son prestige est encore immense à cette époque : les temps du *Mariage de Figaro* ne sont pas venus. Ce petit pays situé « à quelque quarante-huit degrés d'élévation du pôle et à plus d'onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons » exerce une véritable fascination jusque sur les parties les plus reculées du royaume :

Xantippe, du fond de sa province, sous un vieux toit et dans un mauvais lit, a rêvé qu'il voyait le prince, qu'il lui parlait, qu'il en ressentait une extrême joie. Il a été triste à son réveil, il a conté son songe et il a dit : « Quelles chimères ne tombent pas dans l'esprit des hommes pendant qu'ils dorment ! »

La Bruyère, petit bourgeois de Paris, a vécu ce rêve : il a pénétré et il a vu. Il était admirablement placé pour comprendre. Il était de la cour juste assez pour s'y mouvoir librement, pour ouvrir ses yeux à tous les spectacles, ses oreilles à toutes les paroles, et pour se glisser partout en témoin dédaigné et attentif. Il n'apportait d'ailleurs aucun préjugé de race, aucune de ces terribles colères à la Saint-Simon, aucune jalousie ni ambition inavouées. Il n'avait non plus au fond du cœur aucun sentiment général d'hostilité ni de révolte, et il était fort éloigné, quand il se promenait sous les ombrages de Marly, de songer par avance aux « principes de 89 ». Même il subissait un peu de cet impérieux ascendant, qu'il nous est facile de railler aujourd'hui, mais auquel un homme du XVIIe siècle, fût-il le plus indépendant des philosophes, ne pouvait entière-

ment se soustraire. Nul, mieux que La Bruyère, n'a su nous rendre l'air des gens, la physionomie des choses, et pénétrer vraiment dans le secret du lieu. Ses jugements ne sont jamais dictés par l'ignorance ni par la haine : aussi leur sévérité est-elle plus accablante que n'aurait été la plus cruelle des satires.

Si le chapitre où il a parlé de la *Cour* semble encore un peu moins ordonné que les autres, cette négligence n'est qu'apparente et recèle un art caché. Nous croyons ainsi voir revivre à nos yeux ce monde agité où fermentent tant d'intérêts divers, où se croisent tant de subtiles intrigues, où se profilent et circulent tant d'originaux variés. Tout le tableau tumultueux de cette burlesque et sauvage mêlée d'appétits, de vices et de ridicules tiendra entre deux phrases que l'auteur n'a pas inscrites pour rien à la première et à la dernière ligne de son chapitre.

Le reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il **ne sait** pas **sa cour** : il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble **en lui** par ce seul mot.

Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite.

Donc la cour est un lieu de mensonge, et il faut la fuir. Tous les autres paragraphes du chapitre ne sont qu'une longue confirmation de l'une et de l'autre de ces propositions. Sachons gré pourtant à l'auteur, bien qu'il ne sût pas sa cour, d'être resté : car c'est à ce prix qu'il a pu si bien nous renseigner et nous avertir.

Comme toujours il a procédé par un habile mélange

de réflexions et de portraits. Nous croyons être à l'Œil-de-Bœuf de Versailles et assister invisibles, tel l'écolier du *Diable boiteux*, au défilé des personnages. Nos sens et notre esprit sont occupés; ensemble nous regardons, nous écoutons et nous pensons.

Une chose apparaît d'abord. Tous ces gens qui vont et viennent, qui font les importants, se saluent ou se tournent le dos, se cherchent ou se fuient, se font des protestations d'estime et de dévouement, ou bien se déchirent en souriant, tous ils obéissent au même mobile, qui est l'intérêt. « L'on se couche à la cour et l'on se lève sur l'intérêt : c'est ce que l'on digère le matin et le soir, le jour et la nuit. » Obtenir des places, ou des rangs, ou des faveurs, tout est là. Pour cela il n'est qu'un moyen, la tromperie, tantôt fine et tantôt grossière, parfois aimable et parfois cruelle. Il faut « étaler » toute la journée, comme les marchands, c'est-à-dire toujours tromper, toujours surfaire, toujours paraître, toujours chercher à plaire à qui peut être utile.

Telle est la race des courtisans : les espèces en sont variées et ne sont point toutes malfaisantes. Mais c'est en vain qu'on chercherait dans cette foule un seul homme de bien. Qu'aurait-il à y faire? « Vous êtes homme de bien, vous ne songez ni à plaire ni à déplaire aux favoris, uniquement attaché à votre maître et à votre devoir? Vous êtes perdu! »

Voici d'abord quelques types amusants, à peu près inoffensifs : ils appartiennent à l'innombrable légion des vaniteux et des sots, dont les manèges ne trompent guère que ceux qui veulent se laisser

abuser. Celui-ci entre en coup de vent « sans saluer que légèrement », « marche des épaules et se rengorge comme une femme »; il interroge, sans regarder celui auquel il s'adresse et sans l'écouter; il parle d'un ton élevé pour bien marquer sa supériorité. Tandis qu'il préside au milieu d'un cercle, arrive un grand. Quelle chute soudaine! Toute cette hauteur ridicule et contrefaite tombe d'un seul coup : le voilà réduit à lui-même et remis au niveau du premier venu. Ceux-là, Clitandre et Cimon, semblent seuls chargés des détails de tout l'État; ils courent, passent et repassent; leur profession est d'être vus et revus, de tout savoir ce qu'on peut ignorer, de se mêler à la foule des courtisans pour s'avancer; ils « portent au vent » comme un cheval qui lève le nez aussi haut que les oreilles; ils sont « attelés tous deux au char de la Fortune »; mais y seront-ils jamais assis?

Voici maintenant des êtres plus dangereux, les ambitieux, les avides, qui jouent des coudes pour arriver à tout prix. Certains, qui ne sont pas les pires, sont ces gens « aventuriers et hardis », qui ne doutent de rien, se produisent d'eux-mêmes, disent qu'ils sont très forts, et se font croire sur parole; ils percent ainsi la foule et parviennent à l'oreille du prince : leur faveur ne durera pas, mais ils auront poussé une belle pointe et se retireront enrichis. Plus haïssable est celui qui sans rien laisser au hasard dirige savamment ses paroles et ses actes vers le but suprême : il ne nomme pas les choses par leur nom, il ne dit pas ce qu'il pense, il calcule et dose habilement tous ses jugements : « Il

a des torrents de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme qui est en faveur, et pour tout autre une sécheresse de pulmonique ». Il sait pleurer d'un œil et rire de l'autre : « Tyran de la société et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, un ris forcé, des caresses contrefaites... » N'espérez de cet ambitieux recuit ni candeur, ni franchise, ni générosité, ni simple équité : il est capable de tout : il veut « cheminer ».

D'autres ne sont ni sots ni méchants : ils sont aimablement cyniques, « flatteurs, complaisants, insinuants, dévoués aux femmes, dont ils ménagent les plaisirs, étudient les faibles et flattent toutes les passions... » Ils se faufilent ainsi au Louvre et à Versailles, « ils embrassent et ils sont embrassés; ils rient, ils éclatent, ils sont plaisants, ils font des contes : personnes commodes, agréables, riches, qui prêtent et qui sont sans conséquence ». Tel ce M. Langlée dont parlent Saint-Simon et Mme de Sévigné : homme de rien, devenu à la cour l'arbitre du goût et l'intendant des plaisirs.

Ce sont là des portraits peints à grands traits : mais La Bruyère excelle aussi à saisir dans la vie des courtisans quelques détails significatifs, les instants de faveur, les minutes décisives pour lesquelles ils ont vécu des jours et des mois. Le prince vient-il d'accorder à celui-ci un bon gouvernement, une place éminente ou une forte pension? Il déborde de joie, il exulte, mais il veut avoir l'air désintéressé et dit : « Je suis bien moins content du don que de la manière dont il a été fait ». Que de fois avons-nous

surpris ce naïf mensonge sur les lèvres d'un favori du jour et avons-nous pensé tout bas ce que la Bruyère a ajouté tout haut : « Ce qu'il y a en cela de sûr et d'indubitable, c'est qu'il le dit ainsi! » D'ailleurs les visages démentent toujours les paroles et trahissent les sentiments secrets. Personne, pas même Saint-Simon, n'a poussé plus loin que la Bruyère l'étude des physionomies. Le chef-d'œuvre du genre est la description qu'il a faite de la figure d'un heureux, « le jour même où il a été nommé à un nouveau poste et qu'il en reçoit les compliments » : mélange de fausse modestie et de joie mal contenue, airs de détachement affecté, sentiment très vif de la nouvelle dignité, volupté délicieuse qui s'insinue, gonfle le cœur et le visage : avec cela, quelle contenance froide et sérieuse l' « heureux » prend déjà avec ceux qui ont cessé d'être ses égaux! Comme il se laisse griser aux embrassements et aux caresses des grands « qu'il ne voit plus de si loin »! La Bruyère, là encore, dit le mot vrai : « C'est une courte aliénation ».

Ce visage est comique, mais il en est d'affreux et de répugnants : ceux des courtisans, dès que le prince paraît. En vain cherchent-ils à faire belle figure : les sentiments les plus bas, l'adulation, l'ambition, la lâcheté leur sautent à la face et les enlaidissent. « Leurs traits sont altérés, leur contenance est avilie; les gens fiers et superbes sont les plus défaits, car ils perdent le plus du leur. »

On a trouvé excessif cet autre mot de La Bruyère sur le visage du prince qui fait « toute la félicité du courtisan », comme Dieu fait « toute la gloire et le

bonheur des saints ». Mais le duc de Richelieu, le marquis de Villeroi et bien d'autres ne s'exprimaient pas autrement : ils parlaient de « cieux ouverts » pour signifier une audience royale, et ils ne se faisaient aucun scrupule de comparer à Dieu leur « adorable maître ». Mme de Sévigné elle-même mettait au-dessus de tous les plaisirs de ce monde celui « de vivre quatre heures entières avec le Roi ». Voir le roi et en être vu était pour un homme de cour le devoir de sa condition et la source de toute faveur. Saint-Simon raconte comment le roi « regardait à droite et à gauche, à son lever, à son coucher, à ses repas, en passant dans les appartements, dans les jardins de Versailles...; il voyait et remarquait tout le monde, aucun ne lui échappait, jusqu'à ceux qui n'espéraient pas même être vus... » La Bruyère n'a rien exagéré lorsque, dans l'admirable peinture de la messe royale qu'il nous a laissée, il fait converger tous les détails du tableau vers ce trait final : les courtisans tournant le dos au prêtre et aux saints mystères, pour élever leurs faces vers le roi, « à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqués » ...« Ce peuple paraît adorer le prince, et le prince adorer Dieu... » La subordination semblait alors naturelle, et La Bruyère a jugé plus prudent de ne pas nous dire au juste tout ce qu'il en pensait.

Ce tableau de la cour est sévère, mais il n'est pas chargé. Pour s'en convaincre on n'a qu'à se reporter, sinon à Saint-Simon qui peut sembler suspect, du moins aux épistoliers et aux mémorialistes du temps, aux sermonnaires qui ne tarissent point sur ce sujet

et distinguent, comme Massillon, trois bassesses à la cour, celle d'adulation, celle de dissimulation, celle de dérèglement, enfin à Mme de Maintenon elle-même qui a tout résumé en un mot quand elle a dit : « Ce pays-ci est effroyable... » Comparé aux autres, La Bruyère semblera presque indulgent ; car, tout au fond de son mépris, il n'est pas impossible de démêler un peu de pitié.

Peindre les grands après la cour était pour un moraliste une entreprise plus hardie. En effet, la cour, malgré tout son éclat, était un lieu fort mêlé où maints parvenus coudoyaient d'authentiques gentilshommes. Presque tous les auteurs du temps en avaient déjà médit librement, jusqu'au bon La Fontaine, qui n'aimait pourtant point à se brouiller avec les puissants. Le roi lui-même tolérait ces attaques, qui se tournaient presque toujours en hommage à sa personne. Mais avec les grands il n'en allait pas de même : le champ d'observation était plus restreint ; la satire devenait dangereuse et allait expirer, pour ainsi dire, au pied du trône. Ces « grands » étaient les princes du sang et les représentants de cette noblesse de race qui servait au roi comme de garde d'honneur : au demeurant un petit nombre de privilégiés, et parmi eux, au premier rang, les Condé. Et c'était un ex-précepteur à gages, devenu petit gentilhomme, qui osait dire leur fait à ce qu'il y avait de plus puissant sur la terre après le roi !

Il est vrai que dans le chapitre du *Mérite* on peut lire, comme contrepartie aux hardiesses contenues dans celui des *Grands*, ce beau portrait d'Æmile où l'auteur fait un magnifique éloge de l'illustre aïeul

des Condé. Mais là même on pouvait démêler quelque restriction singulière : « Il ne lui a manqué que les moindres vertus », ou quelque hyperbole dont l'énormité inquiète comme une ironie : « Il a su ce qu'il n'avait jamais appris... », et encore au paragraphe suivant : « Les enfants des Dieux naissent instruits... » Dans la bouche d'un La Feuillade pareille louange semblerait naturelle : elle surprend davantage sous la plume peu naïve de La Bruyère, qui terminera quelque part son parallèle du grand homme et du héros par cette conclusion : « L'un et l'autre mis ensemble ne valent pas un homme de bien ».

De fait ce chapitre des *Grands* est avec celui des *Biens de fortune* le plus courageux et le plus pénétrant qu'il ait écrit. Les originaux qu'il y peint, il ne les a pas rencontrés seulement dans la foule, et observés par le dehors dans l'antichambre de Versailles ou dans le parc de Chantilly. Il a vraiment vécu avec eux, non point pendant quelques heures d'exception, mais d'une vie intime et coutumière qui a duré plus de dix ans et qui dure encore. Nous ne le saurions pas que nous le devinerions à l'accent singulier de ces pages, à la vive pointe d'amertume et de fierté qui les relève. Le domestique des Condé nous a livré le secret de ces Altesses « à qui il était », et aussi de quelques autres au commerce desquelles il a été admis. Avec elles il ne s'en est pas tenu aux simples apparences ni aux ridicules extérieurs : c'est leur âme même qu'il lui a été loisible de pénétrer et dont il nous apporte la ressemblante image.

Ces âmes de grands ne sont point belles. D'abord, en un sens, elles ressemblent à toutes les âmes.

Mêmes faiblesses, mêmes petitesses, mêmes travers d'esprit, mêmes brouilleries dans les familles et entre les proches, mêmes envies, mêmes antipathies.... Avec de bons yeux on voit sans peine la petite ville, la rue Saint-Denis, transportées à V** et à F**... Le fond est le même que dans les conditions les plus ravalées : tout le bas, tout le faible et tout l'indigne s'y trouvent.

Seuls quelques travers et quelques vices plus accusés les distinguent. Les grands sont un peu plus sots que le vulgaire et plus infatués. Il se figurent être parfaits : personne en dehors d'eux n'a droiture d'esprit, ni délicatesse, ni habileté; seuls ils possèdent tout cela parce qu'ils sont grands. Quelle grossière erreur! « Ce qu'il y a jamais eu de mieux pensé, de mieux dit, de mieux écrit, et peut-être d'une conduite plus délicate ne nous est pas toujours venu de leur fonds. » L'esprit même qu'ils ont parfois et dont ils se targuent, ils l'ont acheté ou bien emprunté aux hommes de valeur dont ils s'entourent : car c'est leur seul avantage, et il est immense, « d'avoir à leur service des gens qui les égalent et qui les passent quelquefois ». D'ailleurs il ne manquent pas de les payer d'ingratitude : car ils sont durs et cruels. Rendre un cœur content, combler une âme de joie, soulager une infortune, tenir les promesses qu'ils ont faites, regretter leurs meilleurs serviteurs, ils n'y songent même point. Ils suivent leur pente et se laissent gouverner par leurs sentiments : « âmes oisives sur lesquelles tout fait d'abord une vive impression ». Les moins mauvais d'entre eux sont encore ceux qui ne nous font point de mal, parce

qu'ils n'en trouvent pas l'occasion, et qui sont, comme Pamphile, d'inoffensives marionnettes, ou bien qui savent, comme Théognis, masquer leur égoïsme sous les dehors d'une exquise politesse.

Au fond, que leur reste-t-il ? Le courage militaire ? Mais voyez le médiocre ressort de cette vertu : vous est-il difficile d'être brave quand vous êtes un prince, quand vous sentez que les yeux de milliers d'hommes sont fixés sur vous seul, quand vous avez à soutenir la gloire d'un grand nom ? Quelle différence avec le soldat « qui meurt obscur et dans la foule » ! « Jetez-moi dans les troupes comme un simple soldat, je suis Thersite ; mettez-moi à la tête d'une armée dont j'aie à répondre à toute l'Europe, je suis Achille. » Par là encore la supériorité des grands n'est qu'empruntée. En réalité il ne leur demeure rien, pas même leur nom et leur naissance dont ils sont si fiers. Combien de belles généalogies que d'Hozier n'a pas faites ! de noms savamment anoblis à la Flamande ou à l'Italienne, de syllabes supprimées, de particules ajoutées, d'héroïques prénoms puérilement empruntés aux romans de chevalerie, à l'histoire romaine ou à la mythologie grecque ! Tout cela n'empêche pas qu' « il y a peu de familles dans le monde qui ne touchent aux plus grands par une extrémité et par l'autre au simple peuple ». Pour rappeler cette élémentaire vérité, La Bruyère trouvera des expressions hardies et fortes qui déconcertent.

Telle est la cour, et tels sont les grands. A tant de faiblesses il faut une compensation qui rétablisse l'équilibre de la monarchie si gravement compromis,

Sainte-Beuve a justement remarqué que tous les premiers chapitres du livre sont comme des degrés successifs, une longue avenue montante, par où l'on arrive à un autel haut placé, où resplendit l'image du roi. Cet aboutissement d'un ouvrage de si libre allure n'a rien qui doive surprendre : il était nécessaire. Contre la formidable coalition d'ennemis que lui valait sa franchise, l'auteur avait besoin d'un appui ; certaines des courageuses vérités qu'il avait proclamées portaient très haut, tout près de la personne du souverain : il fallait, comme on l'a dit, détourner la foudre menaçante, et il est admirable que le simple chapitre du *Souverain ou de la République* ait été un suffisant paratonnerre. D'ailleurs la sincérité de l'écrivain n'était pas en jeu. Si peu courtisan que fût notre philosophe, il devait sentir quelque peu l'ascendant de celui qui régnait alors sur tous les esprits et sur tous les cœurs, et qui devait en bien des cas lui sembler le meilleur recours contre les sottises des uns et les injustices des autres. Enfin l'artiste impeccable qui avait consacré tant de soins à nous laisser des originaux de son siècle une image aussi complète que possible, ne pouvait se dispenser de placer dans son livre le caractère de celui qui à lui seul prétendait être l'état et le siècle lui-même. A côté et au-dessus de tous ces portraits, il fallait le portrait du roi : l'offense eût consisté à l'omettre.

Cependant la tâche était difficile : car il s'agissait là d'un portrait à visage découvert, où le jeu commode des clefs n'était pas de mise. Et puis, de quel style traiter un pareil sujet ? Il ne pouvait être ques-

tion de satire : d'autre part l'auteur ne se sentait pas d'humeur à emboucher la trompette des plats panégyriques. Il fallait donc peser soigneusement tous les mots, faire en sorte qu'il n'y eût rien de trop ni rien de manque.

La Bruyère s'est tiré de ce mauvais pas avec son habileté et son honnêteté coutumières. Avant d'en venir au souverain, il commence par traiter de la République, c'est-à-dire des affaires de l'État, qui, si elles sont aux mains d'un seul, du moins intéressent tout le monde : il peut ainsi glisser à l'adresse du monarque une foule de vérités utiles et de conseils opportuns. Puis, comme il faut en venir dans ce chapitre aux inévitables portraits satiriques dont le public se montre si friand, l'auteur s'en acquitte plaisamment sur le dos des nouvellistes. Démophile est alarmiste, il colporte les bruits les plus fâcheux, il croit toujours que l'État est à deux doigts de sa perte. Basilide est optimiste, il ne voit partout que succès et triomphes, ne rêve que *Te Deum* et actions de grâces. Tels sont les nouvellistes du temps de La Bruyère : qu'aurait-il dit, grands dieux, des journalistes d'aujourd'hui ? Il fait ensuite avec modération le procès des hommes au pouvoir, ministres et favoris. Il trace du plénipotentiaire caméléon un portrait tout à fait soigné, où il analyse avec finesse les devoirs complexes et les roueries permises du métier de diplomate.

Nous voilà enfin par ces longs préliminaires doucement conduits à ce portrait en pied de Louis XIV, qui devait être mis en bonne place dans cette riche galerie des caractères du temps.

Ce serait folie de demander à La Bruyère d'être tout à fait La Bruyère, quand il parle du Roi-Soleil, c'est-à-dire de trouver des mots à l'emporte-pièce, des ironies qui cinglent, des tours de style qui font une blessure. Mais il a donné à peu près tout ce qu'on pouvait raisonnablement attendre de son courage et de sa sincérité.

Le portrait est flatté, mais il n'est pas flatteur. Le conseil s'y glisse à chaque ligne, soit dans le bel apologue du bon berger qui « est fait pour son troupeau » tandis que son troupeau n'a point été fait pour lui, soit dans le morceau final d'une si noble allure : « Que de dons du ciel ne faut-il pas pour bien régner ?.... » Ces dons, il est bien entendu que Louis les a eus, et qu'il a mérité par là le nom de Grand, mais nulle part Louis n'est expressément nommé, et presque toujours il est loué pour les qualités qu'il a vraiment possédées, pour son sérieux, son air d'empire et d'autorité, sa noble et aimable générosité, son discernement des hommes et des choses, son application attentive aux affaires de l'État et aux moindres détails du Gouvernement. La Bruyère n'a point marqué certains défauts. Mais les voyait-il comme nous, et pouvait-il les marquer clairement ?

Il y a pourtant dans ce trop beau portrait quelques lignes qu'on voudrait effacer. C'est le passage où il dit que le roi « ménage ses peuples comme ses enfants ». Ce sont surtout les allusions répétées et fâcheuses à « l'extinction de l'hérésie », au « bannissement d'un culte faux, suspect et ennemi de la souveraineté ». La Révocation était encore toute

récente, et personne ne pouvait alors mesurer l'iniquité ni les suites de l'attentat : La Bruyère a partagé l'illusion qui fut celle d'autres grands esprits, il a été dupe du même mirage. Mais il vaut mieux ne pas l'excuser ainsi : car c'est de l'auteur des *Caractères* que pareille aberration surprend et chagrine le plus. Du moins cette faute qu'il a commise, et pour laquelle nous avons le droit d'être sévères, nous fait-elle mieux sentir toutes les raisons que nous avons par ailleurs de l'aimer et de l'admirer.

CHAPITRE IV

LE PHILOSOPHE

1. LA MORALE DE LA BRUYÈRE

N'eût-il voulu être que le peintre de son temps, La Bruyère ne pouvait se dispenser d'être aussi un moraliste. Les hommes qui s'agitent et qui passent ne sont qu'un aspect éphémère de l'homme éternel qui demeure, et, si l'on analyse les « modes » et les « usages » du moment, on pénètre toujours jusqu'aux travers et aux ridicules permanents dont ils sont l'expression. L'auteur des *Caractères du siècle* ne s'y est pas mépris et après avoir vivement tracé le portrait des hommes de son temps il a placé, juste après celle du Souverain, une autre image d'une vérité encore plus compréhensive et plus haute, celle de l'homme même.

Maint passage du *Discours sur Théophraste* et de cette *Préface* sans cesse retouchée, dont tous les mots semblent avoir été pesés, nous renseignent clairement sur l'intention de l'écrivain. Ce ne sont

pas des « lois de la morale » qu'il a essayé de formuler : il n'a « ni assez d'autorité ni assez de génie » pour cela. Mais, comme « on ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction », il a du moins voulu que ces remarques et réflexions fussent « accommodées au simple peuple » et qu'elles tendissent toutes à ce but supérieur qui est de « rendre l'homme raisonnable ». Ce grand artiste aurait cru n'avoir rien fait, s'il avait fait seulement œuvre d'art :

S'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein...

Il demande des hommes un plus grand et plus rare succès que les louanges, et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs...

Nous sommes donc en droit, après avoir admiré l'habileté consommée de l'écrivain et du portraitiste, de nous tourner vers le moraliste, et de lui demander quelle conception il s'est faite de l'homme et de sa condition terrestre, au nom de quels principes et vers quel but il essaie de le guider.

Sur ce point la critique lui a été généralement sévère, et ceux-là même, qui ont le plus admiré l'artiste, font de graves réserves au sujet du penseur Vinet, toujours préoccupé des idées morales, reproche à La Bruyère la pauvreté de sa doctrine : « Il a, dit-il, plus de justesse que de profondeur, plus de vivacité que de force », et il lui refuse le titre de philosophe. Prévost-Paradol le range bien parmi les « moralistes », mais il en fait « le peintre des apparences plus que des réalités, des figures et des mines plus que de l'âme, de ce qui passe plus de ce qui

demeure », et il ajoute : « Il laisse aux Pascal, aux La Rochefoucauld, aux Vauvenargues cette investigation hardie et cette grande curiosité qui s'attaquent au fond même de notre nature. » Taine déclare qu'« il n'apporte aucune vue d'ensemble ni en morale ni en psychologie... Il ne découvre que des vérités de détail. » Nisard lui-même, qui sait si bien analyser le faire exquis de l'artiste, accuse le moraliste de « se tenir dans une sérénité aimable, plus heureux d'avoir saisi le ridicule et créé l'expression qui le peint, qu'affecté de la tristesse de la matière et du peu d'efficacité probable de sa leçon. » Il en vient jusqu'à dire : « Pourvu qu'il réussisse, soit à nous amuser aux dépens des autres, soit à nous rendre plus curieux de nous-mêmes, *peu lui importe que nous devenions meilleurs* et qu'il suscite dans notre conscience un trouble salutaire... Il n'en veut pas à ses originaux, même à ceux de la pire espèce... »

L'imputation est grave et imméritée : pour ne point croire à la sincérité d'un auteur, et pour supposer qu'il a eu un dessein diamétralement opposé à celui qu'il a proclamé, il faudrait un faisceau de bonnes preuves qui semblent ici faire un peu défaut. Il est aisé de montrer que La Bruyère n'a pas été un Pascal, mais aussi il serait peu équitable de le lui reprocher. Rien ne l'empêche d'avoir fait à sa façon œuvre de généreux moraliste en même temps que d'écrivain exquis ; il a eu sa méthode à lui, dont il était bien maître, j'imagine, et qui, pour être moins pressante que celle d'un Pascal et ne pas viser au même but, n'en est pas moins sincère, et peut sembler tout aussi efficace. La vérité est que chez La

Bruyère il n'y a pas trace de dilettantisme moral, ni d'indifférence à la vertu et au vice ; bien au contraire, tout dans l'homme et dans l'œuvre respire une sympathie profonde et peu banale pour le bien : pour ne la point sentir il faut avoir lu superficiellement les *Caractères*, ou plutôt s'être laissé hypnotiser par l'art souverain qui y règne.

Il y a bien une morale de La Bruyère : c'est quand il s'agit de la définir avec précision que les difficultés surgissent.

D'abord cette morale semblera, au moins sur un point, très inférieure à celle des autres maîtres du genre : elle n'est pas systématique. Avec Pascal ou La Rochefoucauld on se sent vite à l'aise, parce qu'on a affaire à un corps de doctrine qu'il est loisible de démêler. Montaigne lui-même, sous le désordre apparent de la forme et en dépit de la relativité affectée de ses jugements, est très maître de sa pensée et tient fort à certaines idées qui sont la clef de toute sa philosophie. La Bruyère ne procède à peu près nulle part par raisonnement suivi ; son esprit semble aller à l'aventure, par vives saillies ou par subtiles insinuations ; à travers la variété déconcertante des remarques qui s'entrecroisent, et se contredisent parfois, il n'est pas toujours facile de dégager l'idée maîtresse qui les inspire. On ne sait par où pénétrer dans le for de l'écrivain, ni par où l'embrasser tout entier.

De plus il faut compter avec l'obscurité voulue du plan, et la persistance de certaine équivoque qui depuis deux siècles plane sur la pensée intime de l'ouvrage. De l'intention purement raisonnable du

livre, annoncée dans le *Discours sur Théophraste*, ou de l'intention chrétienne, déclarée cinq ans plus tard dans la *Préface du Discours de réception*, laquelle doit-on considérer comme l'expression vraie du dessein de l'auteur? Le chapitre des *Esprits forts* devrait nous fournir, à ce qu'il semble, la solution du problème : mais ici encore La Bruyère, toujours un peu mystérieux, n'a pas voulu nous mettre en main la clef désirée ; il nous a laissé le soin de deviner et de choisir. Ces pages contiennent-elles d'une façon explicite la véritable signification du livre, et, de même qu'on s'est ingénié à découvrir dans les *Maximes* je ne sais quelle arrière-pensée janséniste, faut-il voir dans les *Caractères* une sorte d'apologie religieuse à l'usage des gens du monde? Comme on a soutenu cette thèse par d'ingénieux arguments, la chose vaut la peine d'être élucidée.

Avant tout il importe de ne pas mêler à la question des *Caractères* celle des *Dialogues sur le quiétisme* qui en est complètement distincte. Quelle que soit l'authenticité de ces *Dialogues* (et il est bien difficile d'admettre que ceux qu'a édités l'abbé du Pin soient de la plume de La Bruyère), ils ne peuvent rien prouver en faveur de l'intention religieuse des *Caractères*. Si La Bruyère a vraiment écrit sur le quiétisme, il ne l'a fait que dans les deux dernières années de sa vie, à une époque où son livre était à peu près achevé sous sa forme définitive et avait atteint déjà sa huitième édition. On en pourrait seulement conclure qu'à ce moment précis, qui est celui de la *Préface du discours de réception*, les idées de La Bruyère étaient tournées du côté

de la religion; mais on n'en saurait logiquement déduire la signification d'une œuvre composée antérieurement, fruit de vingt années de réflexions assidues et de patientes études. Nous avons au contraire toutes sortes de bonnes raisons d'en appeler du La Bruyère de 1694 défendant après coup son œuvre au La Bruyère de 1688 fixant à l'avance, en pleine liberté d'esprit, le plan et les limites de son livre. Au reste il ne faudrait pas exagérer la signification des *Dialogues*. Il est tout naturel que l'ami de Bossuet ait tenu à dire son mot dans la grande querelle théologique qui passionnait les esprits; Boileau a bien dit le sien sur la question de la grâce, sans qu'il faille pour cela chercher aux vers des *Satires* ou de l'*Art poétique* aucune arrière-pensée r igieuse. Il y avait à cette époque un coin de théologie dans toutes les têtes, même les plus libres : ainsi le voulait une longue tradition à laquelle personne ne songeait à se soustraire : mais cette théologie n'avait rien d'absorbant, et l'esprit savait fort bien lui faire sa part.

Il ne faudrait pas non plus, par un excès tout contraire, élever le moindre doute sur la parfaite solidité de la foi religieuse de l'auteur des *Caractères*. Il n'y avait rien en lui de ce que nous appelons aujourd'hui un libre penseur. Il n'a pas songé un seul instant que les Français de son temps pussent se dispenser d'obéir aux commandements de l'Église non plus qu'aux édits du Roi. Mais s'il se trouve, sur toutes ces questions, dans un état d'esprit assuré et tranquille, au point de ne pas concevoir qu'on ait la liberté de penser autrement, il est en même temps

dans une disposition toute bourgeoise et cartésienne. Il est un « honnête homme », élevé dans la tradition monarchique et chrétienne; il s'y tient loyalement, ne veut rien soupçonner au delà, et met ces vérités à part au-dessus de toute discussion. Mais il recouvre toute sa liberté d'appréciation sur les personnes et les choses qui touchent même d'assez près à ces principes réservés. Voilà pourquoi il a pu écrire ce livre à la fois raisonnable et hardi des *Caractères*, qui n'est pas plus une œuvre de révolte qu'il n'est une œuvre d'apologie.

Le chapitre des *Esprits forts* est intéressant à étudier à ce point de vue. Dans les trois premières éditions il était très court, et ne contenait guère que des observations d'une portée générale, notamment une vive satire du libertinage considéré comme une mode et un faux jugement, au même titre que l'hypocrisie.

Il y a deux espèces de libertins : les libertins, ceux du moins qui croient l'être, et les hypocrites ou faux dévots, c'est-à-dire ceux qui ne veulent pas être crus libertins.... Le faux dévot ou ne croit pas en Dieu, ou se moque de Dieu; parlons de lui obligeamment, il ne croit pas en Dieu.

C'est la réplique au mot fameux du chapitre de la *Mode* : « Un dévot est celui qui sous un roi athée serait athée ». On se demande même pourquoi La Bruyère n'a pas fondu dans la *Mode* ce chapitre originellement si court des *Esprits forts* : car il y avait un joli pendant à faire au portrait d'Onuphre. Sans doute il a voulu que ce chapitre, pourvu d'un titre bien voyant, fût destiné à le protéger contre certaines interprétations malveillantes : c'était, après

celui du *Souverain*, le second paratonnerre, dont a parlé Sainte-Beuve.

Il ne s'y trouvait alors aucun essai de démonstration directe de l'existence de Dieu. L'auteur le prenait de haut avec les libertins, les considérait comme étant de mauvaise foi et ne daignait pas discuter avec eux. Il y alléguait la preuve traditionnelle et sentimentale qui a bien son prix, mais qui, en pure logique, ne saurait passer pour un argument : « Je sens qu'il y a un Dieu et je ne sens pas qu'il n'y en ait point : cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile, je conclus que Dieu existe ». Mais, en 1692 (septième édition) la cour est devenue dévote, le roi est plus ombrageux qu'au temps du *Tartuffe* sur les choses de la religion, La Bruyère s'est fait des ennemis puissants qui vont partout incriminer la morale de son livre et la dénoncer à l'indignation des âmes pieuses : c'est alors que, pour parer au danger et pour prouver la pureté de ses intentions, il ajoute à son chapitre ces longs développements oratoires qui jurent un peu avec le ton et le tour du reste de l'ouvrage.

Toute cette dernière partie à été sévèrement jugée : en la déclarant « ingénieuse mais faible », Prévost-Paradol a exactement résumé l'opinion de la critique.

Il est certain que sur les grandes questions de l'existence de Dieu, de la Providence, de l'immortalité de l'âme, La Bruyère n'apporte aucune vue personnelle. Il s'en tient aux démonstrations des apologistes et surtout à celles des philosophes : car dans sa pensée c'est plutôt du spiritualisme que

du christianisme qu'il s'agit. Il emprunte à Descartes sa méthode et reprend, sans y ajouter une force nouvelle, la célèbre preuve métaphysique : « Je *pense*, donc Dieu existe ».... De même il réédite les preuves de l'immortalité, notamment celle qui est dérivée de la simplicité essentielle de l'âme.

Il est plus à l'aise quand il invoque l'argument tiré du spectacle du monde : ce raisonnement est le plus commode à manier pour un homme de lettres et son effet est grand sur les esprits. Pascal, qui en avait usé, y voyait moins une preuve logique qu'un infaillible procédé d'émotion. La Bruyère n'a pas retrouvé les mêmes accents : son apostrophe à Lucile est loin de produire sur nous la même impression de détresse et d'épouvante que la tragique peinture des deux infinis : même il s'y trouve, mêlées à d'assez beaux mouvements d'éloquence, quelques pointes de mauvais goût : « Par cette élévation de Saturne, élevez vous-même, si vous le pouvez, votre imagination à concevoir.... » La nouveauté relative du morceau consiste surtout dans son caractère scientifique. Le Traité de la *Pluralité des Mondes* venait de paraître, et La Bruyère tenait à utiliser dans l'intérêt du spiritualisme les données exactes que le sceptique Fontenelle savait rendre accessibles au grand public. Voilà pourquoi il incorpore dans la preuve des causes finales les principaux résultats des calculs astronomiques sur la superficie, la solidité, le diamètre de la lune, sur la distance qui la sépare de la terre, sur celle de Saturne, celle des étoiles. D'autre part il reprend à Pascal ses considérations sur les infiniment petits, il allègue l'exemple du

ciron, et, à l'aide du microscope, il fait voir « le nombre presque innombrable de petits animaux » que contient une goutte d'eau, ou bien les mille matières organiques et vivantes que recèle « une tache de moisissure de la grandeur d'un grain de sable ». C'est ainsi que de Pascal et de Fontenelle il nous conduit à Bernardin de Saint-Pierre et aux *Études de la Nature*.

Essaie-t-il, comme il lui arrive à trois ou quatre reprises, de passer de la démonstration du théisme à celle du christianisme, il est moins heureux, et ne procède plus que par exclamations un peu vides : « Quelle majesté! quel éclat des mystères! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine! » Ou bien il tire un argument dangereux et fragile de ce fait que les Siamois « supportent nos religieux et nos prêtres » tandis que nous ne tolérerions pas leurs Talapoins, et il s'écrie : « Qui fait cela en eux et en nous? Ne serait-ce point la force de la vérité? » Ou bien encore il ne craint pas d'emprunter aux *Pensées* la fameuse règle des partis : « La religion est vraie, ou elle est fausse.... Il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu ». Mais sous sa plume l'argument a beaucoup perdu de son implacable rigueur : on y chercherait en vain le cri d'angoisse et d'amour qu'a poussé Pascal : « Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après... » Il ne faut pas demander à l'auteur des *Caractères* ces sublimes raisons tirées de l'ordre du cœur, où excelle l'auteur des *Pensées*.

Tout compte fait, ce serait rendre à la religion

aussi bien qu'à La Bruyère un médiocre service que de considérer ces quelques pages du chapitre des *Esprits forts* comme la clef de voûte et le support de l'ouvrage entier. La morale des *Caractères* n'est liée à aucun système religieux dont elle ne serait qu'un corollaire. L'auteur n'a pas eu à opter entre le point de vue chrétien et le point de vue raisonnable, parce qu'à ses yeux il n'y avait aucune opposition entre la raison et la foi. Mais c'est uniquement au point de vue raisonnable qu'il s'est placé, parce que, dans un livre destiné à être lu de tous, il voulait faire œuvre de sagesse humaine et non point d'édification pieuse.

Pour cela cet honnête homme, « né Français », ne s'est pas contenté d'observer le train du monde et de réfléchir à ce qu'il voyait, mais il s'est adressé aussi aux grands moralistes de sa race; il leur a demandé ce qu'ils avaient pensé de l'homme; il a tâché d'accorder ensemble leurs réponses; il les a corrigées par ses réflexions propres, et, s'il lui est arrivé de redire ce qu'ils avaient dit avant lui, du moins il l'a dit comme sien. Car il a mis son originalité à dégager des systèmes de ses prédécesseurs quelques-unes des vérités communes qu'ils avaient déja publiées.

Montaigne surtout lui a beaucoup fourni. On sait le mépris de l'auteur des *Essais* pour cette raison humaine qui lui servait à fourbir si joliment des armes contre la raison même, et qu'il représente si fragile dans l'enfance, si déconcertée et incertaine dans l'âge mûr, si refroidie et obscurcie dans la vieillesse. On sait combien il s'est complu à noter

toutes les contrariétés des jugements et des sentiments humains, et comment selon lui le bonheur dépend surtout de la science pratique de la vie et du dédain souverain de la mort. La Bruyère a beaucoup retenu de cette philosophie. Il insiste lui aussi sur les inégalités et les faiblesses de notre nature. Il représente l'homme inconstant dans ses opinions, frivole dans ses goûts, téméraire dans ses conjectures, entêté dans ses préjugés; parfois il cherche à le rabaisser au niveau des bêtes, et à réduire à néant les facultés dont il est le plus fier. Il juge sévèrement l'enfance et ne se laisse point prendre à ses grâces naïves :

> Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés.... Ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes...

Les vieillards ne valent pas mieux : ils sont jaloux des plaisirs auxquels ils ont dû renoncer; ils sont chagrins, « fiers, dédaigneux et d'un commerce difficile »; surtout ils sont avares :

> Il ne faut ni vigueur, ni jeunesse, ni santé pour être avare... Cela est commode aux vieillards, à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes.

Presque tout le chapitre des *Jugements* et une bonne partie de celui de l'*Homme* ne sont qu'une ingénieuse variation sur ce thème emprunté à l'*Apologie de Raimond Sebond.*

Dans ce long procès qu'il fait à l'infirmité de la nature humaine, La Bruyère ne procède pas seulement de Montaigne, mais aussi de La Rochefou-

cauld. Il est bien près de trouver, comme l'auteur des *Maximes*, que l'amour-propre est à la source de toutes nos actions et que la « vertu n'irait pas loin si la vanité ne lui tenait compagnie ». Il dit la même chose à sa façon :

> Nous faisons par vanité et par bienséance les mêmes choses et avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination et par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fièvre qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimait point.

Mais voici qui le distingue à la fois de ses deux modèles : il se tient à égale distance du pessimisme chagrin de l'un et de l'égoïsme souriant de l'autre. Comparé à La Rochefoucauld, il a une vue, sinon plus pénétrante, du moins plus large et plus juste du cœur humain ; il ne cherche pas comme lui à faire entrer tous nos sentiments et tous nos actes dans le cadre étroit d'une sèche définition ; il sait que l'homme est souvent un mystère à lui-même et aux autres, et il ne se fait point de l'existence cette conception désolée qui va jusqu'au nihilisme moral ; surtout il n'apporte pas à cette étude un esprit de paradoxe, ni un cœur ulcéré par des ambitions déçues. Sans être moins clairvoyant, il est plus indulgent ; il est résigné à prendre l'homme comme il est, sans lui demander l'impossible :

> Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes, et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève.

D'autre part, tandis que Montaigne s'observe lui-même avec trop de complaisance et n'observe que

lui, tandis qu'il base toute sa philosophie sur le retranchement de l'effort et sur l'abstention de l'esprit et du cœur devant certains problèmes qui intéressent au plus haut point la conscience morale, La Bruyère a une préoccupation moins égoïste ; il met un accent plus grave à parler des mêmes choses ; il a une conception plus profonde du sérieux de la vie. En lui se fait jour un sentiment tout nouveau de mélancolie qu'on chercherait en vain chez l'exubérant Gascon. Sans condamner irrémédiablement la nature humaine et nous vouer au désespoir, il ne prend pas son parti aussi facilement que lui des travers et des vices de notre condition. Il les constate et il en souffre. De là cette tristesse hautaine, qui donne aux *Caractères* leur saveur propre. On sent chez l'auteur un homme de pensée et d'idéal dont la noblesse morale est cruellement offensée par les médiocrités de l'existence.

Par là il se rattache moins à Montaigne, dont la quiétude philosophique lui répugne, qu'à Pascal, à Vigny, à toute la lignée des pessimistes stoïciens ou chrétiens. On peut rapprocher ces deux mots, malgré le soin qu'a pris La Bruyère lui-même, après Pascal, de les opposer l'un à l'autre. Bien qu'il ait cruellement raillé ce « jeu d'esprit » qu'est le stoïcisme, et « ce fantôme de vertu et de constance » qu'est le sage du Portique, de quel nom faut-il appeler la belle attitude du philosophe de Chantilly, conscient de son mérite personnel, retranché dans sa dignité comme dans un fort, et haussant son âme sans défaillance au-dessus de ces biens de fortune et de ces honneurs mondains

convoités du vulgaire? N'y a-t-il point là quelque stoïcisme, du moins au sens qu'on attache communément à ce mot, et ne peut-on pas supposer qu'il en a demandé le secret à ces anciens qu'il connaissait bien?

Ce stoïque n'a du moins rien de raide ni de théâtral, et ne prend point au tragique les choses de la vie. Il reste par excellence l'honnête homme de son siècle, et l'idéal qu'il nous montre discrètement, à travers le spectacle attristant des faiblesses humaines, n'est pas inaccessible aux âmes bien nées et aux volontés fermes. Il laisse à Pascal la logique ardente et la soif d'apostolat; il ne porte pas comme lui une sainte violence dans les cœurs; il ne décourage pas et il n'effraie pas en demandant un renoncement trop complet. Ce gentilhomme de la cour des Condé n'a point les mêmes engagements. Il n'écrit ni pour les incrédules, comme Pascal, ni pour un petit cercle de blasés, comme La Rochefoucauld, mais pour tout le public intelligent, pour les lettrés, auxquels on peut lui reprocher d'avoir un peu trop songé, et aussi pour le simple peuple, qu'il n'est pas permis, dit-il, de négliger.

Aussi son livre, loin d'être un ouvrage d'exception, a-t-il une portée aussi générale que possible. La morale qui s'en dégage est nécessairement laïque et mondaine, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit irréligieuse ni frivole; elle vise à se suffire à elle-même et à convenir à tous; elle est la morale de l'observation et de l'expérience, mais aussi de la conscience et de la raison. Car elle présuppose un petit nombre de principes essentiels, qui suffisent

à lui assurer une base indestructible et à lui donner ce caractère d'universalité qui manque un peu trop à la morale de Montaigne et à celle de La Rochefoucauld. Ainsi La Bruyère, peintre si clairvoyant de nos vices et de nos ridicules, pessimiste souvent morose, croit malgré tout à l'existence du Bien, et à la possibilité pour la raison humaine, non seulement de le concevoir, mais d'y plier la volonté. Il croit à l'obligation morale, à la liberté, à la responsabilité, et, sinon à l'infaillibilité des sanctions humaines, du moins à celle de la conscience, en attendant les compensations de l'autre vie.

Il n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute et d'avoir quelque chose à se reprocher.

Un honnête homme se paie par ses mains de l'application qu'il a à son devoir par le plaisir qu'il sent à le faire...

Voilà des pensées dont on chercherait en vain l'équivalent dans tout le livre des *Essais* et dans celui des *Maximes*. Il y en a plusieurs semblables dans les *Caractères*, un peu perdues sous le flot satirique de l'ouvrage, et où La Bruyère nous fait entrevoir l'endroit de cette nature humaine dont il s'est plu à étaler si complaisamment l'envers. Ces remarques consolantes reçoivent des autres tout leur prix, et s'éclairent ainsi d'une vive lueur. Elles font passer tout le mal que La Bruyère a dit de l'homme en général et de la grande majorité des hommes de son temps. Qu'importent les méchants et les sots, puisqu'il peut y avoir, puisqu'il y a des honnêtes gens?

Ces principes, ainsi qu'on l'a dit, ne sont point

nouveaux. Mais ils ont permis à La Bruyère, sinon d'ajouter un échantillon de plus à la trop longue collection des systèmes philosophiques, du moins d'accommoder à son humeur propre la plus précieuse substance des grands moralistes et d'amasser ainsi la plus riche moisson d'observations morales qu'un écrivain ait jamais recueillie. Peut-être, en restant fidèle aux principes de la morale universelle et traditionnelle, négligeait-il le soin de sa gloire, qui eût gagné à ce que, avec un peu plus d'imagination et de passion, il se fît une conception plus personnelle de la destinée humaine : mais il a servi ainsi, mieux que de plus grands hommes, les intérêts de l'humanité, en lui offrant d'elle-même une image exacte, franche et fidèle, et en lui proposant un idéal d'honnêteté qui, pour n'avoir rien d'ascétique, n'est pas moins plein de fierté et de noblesse. Il a été moins sublime que tel de ses prédécesseurs, mais il a été plus utile.

A tous les autres, même aux plus illustres, il faut de salutaires correctifs. Est-ce Montaigne que vous adopterez comme le guide et le conseiller unique de votre vie ? Êtes-vous bien certain, qu'en telle circonstance décisive il ne vous fera pas défaut, comme il a fait défaut certain jour à la ville dont il était le bourgmestre ? Est-ce La Rochefoucauld ? Mais voudriez-vous vous astreindre à ne juger votre père, votre mère, votre sœur, votre ami, vous-même, que selon la règle qu'il applique à l'homme ? Est-ce Pascal ? Si vous pouvez, suivez-le, je vous admire, donnez-vous à lui, surtout ne le quittez pas, abîmez-vous dans la « joie » douloureuse et pure qui a été

la sienne et qu'il vous promet : mais, si vous n'êtes pas du petit nombre des élus de la grâce, prenez garde de tomber de si haut, et d'en retirer votre âme plus meurtrie.

Dans La Bruyère je cherche en vain la page qui pourrait nuire, ou qui pourrait blesser, celle qui ne fournirait pas au besoin une aide efficace ou un discret conseil. M. Rébelliau, à la fin de l'étude si pénétrante qu'il lui a consacrée dans l'édition classique des *Caractères*, a justement noté le mérite éminent du livre, qui est l'utilité. Sans parler du profit littéraire qui est infini, et qui fait de l'auteur des *Caractères* le plus pédagogique de nos écrivains, le profit moral n'est guère moindre, à observer l'homme et les hommes dans l'admirable tableau de la vie qu'il nous offre. « La Bruyère est un guide sûr, le plus sûr peut-être de nos moralistes ». J'ajouterai que c'est un de ceux qui gagnent le plus à être connus à fond. On peut revenir souvent à lui : l'œuvre et l'homme n'ont rien à redouter de cette curiosité : les ressources qu'ils contiennent sont presque inépuisables. Plus on vivra dans la familiarité d'un pareil livre, plus croîtra l'estime et la sympathie pour celui qui l'a écrit. Car ces dehors parfois un peu secs, ironiques et hautains, faits pour rebuter les sots, recouvrent une chaleur de cœur et une générosité d'esprit peu communes.

C'est dans ce dernier repli qu'il importe de pénétrer pour connaître vraiment tout La Bruyère.

2. LES ASPIRATIONS DE L'ESPRIT ET DU CŒUR

La Bruyère n'a pas été seulement l'homme de son temps : dans ce mystérieux et avisé témoin du siècle finissant, on sent aussi un esprit par bien des côtés supérieur aux idées de l'époque, on entrevoit déjà un homme des temps nouveaux.

Toutefois faut-il se garder en un pareil sujet de rien exagérer et de tomber dans l'illusion naïve de ceux qui ont vu des précurseurs de la Révolution française là où vraiment ils n'avaient que faire. Tout aussi bien que Rabelais ou Molière, La Bruyère pourrait se prêter à ce pieux déguisement; mais à quoi bon? La vérité est que l'auteur des *Caractères* fut également éloigné de l'esprit révolutionnaire qu'il ne connaissait guère et qui lui eût peut-être fait horreur, et de l'esprit conservateur contre lequel son libre jugement, si sévère aux abus, n'a point cessé de protester. Il se contenta d'être un libéral, ce qui n'est point banal pour le temps où il a vécu, un libéral isolé et méconnu, comme il arrive souvent. Sur un certain nombre de questions essentielles, que ses contemporains soupçonnaient peu, il a eu les opinions les plus intelligentes et les plus généreuses : et là où il ne savait pas encore et ne comprenait pas tout, déjà parfois il a deviné. D'ailleurs il est venu au bon moment : durant ces dernières années du XVIIe siècle le cartésianisme porte enfin ses fruits, l'esprit d'examen grandit à l'insu du pouvoir et, en même temps, au contact de certaines souffrances, l'âme française s'émeut obscurément

d'une sympathie nouvelle. Des souffles traversent la littérature ; dans l'œuvre de Fénelon ces premières brises sont particulièrement douces à respirer ; dans celle de La Bruyère elles sont encore un peu âcres, mais ne sont guère moins pénétrantes.

Il est vrai qu'en politique il a subi l'ascendant royal ; il ne s'est point révolté contre un joug qu'il ne sentait pas, il a aimé son prince, et il l'a loué par où il était le plus digne d'être loué. Du moins, s'il n'a pas été ce qu'il ne pouvait pas être, c'est-à-dire un Caton ou un Jean-Jacques dépaysés à la cour de Versailles, il a été tout ce que pouvait être, dans le milieu où il a vécu, un bourgeois honnête homme, d'esprit ouvert, et fort libre de préjugés. S'il ne rêve pas d'une autre forme de gouvernement, il se garde bien pour autant de rééditer les théories de la *Politique* de Bossuet. Il s'en tient au loyalisme expérimental de Montaigne et de Descartes, et déclare que le parti le plus raisonnable est d'estimer la forme de gouvernement où l'on est né la meilleure de toutes, et de s'y soumettre : voilà un droit divin qui ressemble terriblement à un droit coutumier ! Sur la guerre et l'esprit de conquête il renouvelle la belle protestation de Pascal, et il annonce toutes celles de Fénelon, de Voltaire et des philosophes : quelques années plus tard il eût applaudi au *Projet de paix perpétuelle* du bon abbé de Saint-Pierre. Sur le pouvoir absolu du roi, il dit clairement qu'il y a « un commerce et un retour de devoirs du souverain à ses sujets », comme de ceux-ci au souverain, qu'un prince n'est pas, sans contrôle [illegible], l'arbitre des existences et des biens

qui lui sont confiés, mais qu'il est le simple dépositaire des lois qui les régissent. Son idéal n'est pas, à vrai dire, le bon tyran, mais plutôt le bon berger, qui par son soin et par sa vigilance permet à son troupeau de paître tranquillement le thym et le serpolet sur le versant d'une colline, ou bien de brouter dans une prairie « une herbe tendre et menue ». Ce berger a des chiens, mais il ne les lâche que contre les loups avides : un jour viendra, j'imagine, où dans cette contrée charmante il n'y aura plus de loups et l'on n'aura plus besoin de chiens, et, qui sait ? n'arrivera-t-on pas à se passer même de berger ? Qui se serait attendu à trouver, sous la plume du philosophe chagrin de Chantilly, la première esquisse, encore bien indistincte, de ces Arcadies qui vont hanter au siècle suivant le rêve de nos penseurs ?

La Bruyère n'a pas vu si loin : mais il y a en lui déjà bien des germes. Dans son livre il est un petit chapitre qu'il a mis presque en tête, immédiatement après celui des *Ouvrages de l'esprit*, et dont la signification est grande : car on y trouve l'idée qui a peut-être été la plus chère à l'auteur : c'est que le « mérite personnel » n'est rien, ou n'est à peu près rien dans la société, alors qu'il devrait être tout. D'autres avant lui avaient célébré les louanges du mérite, mais il est, je crois bien, le premier qui s'avise formellement d'en revendiquer les droits, tous les droits. Il remarque que, dans la société où il vit et dont la brillante hiérarchie masque mal la secrète iniquité, le mérite n'est pour ainsi dire jamais à sa place : l'arbitraire seul dispose des

places; les emplois et les dignités ne vont jamais qu'à la naissance et à la fortune: la compétence est la dernière des qualités qu'on exige d'un homme pour lui confier une fonction. Le joli mot de Figaro: « Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint » pourrait être de La Bruyère: on en trouve par avance la monnaie à chaque page de son livre.

Mais l'auteur ne s'est pas borné à la satire : il imagine un état social mieux ordonné où le mérite guiderait seul le choix du prince. Dans un curieux passage il regrette qu'il n'y ait pas l' « école des magistrats » comme il y a l'école de la guerre. Ailleurs il rêve, ou peu s'en faut, d'une vaste école d'administration où l' « on travaillerait les premières années de sa vie à se rendre capable d'un grand emploi » et au sortir de laquelle « on demanderait sans nul mystère et sans nulle intrigue, mais ouvertement et avec confiance, d'y servir sa patrie, son prince, la république ». On ferait, dit-il, comme lorsqu'on postule une place à l'Académie française, ou comme lorsqu'on demandait le Consulat. Substituer à la faveur le principe du concours (pourquoi pas de l'élection ?) pour la nomination aux emplois n'est pas une médiocre hardiesse. Car ce principe une fois admis en entraîne un autre, que l'auteur n'a peut-être pas clairement distingué : l'accession de tous les Français à toutes les charges de l'État.

Cette question du mérite personnel, qui hantait l'esprit de La Bruyère, est en effet intimement liée à celle de l'égalité, qui au siècle suivant amènera toute une révolution. Sur un pareil sujet ne demandons pas à un gentilhomme de M. le Prince de

penser et de dire en 1688 tout ce que pensera et dira cent ans plus tard l'abbé de Mably. Pourtant, il encore, La Bruyère est en avance sur son temps. S'il parle des « enfants des Dieux », entendez des princes, qui « naissent instruits », ce n'est là qu'un mot en passant, assez énigmatique, jeté en pâture à la vanité des Altesses : mais tout le chapitre des *Grands* et une partie de celui des *Usages* sont là pour rabaisser au niveau de la commune humanité les « grands » les plus entêtés de leur nom et de leur naissance :

Les grands ne doivent point aimer les premiers temps ; ils ne leur sont point favorables : il est triste pour eux d'y voir que nous sortions tous du frère et de la sœur. Les hommes composent ensemble une même famille : il n'y a que le plus ou le moins dans le degré de parenté.

Des prédicateurs avaient pu du haut de la chaire rappeler les puissants de la terre à l'humilité chrétienne. Des paysans révoltés avaient pu chanter en un jour de colère : « Quand Adam bêchait, et quand Ève filait, où était le gentilhomme? » Mais ce qu'il y a de nouveau, c'est que le précepteur d'un prince du sang écrive cela en 1688 dans un ouvrage de morale et de politique destiné à être lu de tous, à la cour comme à la ville. Et il ne l'a pas écrit au hasard, sans y attacher d'importance, mais il est revenu maintes fois sur cette idée. Il dit encore :

Ces hommes si grands ou par leur naissance, ou par leur faveur, ou par leurs dignités, ces têtes si fortes et si habiles, ces femmes si polies et si spirituelles, tous méprisent le peuple, et *ils sont peuple*.

Voilà un mot qui n'est pas nouveau, mais nouvelle est l'acception dans laquelle il est pris. La Bruyère, qui aimait les définitions, a pris soin de préciser :

Qui dit peuple, dit plus d'une chose : c'est une vaste expression, et l'on s'étonnerait de voir ce qu'elle embrasse et jusques où elle s'étend. *Il y a le peuple qui est opposé aux grands : c'est la populace et la multitude.* Il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux : ce sont les grands comme les petits.

Dès lors on sent toute la portée de cette déclaration qu'il a fièrement mise au centre de son chapitre des *Grands* :

Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les *grands* avec le *peuple*, ce dernier me paraît content du nécessaire et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal : un grand ne veut faire aucun bien et est capable de grands maux. L'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles ; l'autre y joint les pernicieuses. Là se montrent ingénuement la grossièreté et la franchise : ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme. Celui-ci a un bon fond et n'a point de dehors ; ceux-ci n'ont que des dehors et une simple superficie. Faut-il opter ? Je ne balance pas, je veux *être peuple*.

Hardi et dangereux parallèle. Oser comparer à ces grands qui ne se sont donné, comme dit Figaro, que la peine de naître, l'humble *multitude*, oser l'opposer, oser la préférer, et en quels termes, au point de reconnaître en elle le cœur et l'âme du pays : voilà des paroles qui sonnent étrangement pour l'époque, et qu'il est bien difficile de dépouiller de leur grave

signification. « Être peuple » : l'expression revient à plusieurs reprises sous la plume de l'auteur : elle semble déjà moderne : on la dirait de Michelet.

Ce peuple de France, qui « a un bon fond » et qui « ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles », La Bruyère ne le connaissait pas beaucoup, bien que son cœur allât d'instinct vers lui. Du moins l'avait-il entrevu et considéré avec sympathie, alors que tant d'autres en détournaient les regards comme d'un objet indigne d'attirer l'attention. Quand, encore obscur et perdu dans la foule, il observait le train du monde et recueillait le suc de ces méditations qu'il devait distiller dans son livre, il avait dû plus d'une fois se mêler au populaire dans les rues de Paris. Les nombreux termes de métier dont il émaille son style montrent qu'il s'est arrêté volontiers devant les ouvriers d'art mécanique et qu'il a pénétré les secrets détails de leur labeur. Il s'est aperçu qu'Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, et Æschine foulon, tout comme Cydias est bel-esprit, et que ceux-là même qui exercent les professions les plus basses ne sont peut-être pas les membres les plus méprisables de la grande famille humaine.

Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une âme qui est esprit, et dont toute la vie est occupée et toute l'attention est réunie à scier du marbre : cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entièrement inutiles, et qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

Vous avez bien raison, ô philosophe! Mais avez-vous essayé de sonder les replis obscurs de ces

âmes qui sont esprit, comme vous dites si bien, et qui sont cœur aussi, en tout semblables à la vôtre? Leur avez-vous jeté en passant le mot qui éclaire et qui console? Je ne sais : toutefois il faut vous savoir gré de ne vous être point détourné, et d'avoir été ému. De même, au cours de quelque voyage en province, tout au fond du coche de Normandie ou bien du carrosse princier qui vous emportait en Bourgogne, votre cœur s'est serré à la vue des paysans courbés sur la glèbe, et vous avez gravé sur vos tablettes ces lignes terribles, qui sont encore ce que nous aimons le mieux dans tout votre livre :

> L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus dans la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine : et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

Vous vous êtes alors avisé que le vrai paysan de France est très différent de ce paysan de comédie qui « fournit à peine quelques scènes à un farceur » et dont vous avez assez mal parlé. Aussi la navrante peinture que vous en avez faite est-elle demeurée, non seulement comme un saisissant tableau d'histoire, mais comme une impérissable protestation de la conscience. Il s'y trouve vers la fin un mot très grave dont personne alors, ni l'auteur ni le public, n'a sans doute calculé toute la portée, mais dont la postérité s'est chargée de tirer toutes les consé-

quences : « Ils méritent de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé » pour les autres : de ce mérite nous avons fait logiquement un droit, et de ce petit mot est sortie une grande chose, la solidarité humaine.

Attribuer à l'écrivain de pareils pressentiments serait assurément téméraire, et pourtant la généreuse indignation qui gonfle son cœur à la vue des inégalités sociales lui arrache parfois des expressions singulières où nous serions tentés de voir je ne sais quelles sourdes revendications et jusqu'à de significatives prophéties. Raille-t-il le sot orgueil des grands qui refusent de baptiser leurs enfants sous les noms de Pierre, Jacques ou Jean, « comme le marchand ou le laboureur », il ajoute : « Que la *multitude* s'approprie les douze apôtres, leurs disciples, les premiers *martyrs* : *telles gens, tels patrons !* » Quel autre que La Bruyère eût osé sous Louis XIV comparer le peuple à un martyr ? Mais aussi quel détour ingénieux il lui a fallu prendre ! Voici qui est encore plus clair :

Ce garçon si frais, si fleuri et d'une si belle santé, est seigneur d'une abbaye et de dix autres bénéfices : tous ensemble lui rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six vingts familles indigentes qui ne se se chauffent point pendant l'hiver, et qui souvent manquent de pain : leur pauvreté est extrême et honteuse. Quel partage ! Et cela ne prouve-t-il pas clairement un *avenir* ?

Quel avenir ? S'agit-il d'une vie future où les premiers seront les derniers et où ceux qui ont peiné ici-bas recevront le juste loyer de leurs souffrances ? Il est vrai qu'à la fin du chapitre des *Esprits forts*

Lui-même a essayé de montrer dans « une certaine inégalité des conditions » la révélation d'un ordre providentiel : mais là même il a ajouté : « Une trop grande disproportion, *et telle qu'elle se remarque parmi les hommes*, est leur ouvrage ou la loi des plus forts ». C'est cette disproportion excessive et d'origine humaine qu'il a maintes fois dénoncée dans les *Biens de fortune*, sans songer à en tirer le moindre argument théologique, et que, dans le passage cité plus haut, il déclare *honteuse* pour la société qui la tolère. Aussi en appelle-t-il à un *avenir* réparateur qui dès ici-bas rétablira une dispensation moins injuste.

Pour parler ainsi il faut que La Bruyere n'ait pas cru à l'irrémédiable déchéance de la nature humaine ni à l'impossibilité d'un perfectionnement. Pessimiste, il ne l'est en effet que par la sévérité scrupuleuse de ses jugements et par le tour souvent chagrin qu'il donne à sa pensée : il l'est par optimisme souffrant, un peu comme Alceste est misanthrope par amour déçu. Mais il y a en lui tout un fond d'idéalisme robuste et confiant qui ne demande qu'à s'employer. Dans ce livre qu'il a rempli du récit des sottises et des misères humaines, il n'a pu dissimuler sa foi secrète dans une amélioration progressive de notre condition terrestre. Il est vrai qu'il ajourne la réalisation de son espérance à un temps fort éloigné : mais qu'importe, si le monde doit durer encore cent millions d'années et n'est encore que dans son commencement ? Tous les mots sont à peser dans cette belle déclaration du philosophe rationaliste :

Si l'on juge par le passé de l'avenir, quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les arts, dans les sciences, dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire! Quelles découvertes ne fera-t-on point? Quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre, dans les États et dans les Empires! Quelle ignorance est la nôtre!...

Ainsi il ne croit pas seulement à l'avenir illimité de la science, mais il prévoit également des *changements dans l'histoire* et des *révolutions dans les États* : comment pourrait-il à ces transformations profondes ne pas lier le progrès social qui, dans une certaine mesure, en dépend? Ces aspirations ne peuvent être que vagues, elles n'en sont pas moins significatives. La Bruyère ne se laisse pas éblouir par les splendeurs apparentes du règne auquel il assiste : il a pénétré dans les recoins douloureux de l'état social du temps, et, au lieu de gémir vainement ou de regretter le passé, il se tourne résolument vers l'avenir : il a foi dans la raison humaine.

Mais il a foi aussi dans l'amour. Un La Bruyère tendre et sensible, n'y a-t-il point quelque paradoxe à se le figurer ainsi? Je ne le pense pas. Cette âme ombrageuse n'a pas su si bien se fermer qu'elle n'ait laissé entrevoir le riche fonds de bonté qu'elle recélait. Il est vrai qu'on n'y goûtera ni l'abondance de cœur, ni les suaves et mystiques effusions d'un Fénelon. La pitié de La Bruyère garde toujours un goût d'amertume qui en déguise l'intime douceur. Toute proportion gardée, je la comparerais presque à celle d'Alfred de Vigny : chez l'auteur des *Caractères* comme chez celui de la *Maison du Berger* la pitié se double d'un très vif sentiment d'honneur qui

lui imprime quelque chose de douloureux et de fier. Au cours de son livre bien des mots lui ont échappé qui découvrent brusquement ce tréfonds intérieur qu'il cherchait jalousement à dissimuler aux yeux. Et ces mots graves, à la place qu'ils occupent, jetés au milieu des ironies, des railleries, des mépris de toute sorte qui forment la trame de l'œuvre, reluisent d'un éclat singulier.

Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur. Il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités ; je ne veux être, si je le puis, ni malheureux, ni heureux : je me jette et me réfugie dans la médiocrité.

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

Il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour certaines pertes.

Ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle férocité les hommes traitent d'autres hommes.

Ailleurs ce sont de nobles protestations contre la torture, et contre la légèreté avec laquelle les magistrats commettent des erreurs judiciaires :

La question est une invention merveilleuse et tout à fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion faible et sauver un coupable qui est né robuste.

Un coupable puni est un exemple pour la canaille : un innocent condamné est l'affaire de tous les honnêtes gens.

Voici un fier retour sur lui-même où il nous a laissé le secret de son âme :

Une grande âme est au-dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie : et elle serait invulnérable si elle ne souffrait par la compassion.

Voici enfin le conseil qui résume tout, et qu'il ose formuler aux oreilles des grands, des ministres, de tous les puissants de la terre :

Ayez de la vertu et de l'humanité! Et si vous me dites : Qu'aurons-nous de plus? je vous répondrai : de l'humanité et de la vertu.

Il faut saluer au passage ce beau mot d'humanité. D'autres écrivains l'avaient employé déjà : mais La Bruyère est le premier qui lui donne tout son sens. De l'humanité et de la vertu : c'est tout un programme que l'auteur des *Caractères* léguait aux moralistes et aux sociologues du XVIIIe siècle.

Par le cœur comme par l'esprit La Bruyère, nous le sentons, est tout près de nous.

On a vu combien son art, quoique puisé aux sources classiques, est moderne par ses effets, comment son style alerte, aiguisé, armé pour la lutte, et comment son observation réaliste, servie par le précieux outil de l'analyse scientifique, en font presque un écrivain de nos jours. Il serait également facile de montrer que les genres de littérature les plus modernes, tels que la comédie, le roman, la nouvelle, la chronique, ont dérivé jusqu'à un certain point de lui, et qu'une bonne partie de la substance et de la forme des *Caractères* a passé jusqu'à nous à travers l'œuvre de Regnard, de Lesage, de Montesquieu, de Voltaire et de Beaumarchais.

La Bruyère a vainement gémi d'être venu trop

tard et de n'avoir eu qu'à glaner dans un champ déjà moissonné : nous devons au contraire nous réjouir pour lui que tout ait été dit vers 1688 et qu'il n'ait pas cherché à nous donner après coup quelques odes ou quelques tragédies de plus. Car il a fait mieux : il a établi le bilan littéraire et moral de l'époque qui finissait, et déjà, par la vertu propre de son talent, et aussi grâce à l'évolution indéfinie des choses, il réorganisait et reformait les éléments dissociés pour une nouvelle marche en avant. Il croyait n'assister qu'à une fin, et déjà à cette fin était mêlé un recommencement. Là se trouve l'intérêt si particulier de son œuvre et tout le secret de sa durable jeunesse.

Quoiqu'il ait pensé de lui-même, La Bruyère a été un homme heureux. S'il a eu à se plaindre parfois de ses contemporains, la postérité l'a justement dédommagé de leurs mépris. Après deux siècles écoulés, tout nous plaît encore en lui, jusqu'à son air un peu gêné et contraint, sa mélancolie hautaine, sa timidité ombrageuse : nous aimons à reconnaître en lui un esprit indépendant et libéral, égaré dans un siècle d'autorité. Nous lui réservons dans l'histoire des lettres une place bien à part, sur le versant du XVII[e] siècle. Il appartient encore à son temps, puisqu'il n'a pas connu le doute, les grandes luttes, les ambitions, les illusions, et aussi certaines misères morales qui seront le lot de l'âge suivant : il est encore classique, monarchiste et chrétien. Mais il est sur le bord extrême de toutes ces croyances, et déjà dans son assurance percent de secrètes inquiétudes. Nous le voyons qui s'étonne et qui cherche, et

qui bien souvent tourne ses regards vers nous. Nous sentons que ce fidèle sujet de Louis XIV eût compris beaucoup des choses de notre temps : et c'est de cela que nous lui savons le plus de gré.

S'il n'est pas tout à fait au rang de nos plus grands écrivains, il reste assurément un des plus précieux que nous possédions. Peut-être même a-t-il été le plus intelligent, celui qui, sous la relativité extrême des opinions, des modes et des usages qu'il s'est plu à observer, a le plus nettement démêlé le caractère de l'homme éternel. Il a été vraiment digne de tout comprendre et d'être compris de tous. Aussi devra-t-on lui réserver toujours une place d'honneur dans l'éducation des esprits. Aucun de nos écrivains de France n'est plus riche en enseignements et en exemples que cet excellent ouvrier d'art, de pensée et de moralité. A défaut d'un rôle plus éclatant, il joue dans notre littérature celui d'une utilité de génie. Ce n'est certes pas en médire que de le juger ainsi ; car telle est bien, semble-t-il, la part de gloire à laquelle il a aspiré.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

L'HOMME ET SON LIVRE

CHAPITRE II

L'ÉCRIVAIN

CHAPITRE III

LE PEINTRE

CHAPITRE IV

LE PHILOSOPHE

614-21. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — [illegible]